DU

CATHOLICISME

DANS

L'ÉDUCATION

PAR

Mgr GAUME

PROTONOTAIRE APOSTOLIQUE, DOCTEUR EN THÉOLOGIE

2e ÉDITION

PARIS

GAUME ET Cie, ÉDITEURS

3, RUE DE L'ABBAYE 3

1884

DU

CATHOLICISME

DANS

L'ÉDUCATION

OÙ EN SOMMES-NOUS ?

PAR Mgr GAUME

1 vol. in-8° : .... **5** fr.

Lettre du Saint-Père à l'auteur

PIE IX, PAPE

A notre cher Fils, Jean-Joseph Gaume, protonotaire apostolique, à Paris.

« Cher fils, Salut et Bénédiction Apostolique.

« Il Nous a été très agréable de recevoir le récent ouvrage que vous Nous avez offert.

« Dans cet ouvrage intitulé : *Où en sommes-nous ?* vous vous êtes proposé de rechercher les causes et les remèdes des maux présents, et d'indiquer aux fidèles une règle sûre et en rapport avec les dangers actuels pour orienter leur vie tout entière, et de les exciter à combattre vaillamment pour la Religion et pour la Justice.

« Nous vous félicitons d'avoir, par ce travail, on ne peut plus opportun, atteint savamment et solidement le but que vous vous étiez proposé, et surtout d'avoir entièrement arraché le masque à la peste du *Gallicanisme*, du *Césarisme*, du *Libéralisme*, et d'avoir démontré la suprême nécessité d'élever la jeunesse dans l'intégrité de la foi et des mœurs et dans une sincère piété.

« C'est pourquoi Nous souhaitons à cet ouvrage un fruit qui réponde à votre zèle et à votre charité, et à vous la récompense promise aux serviteurs fidèles, qui font fructifier pour le Seigneur les talents qu'ils ont reçus.

« Dès aujourd'hui, comme présage de la faveur divine, et comme gage de Notre Paternelle Bienveillance, Nous vous donnons, dans l'effusion de Notre cœur, la Bénédiction Apostolique.

« Donné à Rome, chez saint Pierre, le 15 janvier 1872.

« De Notre Pontificat la vingt-sixième année.

« Pie IX, Pape. »

CHATEAUROUX. — TYPOGRAPHIE ET STÉRÉOTYPIE A. MAJESTÉ.

AVIS DES ÉDITEURS

La première édition de ce livre parut en 1835. L'auteur, chanoine de Nevers, avait été d'abord professeur de dogme au grand séminaire, puis supérieur du petit séminaire, qu'il rendit très florissant, et il établissait alors à la cathédrale un cathéchisme de persévérance devenu célèbre. Dans ces différentes fonctions, il avait été frappé de l'insuffisance de l'enseignement religieux. Quoique les écoles primaires et secondaires fussent moins réglementées qu'aujourd'hui, les maîtres ne s'occupaient pas assez de l'objet principal de l'éducation, qui est de bien faire connaître aux enfants l'Eglise catholique, son autorité, sa doctrine, sa liturgie, son histoire et ses admirables institutions en tout genre, afin de les y attacher de cœur pour toujours.

Un tel oubli, dans un siècle où l'Église était attaquée et calomniée de toute part, semblait à M. Gaume une faute grave, et presque une trahison. Il voulait combler cette lacune pour son petit séminaire, lorsqu'en vertu des ordonnances de 1828 le gouvernement de juillet exigea de lui la déclaration de n'appartenir à aucune congrégation religieuse non légalement établie, il crut que faire cette déclaration serait reconnaître à l'État un droit supérieur au droit divin de l'Église : il préféra donner sa démission.

Il lui en coûte beaucoup de renoncer à mettre en pratique la réforme qu'il préparait, et qu'il jugeait nécessaire pour former des chrétiens capables de résister aux entraînements de la Révolution. Il voulut au moins indiquer les améliorations à faire dans l'enseignement des écoles catholiques. Il écrivit donc ce livre pour montrer comment il serait possible de se servir de l'étude des langues anciennes et modernes pour faire lire les plus beaux passages de la vie de nos grands martyrs et de nos saints docteurs, de nos grands papes et de nos saints rois ; comment il fallait enseigner la littérature, l'histoire, les sciences, la philosophie pour faire admirer Dieu dans les sciences, et nos grands génies dans les lettres ; pour faire voir que

tout se rapporte à Jésus-Christ et à son Église, dans le monde ancien aussi bien que dans le monde moderne, et que rien n'est comparable à la charité et à la civilisation chrétienne ; pour faire comprendre enfin la nécessité de la religion par l'histoire même de la philosophie.

Cet éloquent appel fut entendu des hommes qui avaient plus à cœur de combattre la Révolution que de se réconcilier avec elle. Des prêtres pleins de zèle et de talent, tels que MM. de Salinis et Gerbet, amis de M. Gaume, s'appliquèrent à rendre l'enseignement de plus en plus chrétien dans leurs collèges. Mgr Parisis eut aussi l'honneur de commencer la réforme dans son petit séminaire. Mais la loi de 1850 en arrêta les progrès, en laissant à l'État le droit de faire les programmes et les examens, au détriment de l'autorité de l'Église : droit despotique, dont les gouvernements ont trop usé et abusé.

M. Gaume prévit bien que l'état serait tôt ou tard forcé de renoncer à ces réglementations excessives et oppressives, funestes aux études et au développement de l'intelligence, comme le reconnaissent maintenant beaucoup de bons esprits, de partis très opposés. Il attendait cette réaction salutaire pour don-

ner une seconde édition de son livre, demeuré, après un demi-siècle, en rapport avec les besoins de la situation présente. Le temps semble donc venu de faire ce qu'il avait souhaité. Puissent les catholiques, débarrassés enfin des préjugés et des programmes, introduire pleinement le catholicisme dans l'éducation de leurs enfants. « C'est le seul moyen de salut », disait encore M. Gaume, presque à la veille de sa mort.

Paris, 19 novembre 1884.

AVANT-PROPOS

Le plus terrible châtiment des sociétés coupables, ce n'est ni le malaise intérieur qui les tourmente, ni l'opprobre qui les couvre, c'est la perte de l'intelligence et du sens moral. Pour elles, tous les rapports sont changés; l'accessoire est devenu le principal : la vertu, c'est l'argent ; l'homme, c'est le corps ; le présent est tout, l'avenir n'est rien. Pour elles, plus d'autres réalités que les plaisirs et les affaires. Voyez-les, d'une part, épuisant leurs ressources à creuser des canaux, à bâtir des manufactures et des théâtres; de l'autre, attachant une importance ridicule à des formes éphémères, se consumer elles-mêmes en intrigues, en agitations, en luttes sans cesse renaissantes pour le maintien et le renversement de telles ou telles combinaisons politiques, tandis qu'elles méconnaissent éternellement leurs premiers, leurs plus chers intérêts. Qu'ils sont vains les hommes et les peuples en qui n'est plus la science de Dieu [1] !

Toutefois celui qui dans sa puissance oppose une digue insurmontable aux vagues de la mer, a fixé, dans sa miséricorde, un terme aux erreurs et aux maux des

1. Vani autem sunt omnes homines in quibus non subest scientia Dei. Sap. XIII, 1.

fils d'Adam. Il semble approcher, le jour où la Providence a résolu de guérir les nations de la terre. Déjà l'esprit d'indifférence et d'incrédulité semble perdre de sa force ; de toutes parts les catholiques affirment leur attachement pour la religion ; déjà les faits commencent à parler. Et nous aussi, nous croyons à un avenir meilleur. Cependant, nous ne le dissimulons point, pour nous, le temps de l'espérance ne touche pas encore à son terme. Le retour des peuples sera long ; l'espace qu'ils ont franchi dans leurs égarements est si grand ! D'ailleurs, compter sur la génération formée, illusion, vain espoir ! L'arbre vieilli peut-il se redresser ? le fleuve impétueux remonte-t-il vers sa source ? non ; l'oracle divin s'accomplira : *L'adolescent marchera dans la voie de sa jeunesse jusqu'au tombeau* [1].

Née au sein des tempêtes, jetée dans les camps au sortir de ces maisons où elle n'avait appris qu'à calculer et à marquer le pas, la génération actuelle a grandi loin de la religion qu'elle n'aime point, qu'elle ne connaît point, dont elle ne sent point la nécessité. Sourde, aveugle, haineuse, triste victime de l'impiété paternelle et d'un despotisme athée, elle mourra, comme elle a vécu, sans Dieu, sans foi, sans amour : que le monde s'y résigne, il subira jusqu'à la fin son action malfaisante.

Mais il est une autre génération née de parents chrétiens, vierge encore de l'erreur et du vice, ou du moins en qui le vice et l'erreur n'ont encore jeté que de faibles racines ; une génération qui, transmettant tout ce qu'elle aura reçu, et rien que ce qu'elle aura reçu, répandra autour d'elle l'ordre ou le désordre, la vie ou la mort ; une

1. Proverbium est : Adolescens juxta viam suam, etiam cùm senuerit non recedet ab ea. Prov. XXII, 6.

génération qu'un immense désir de connaître et d'aimer livre à l'influence de quiconque se présentera pour satisfaire à ce double besoin ; une génération enfin qui, malgré les innombrables causes de corruption dont elle fut environnée dès le berceau, se distingue par une franchise de caractère, une générosité de sentiments, signe infaillible de la noble mission que Dieu lui réserve pour la défense de l'Église et le salut de la société.

O vous donc, qui exercez le sublime sacerdoce de l'éducation, prêtres catholiques surtout, qui portez sur vos lèvres l'avenir du monde, souvenez-vous que vous êtes les ministres de celui qui appelait à lui les petits enfants, de celui qui a dit : « *Allez, enseignez, votre parole sauvera le monde.* » Concentrez désormais sur cette enfance chérie de Dieu, unique espoir de la religion et de la société, les regards de votre amour ; étudiez ses vœux, ses besoins, les circonstances au milieu desquelles elle s'éveille à la vie ; rendez-vous dignes d'elle, afin de la rendre digne de Dieu. Le salut du monde est à ce prix.

L'éducation : telle est donc la grande, la principale affaire des temps actuels ; elle doit être le premier de nos soins, comme elle est le plus important de nos devoirs. Essayons de dire ce qu'elle doit être pour satisfaire aux besoins de notre époque, une des plus remarquables de l'histoire du genre humain.

Si l'on nous accuse de témérité, pour toute réponse, nous nous contenterons de cette parole de Tertullien : « Dans les grands dangers, l'Église appelle tous ses enfants au combat. *In his omnis homo miles.* »

DU

CATHOLICISME

DANS L'ÉDUCATION

CHAPITRE PREMIER

COUP D'ŒIL SUR L'ÉTAT ACTUEL DE LA SOCIÉTÉ

Si l'on veut y regarder de près, on verra que, depuis trois siècles, la société, en Europe, réalise dans toutes ses phases la parabole évangélique de l'Enfant prodigue. Fille du catholicisme, elle grandissait heureuse et tranquille à l'ombre de l'autorité paternelle, et développait, sous l'influence de la vérité, ces fortes et belles proportions, présage certain d'une noble virilité et d'un acheminement rapide vers la plénitude de l'âge du Christ, terme providentiel de la perfection sur la terre [1]. Tout à coup un schisme fatal éclate au sein de l'Europe. Comme toutes les crises qui jettent l'humanité loin de ses voies, cet immense événement fut préparé par des causes qui se perdent dans les profondeurs obscures

1. Eph., IV, 13.

des siècles passés. Il n'entre point dans le plan que nous nous sommes tracé de rechercher les origines du grand schisme d'Occident : notre tâche se borne à en constater les incalculables effets. Malgré sa puissante constitution, le moyen âge en est ébranlé jusque dans ses fondements. L'antique union de la religion et de la société en reçoit une mortelle atteinte : jusque-là si vénérable et si imposante, la voix des pontifes romains devient muette, douteuse, suspecte ; la majesté de leur pouvoir s'efface comme une grande ombre ; le respect, la confiance filiale des peuples diminuent ; l'autorité des lois franchit ses limites, et, obligée de se diriger elle-même pendant une éclipse de quarante ans, la société sent naître dans son cœur ce funeste désir d'indépendance qui, devenu pour elle une passion, devait, un siècle plus tard, la précipiter dans l'abîme.

Ainsi, tout se préparait pour un ébranlement universel. Saisis d'une vague inquiétude, les peuples attentifs ne demandaient qu'un signal : il ne se fit point attendre. Du fond d'un monastère de l'Allemagne, une voix s'élève, puissant organe du malaise général et des pensées coupables qui fermentaient dans les âmes. Comme celle du premier séducteur, cette voix disait : Brisez le joug de l'autorité, et vous serez comme des Dieux ; peuples ! désormais vous êtes assez forts, assez éclairés pour vous conduire vous-mêmes ; pour vous l'heure de la liberté est venue. La voix est écoutée, de vastes applaudissements y répondent ; et l'on vit la fille du catholicisme, prenant à la hâte la portion de son héritage, quitter la maison paternelle et s'acheminer rapidement vers des régions inconnues, lointaines, pour jouir dans l'indépendance de la félicité promise.

Étonnante séduction ! qui en expliquera le mystère ? qui dira comment la société a pu briser si facilement les liens de l'autorité la plus douce et la plus salutaire, oubliant et les nombreux bienfaits dont elle avait été comblée, et la longue période de bonheur et de gloire dont elle avait joui ? Quelle est donc sur les fils d'Adam la puissance magique de ces paroles : *Brisez le joug de l'autorité, et vous serez comme des Dieux ?*

Essentiellement actif parce qu'il est intelligent, l'homme éprouve l'impérissable besoin de connaître la vérité, son bien, son repos final : mais cette vérité, vie de son intelligence, l'homme ne la trouve point en lui ; il faut qu'il la reçoive comme il reçoit la vie physique ; pour cela, il doit soumettre sa raison à une raison plus haute. Or, cette soumission, condition nécessaire de son développement, lui fut présentée comme destructive des lois de la nature, comme une indigne entrave imposée à son perfectionnement. Qui ne voit, dès lors, que le catholicisme, dont l'autorité consacre en principe cette soumission salutaire, dut paraître une insupportable tyrannie, une loi odieuse d'obscurantisme et d'abrutissement ; tandis que le *protestantisme,* se donnant pour la liberté de la raison, la loi du progrès, et le principe même de l'activité humaine, mais d'une activité sans frein, dut faire et fit en effet de nombreuses et rapides conquêtes ?

Comme Ève, la société séduite avait goûté le fruit défendu. A peine l'a-t-elle approché de ses lèvres, qu'un mal affreux, dont jusque-là elle avait ignoré le nom, le doute dévorant, la saisit et la dépouille rapidement de toutes les vérités qui composent son riche patrimoine.

Qu'est-ce en effet que l'histoire de la société depuis

son divorce avec la foi, sinon l'histoire de la perte successive de toutes les vérités, et des ravages toujours croissants du doute? Qu'on nomme dans l'ordre religieux, politique et scientifique, un point qui n'ait pas été attaqué, nié, rendu en quelque sorte impossible à croire? et parce que nulle part l'autorité n'apparaît plus imposante et plus sacrée que dans l'ordre religieux, la guerre commença par les vérités qui le composent. Mystères, dogmes, préceptes, sacrements, rien ne fut épargné. En butte à mille attaques diverses, l'antique édifice de la foi romaine sembla crouler tout entier sur ses bases ; plusieurs fois le sophiste insensé se flatta d'assister aux funérailles de cette Église [1] sur le front de laquelle le doigt divin avait gravé le sceau de l'immortalité. De là cette haine cordiale pour le catholicisme, caractère distinctif de la science moderne ; de là cette nuée de sarcasmes sur l'idiotisme et l'imbécillité des *croyants* ; de là cette protestation superbe du philosophe de Genève, de ne jamais se faire catholique, parce que, pour le devenir, il faut croire ; de là l'opinion si accréditée, même aujourd'hui, que la foi ne peut se trouver dans les esprits qu'en raison inverse des lumières ; de là, par contrecoup, le respect humain, cette honte coupable de se montrer disciple de la foi ; mal terrible, dont les conséquences sociales sont incalculables.

Jurieu, Rousseau dirigèrent contre la société politique l'arme redoutable empruntée de Luther ; Descartes, à son tour, protestant sans le savoir, renversa dans l'ordre scientifique le point de départ de la raison ; Bayle,

1. Voyez en particulier les écrits de Jurieu.

enfin, se fit un jeu de tout nier, en attendant que Voltaire s'en fît un de se moquer de tout.

Ainsi chassée de toutes les parties du monde intellectuel, l'intelligence à demi détrônée se réfugia dans le monde physique ; là, du moins, elle se crut en sûreté ; et là, devenue impuissante à raisonner, cette reine de la création se mit à calculer des forces, à analyser des sels et à peser des atomes. Elle supposait, dans son aveuglement, que la base matérielle donnée à son investigation lui assurerait le fruit de son triste labeur. Vain espoir ! Comme la maladie s'attache aux pas du malade, le doute, l'implacable doute l'y suivit.

C'est ainsi que la société moderne, enfant prodigue du catholicisme, a rapidement dissipé son magnifique patrimoine, cet héritage de vérités qu'elle avait reçu de son divin Père, et qu'elle devait non seulement conserver intact, mais encore transmettre agrandi. La source de cet universel, de cet indéfinissable malaise, de cette vague inquiétude, de cette soif de changement qui tourmentent l'Europe depuis trois siècles ? Les peuples ont perdu Dieu, et dans leur effroi, dans leur misère profonde, dans le sombre égarement de leurs pensées, ils s'agitent, se tourmentent, s'épuisent en efforts et en théories pour retrouver ce qu'ils ont perdu. Ainsi le malheureux qui, engagé dans les sinuosités obscures des catacombes, laisse échapper le fil conducteur, s'inquiète, s'agite, se tourmente, va, revient, essaie toutes les voies jusqu'à ce qu'il succombe, épuisé de fatigues, ou que, retrouvant le fil tutélaire, il sorte du ténébreux labyrinthe et revienne à la lumière du jour.

Telle est aussi l'alternative où se trouve la société en Europe. Ou bien elle retournera au Dieu qu'elle a perdu

et alors, rentrée en possession de son héritage, replacée dans ses véritables conditions d'existence et de progrès, elle reprendra, sous l'influence salutaire de la religion, l'œuvre si longtemps interrompue de son perfectionnement harmonique ; ou bien, après quelques mouvements convulsifs, elle s'endormira d'un sommeil fatal, avilie, dégradée, inévitable proie de l'anarchie sanglante et de la barbarie.

Toutefois ce n'était point assez pour la société d'avoir dissipé son héritage : ce crime appelait un autre crime. Ce que le ciel était devenu pour l'archange foudroyé [1], souvenir implacable, objet d'une haine cordiale, source d'ineffables angoisses, la vérité le devint pour l'intelligence dépossédée, et dépossédée par sa faute : quand Dieu n'est plus qu'un mot, il est bientôt un mot odieux. Au doute, au sophisme succéda donc le sarcasme. Incarnée dans Voltaire et son école, soixante ans la société n'eut pas d'autre langue religieuse ; et c'est comme un roi de théâtre, au milieu du cortège flétrissant de la dérision et de la haine, que la vérité, fille du Ciel, fut montrée à la génération du XVIII[e] siècle, c'est au

1. . . . . Tho the field be lost
Al lis not lost.
. . . .
We may with more successfull hope resolve
To wage by force or guile eternal war
Irreconciliable to our grand foe :
. . . .
Farewel happy fields,
Where joys for evel dwells, hail horrors ; hail,
Infernal world. . . . .
The mind is its own place, and in itself
Can make a heav'n of hell, a hell of heav'n.
(PARAD. LOST ; book. II.)

bruit accusateur de la calomnie et de l'insulte, que son nom adorable a d'abord retenti aux oreilles de la plupart des hommes de ce temps. Pourquoi nous étonner, dès lors, de l'incroyable aversion, du mépris hautain, de l'indifférence glacée qu'ils lui témoignent? Pourquoi nous étonner des fléaux qui nous accablent? Nos pères ont semé du vent, pourrions-nous ne pas moissonner des tempêtes?

Tel était donc le renversement étrange qui s'était opéré dans les idées et les mœurs ; telle était l'immensité de l'espace que la société avait parcouru dans ses égarements, la profondeur de l'abîme où elle était descendue. Toutefois son instruction n'était pas complète, ses maux ne touchaient point encore à leur terme. Au fond du calice amer il restait une goutte de lie : elle devait la boire. Comme l'effet suit la cause, la perte de la liberté devait suivre la perte de la foi. Point ici de milieu possible. Quand, dans son fol orgueil, une société secoue le joug de Dieu, force lui est de courber la tête sous le joug de l'homme. De même donc qu'au lieu de la vérité pleine et entière, la société européenne n'avait trouvé dans l'ordre intellectuel que le doute désolant, la vanité, le mensonge sous toutes ses formes ; et, dans l'ordre moral, que la honteuse domination de l'amour inférieur, au lieu du triomphe absolu de l'amour supérieur dont elle s'était flattée ; ainsi, dans l'ordre politique, la domination de l'homme, le despotisme le plus dur fut la cruelle réalisation du rêve d'indépendance qui l'avait séduite. Grand sujet de méditation! Comme le corps conduit son ombre

1. *Ubicumque invaluere Calvini discipuli imperia turbavere.* Cet aveu est de Grotius lui-même!

partout avec lui, dans tous les États où il a pénétré, le protestantisme introduisait à sa suite le despotisme et l'anarchie[1]. « On a dit, remarque M. de Châteaubriand,
» que le protestantisme avait été favorable à la liberté
» politique et avait émancipé les nations. Les faits par-
» lent-ils comme les personnes? Jetez les yeux sur le
» nord de l'Europe, dans les pays où la réformation est
» née, où elle s'est maintenue, vous verrez partout l'u-
» nique volonté d'un maître. La Suède, la Prusse, la
» Saxe sont restées sous la monarchie absolue; le Da-
» nemark *est devenu* un despotisme légal..... Le peuple
» anglais fut si loin d'obtenir une extension de ses li-
» bertés par le renversement de la religion de ses
» pères, que jamais le sénat de Tibère ne fut plus vil
» que le parlement de Henri VIII. Ce parlement alla jus-
» qu'à décréter que la seule volonté du tyran, fondateur
» de l'Église anglicane, avait force de loi[1]. » Le protestantisme allemand et le déisme anglais s'étaient introduits en France et avaient corrompu une partie considérable des grands et du peuple, quand les théories du despotisme parvinrent à y prendre faveur. C'est ainsi que d'abîme en abîme la société, parvenue au dernier degré d'avilissement, a réalisé dans toutes leurs phases les excès, l'humiliation, les douleurs paraboliques du prodigue de l'Évangile.

Qui pourrait, sans être ému jusqu'aux larmes, contempler dans ce lamentable état la noble fille du catholicisme ; enfant bien-aimée, dont la naissance avait coûté le sang d'un Dieu, et l'éducation quinze siècles de sollicitude? Quel prophète viendra s'asseoir et pleurer

1. Études historiques; introduction.

sur une si grande ruine ? Était-ce donc en cette désolante réalité que devaient se changer ces rêves brillants de liberté, de gloire, de bonheur divin, qui séduisirent sa crédule innocence ? Oui ; car il est dit : *Chacun sera puni par où il aura péché* [1] ; arrêt aussi équitable qu'il est terrible, loi commune des individus et des peuples. Mais en est-ce donc fait ? L'humanité est-elle à jamais courbée sous le poids du châtiment ? La société portera-t-elle jusqu'à la fin les haillons de sa misère ? N'aura-t-elle jamais, pour apaiser la faim qui la dévore, que les restes dégoûtants des animaux immondes ? Faut-il rayer de la langue européenne les mots divins : *liberté, vérité, justice, bonheur ?* Qui en aurait le courage ? Pour nous, inébranlables dans la persuasion que les infirmité sactuelles de la société, quelque grandes qu'elles soient, ne sont point à la mort, nous croyons qu'imitatrice du prodigue dans ses égarements, elle l'imitera dans son retour. Tandis qu'autour d'elle, dans les régions désolées où l'ont conduite ses coupables erreurs, règnent la nuit des tombeaux, l'horreur et la confusion de l'enfer, des torrents de lumière lui découvrent au loin la maison paternelle et son père lui-même qui lui tend les bras et qui l'appelle de toute la tendresse de son amour.

Malheur aux gouvernements, si le mouvement qui emporte les peuples ne leur donne pas l'intelligence, si le bruit de quarante trônes, tombés depuis moins d'un siècle, ne suffit point pour les réveiller et leur apprendre qu'il est temps enfin de faire asseoir à leur côté la religion et la justice, et au-dessus d'eux *celui par qui règnent les rois.*

1. *Per quæ peccat quis, per hæc et torquetur.* Sapient., XI, 17.

Résultat des idées chrétiennes qui renaissent dans la société, le retour à l'antique et sage liberté de nos aïeux est donc inévitable. D'ailleurs le séducteur de la société, le père de l'esclavage moderne, a vieilli. Regardez autour de vous. Poussé de toutes parts au socialisme, au déisme, à l'athéisme pratique, forcé de se réfugier à l'ombre du pouvoir, pour prolonger sa caduque existence, qu'est-ce aujourd'hui que le protestantisme, sinon un édifice en ruines ? Ils ne sont plus les hommes aux passions haineuses, qui faisaient consister la perfection évangélique à distiller le fiel du sarcasme et de la calomnie sur le représentant de Dieu, le père des peuples, le pontife vénérable de la vérité catholique, et le fondateur de la liberté européenne. Non, les temps sont changés. Outre les solennels hommages rendus par les protestants eux-mêmes aux pontifes romains, soit comme chefs de la religion, soit comme arbitres entre les rois et les peuples, tout ce qu'il y a aujourd'hui d'hommes sérieux, dont la voix supérieure au bruit de la foule commande l'attention, proclame à l'envi l'indispensable nécessité d'une autorité juge suprême des controverses politiques comme des controverses religieuses. Mais quand les hommes se tairaient, l'anarchie intellectuelle qui dévore l'Europe entière ne parlerait-t-elle pas assez haut ? Aussi, grâce aux progrès des idées, jamais, depuis la réforme, il n'y eut moins préventions haineuses, de préjugés aveugles contre la chaire pontificale, moins, par conséquent, d'obstacles réels à la résurrection de la grande famille catholique.

Nous écrivons ceci, quoique connaissant très bien l'invraisemblance actuelle, l'apparente impossibilité de cet avenir consolateur. Nous l'écrivons cependant avec

bonheur, car nous croyons que les obstacles sont beaucoup moins dans les esprits que dans les choses, bien moins l'ouvrage vivant du présent que l'œuvre surannée du passé. C'est la tempête qui agite encore les couches inférieures de l'atmosphère, tandis que le calme renaît dans les régions supérieures.

Telle est donc notre foi, la société ne périra point ; et pour elle, ne pas périr, c'est, à nos yeux, redevenir fondamentalement ce qu'elle fut, catholique et libre. De plus, que sa longue aberration de trois siècles, que ce long interrègne de Dieu sur elle doive bientôt faire place à un avenir meilleur, nous le croyons encore, et nous avons pour gage de notre croyance, outre le mouvement régénérateur que nous venons de signaler, les conseils admirables de la Providence sur ce siècle.

Et d'abord, élevez vos regards vers le sanctuaire, cette région mystérieuse et formidable d'où sortent tour à tour la vérité et l'erreur, le salut et la ruine des nations. Les destinées des peuples sont écrites dans la conduite des prêtres : qui sait lire dans ce livre vivant est prophète. Ainsi, quand à la fin du dernier siècle le schisme révolutionnaire menaça la France, et que sur cent trente évêques l'on ne vit que quatre prévaricateurs, qui n'eût pu, éclairé par les enseignements de l'expérience et de la foi, annoncer le salut de notre patrie ? Et au contraire, quand au temps de Henri VIII, sur plus de cent évêques à peine quelques-uns demeurèrent fidèles à leur conscience, qui n'eût prédit avec assurance les incalculables fléaux qui devaient désoler l'Angleterre ? Maintenant donc, étudiez l'avenir de la France dans la conduite de son clergé. Fut-elle jamais plus irréprochable ?

L'impiété la plus haineuse n'est-elle pas forcée de se

taire ou de murmurer la calomnie? Quelques scandales isolés ne font que mieux ressortir l'intégrité de tout le corps; et qu'on ne l'oublie pas, la pureté de la vie est le gage le plus certain de la pureté et de la fermeté de la foi. Or, pourquoi pensez-vous que la Providence ait pris soin de l'orner de tant de vertus? pourquoi l'a-t-elle choisi de préférence à tout autre pour le purifier par un baptême de sang et le ramener par la persécution, l'exil et la pauvreté, à l'esprit des anciens jours? en un mot, pourquoi l'a-t-elle attaché à la croix, comme le prêtre par excellence? sinon pour le rendre digne de la haute mission qu'un prochain avenir lui prépare [1]. Hommes de peu de foi, savons-nous bien ce que pèse dans la balance de la justice divine une goutte du sang d'un prêtre? Ce que nous savons, c'est que le sang des simples fidèles fut toujours une semence féconde de nouveaux chrétiens. Que sera-ce du sang des prêtres? du sang des prêtres versé par torrents? Quel gage plus certain voulez-vous du magnifique accueil que Dieu réserve à la France, et par la France, à l'Europe entière? Hommes de Dieu par la vertu, laissez les prêtres redevenir par la science et la liberté les hommes des peuples, et vous verrez.

Du sanctuaire, passez dans le monde scientifique, autre région où s'élabore l'avenir des peuples. Et ici encore, voyez briller à l'horizon les signes révélateurs du salut. Les hommes qui en ce siècle tiennent le sceptre de la science et du génie, les rois de l'intelligence, sont unis pour défendre la cause de Dieu, comme les *esprits forts* du siècle passé étaient ligués pour la combattre.

1. Et ego si exaltatus fuero a terra omnia traham ad meipsum. Joan. XII, 32.

La science qui, en se faisant protestante, s'était successivement montrée sceptique, matérialiste, haineuse et indifférente, a cessé d'être hostile ; elle tend même avec force au spiritualisme et à la foi. Sans doute son spiritualisme n'est pas encore complet, sa foi n'est pas encore catholique ; mais l'esprit humain peut-il donc en un jour remonter au-dessus de l'abîme dont il a mis trois siècles à atteindre le fond? N'est-ce pas une des lois de son être, qu'il suive dans son retour le même progrès qu'il a suivi dans ses égarements? Il a marché d'erreur en erreur ; il marchera de vérité en vérité.

Voyez maintenant si la Providence elle-même n'a pas pris soin de confirmer toutes nos espérances? N'a-t-elle pas aplani de longue main toutes les voies à une immense synthèse catholique ?

Comme un avant-coureur la guerre a passé, et, dans sa course gigantesque, préparé les voies à la grande unité que nous annonçons. Ce phénomène n'est pas le moins instructif ni le moins consolant de notre époque. Les peuples sont frères : nés pour ne faire qu'une seule famille, leur union subsiste autant que leur amour. Principe de haine, l'erreur, et surtout l'erreur religieuse, vient-elle à diviser les esprits, le véritable lien social, l'unité de foi se brise, les cœurs s'éloignent, la défiance, la crainte s'emparent des peuples ; des murs de séparation s'élèvent, et l'isolement a lieu. Incompréhensible désordre, non moins contraire aux desseins de Dieu que funeste au perfectionnement du genre humain. Mais quand le moment est venu de faire rentrer l'humanité dans ses voies, que fait la Providence? Elle appelle la guerre. Et telle que la tempête, la guerre, dans sa violence, renverse les barrières qui séparent les peuples,

transporte tour à tour les nations les unes chez les autres, les confond, les mêle de nouveau, et, par un déluge de sang, leur fait expier le crime qui les divisa. La paix succède à la guerre, des rapports obligés s'établissent, et après la mutuelle effusion du sang, vient l'échange des idées relatives d'abord aux intérêts matériels. De ses cent bras le commerce embrasse les vainqueurs et les vaincus. Peu à peu la communication des idées littéraires, philosophiques et religieuses redonne des croyances semblables à ceux dont les intérêts sont déjà communs. Dans ce conflit, quoique plus ou moins lent, le triomphe de la vérité sur l'erreur est aussi infaillible que celui de la lumière sur les ténèbres quand le soleil paraît à l'horizon.

Telle est, si l'on veut y prendre garde, l'histoire du monde à la veille de la prédication évangélique. Cette histoire est aussi celle de notre époque. Des guerres telles qu'on n'en avait point vu depuis celles des Romains sont venues arracher à leur isolement, mêler, confondre pendant un quart de siècle les peuples de l'Europe. Entre eux il n'existait plus, depuis l'invasion du protestantisme, d'autres principes d'union que les liens fragiles des intérêts matériels. Devenus presque *étrangers* les uns aux autres, en prenant ce terme dans son acception païenne, ils étaient retombés, autant que cela est possible à des nations chrétiennes, sous l'empire de cette loi sauvage de haine et de défiance universelle qui pesait sur le monde avant la loi de *grâce*. Mais le génie de la guerre est venu, et ils ont de nouveau mêlé leur sang et leurs drapeaux qu'ils n'avaient point mêlés d'une manière aussi solennelle depuis ces temps d'amour et de foi où, se levant comme un seul

homme, ils traversaient ensemble l'Europe et l'Asie pour refouler au loin la barbarie musulmane et affranchir le tombeau du Christ, berceau sacré de la liberté du monde.

Et maintenant quels ont été les résultats de tant de guerres ? Les peuples sont sortis de leur nationalité ; une immense association s'est ébauchée ; des relations sans nombre se sont établies et s'entretiennent avec une activité jusqu'ici sans exemple. Les prodigieuses découvertes de l'industrie semblent spiritualiser la matière et communiquer aux corps l'agilité des intelligences ; la presse, avec la rapidité de l'éclair, transporte du nord au midi les pensées, les vœux, les besoins de cent peuples divers, et, en un clin d'œil, fait battre des millions de cœurs à l'unisson. Réservée avant cette époque à un petit nombre de savants, la connaissance des langues est devenue générale. Les travaux, les découvertes du génie, sous quelque climat qu'il habite, sont un héritage commun ; les esprits se rapprochent en s'éclairant. Naguère encore si invétérés, si haineux, les préjugés anticatholiques sont la plupart tombés à la seule présence des prêtres français, dispersés par la persécution et poussés par la guerre dans toutes les parties de l'Europe. Un mouvement immense vers le catholicisme a été imprimé ; des milliers de brebis, rentrées dans le bercail en Angleterre, aux États-Unis, en Allemagne, ont préparé les voies à des milliers d'autres qui les suivront. Ce que la guerre a commencé, la guerre peut l'achever. La tempête révolutionnaire, qui, au dire de l'impiété, devait anéantir l'Église, n'a donc été dans les desseins de Dieu qu'un vent favorable dont le souffle a transporté le bon grain dans vingt contrées nouvelles où il ne cesse de produire au centuple.

Depuis un siècle l'action de la Providence tend visiblement à faire de tous les peuples comme une masse homogène, comme un seul corps qu'un seul esprit doit bientôt animer. Car, disait il y a douze ans l'illustre comte de Maistre, « la Providence ne tâtonne jamais ; » ce n'est pas en vain qu'elle agite le monde ; tout annonce » que nous marchons vers une grande unité que nous » devons *saluer de loin,* pour me servir d'une tournure » religieuse. Nous sommes douloureusement broyés ; » mais si de misérables yeux tels que les miens sont di- » gnes d'entrevoir les secrets divins, nous ne sommes » *broyés* que pour être *mêlés* [1] ».

1. *Soirées*, etc., t. I, p. 77.

CHAPITRE II

CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES. — DÉFINITION DE L'ÉDUCATION. — CARACTÈRES QU'ELLE DOIT REVÊTIR

Pas plus qu'une constitution politique, un bon système d'éducation ne peut être fait *à priori* ; il doit être l'œuvre du temps, le résumé des enseignements du passé, l'expression des besoins du présent, et la loi organique des desseins de la Providence sur l'avenir. C'est pour cela qu'avant d'expliquer ce que doit être l'éducation dans les circonstances actuelles, nous avons essayé de caractériser notre époque, en signalant les causes générales qui l'ont préparée et les principaux phénomènes qui la distinguent. Convaincus que nous marchons vers une grande unité, nous disons que, sous peine d'entraver l'action divine sur le monde et de fausser la mission des générations naissantes, l'éducation actuelle doit prendre un caractère éminent de catholicité.

Mais d'abord qu'est-ce que l'éducation ? Pour répondre à cette question fondamentale, il est indispensable de connaître et la nature de l'homme et la condition de l'humanité sur la terre. Cette connaissance préalable est d'autant plus nécessaire aujourd'hui, que, de toutes les notions, celle que les erreurs modernes ont le plus altérée, est la notion de l'éducation. Qui ne voit combien

cette altération a été profonde, puisqu'elle est parvenue à modifier le langage même ? Ainsi, par un abus énorme, au mot *éducation,* presque effacé du langage, on substitue généralement celui d'*instruction*. Cependant l'instruction n'est qu'une partie, et même une partie secondaire du développement humain [1].

Au reste, ce point important ressortira clairement de tout ce que nous allons dire.

L'homme est tout à la fois corps, esprit et cœur. Chacune de ces trois choses a une vitalité dinstincte, une vie propre. Quelle que soit la vitalité du corps, la vie

1. « C'est une erreur grossière de confondre l'éducation avec l'instruc-
» tion, et de croire avoir *élevé un enfant,* quand on a *cultivé son esprit*
» sans avoir rien fait pour son cœur. Quel est en effet le but de l'éduca-
» tion ? Ce n'est pas seulement d'apprendre aux jeunes gens du grec et
» du latin, de leur enseigner les belles-lettres, de les former aux beaux-
» arts, de charger leur mémoire de connaissances géographiques, de faits
» et de dates historiques ; de les avancer dans l'étude de la géométrie, de
» l'algèbre, des mathématiques, de la chimie, etc. Ces connaissances,
» j'en conviens, sont utiles et estimables... Cependant ces connaissances
» ne doivent être considérées que comme *moyens* et non comme *fin ;*
» généralement elles sont destinées à nous rendre bons et utiles à la
» société ; mais elles n'atteignent ce but que lorsqu'elles sont soutenues
» de bonnes mœurs et dirigées par la vertu. Quel cas ferons-nous d'un
» savant qui ne fait servir la science qu'à l'orgueil, à la cupidité, à toutes
» les passions, au scandale des mœurs et au bouleversement de la so-
» ciété ? Ce n'est que par les qualités du cœur que nous appartenons vé-
» ritablement à nos familles, à nos concitoyens, à la société : la science
» sans la vertu n'est qu'un instrument dangereux, et la vertu n'a de base
» que dans la religion. Le but des maîtres, encore plus que tout cela,
» dit M. Rollin, après avoir parlé de la partie de l'instruction, est de for-
» mer le cœur des jeunes gens, de mettre leur innocence à couvert, de
» leur inspirer des principes d'honneur et de probité, de corriger et de
» vaincre en eux les mauvaises inclinations qu'on y remarque. »

Etrennes relig., 1807, page 101.

Un homme ainsi élevé, c'est-à-dire pour qui on a soigné les études de l'esprit et négligé l'éducation du cœur, n'est pas un homme, c'est un plâtre.

Pensée du baron d'Ekstein

de l'organisme est le mouvement ou l'action. Dieu, considéré comme *vérité*, comme objet de perception, est le principe vital de l'esprit : vivre pour l'esprit, c'est connaître. Dieu, considéré comme *bien*, comme objet d'amour, est le principe vital du cœur : vivre pour le cœur, c'est aimer. Or, ces parties intégrantes du même être, le corps, l'esprit et le cœur, sont entre elles, ainsi qu'avec Dieu et avec l'univers, dans des rapports hiérarchiques, dont le maintien, le développement, la perfection constituent l'existence, le développement, la perfection de l'ordre.

Point d'union entre le monde invisible et le monde visible, le corps est, d'une part, en relation de supériorité avec les êtres matériels ; et, d'autre part, en relation d'infériorité avec les êtres spirituels. Par ses cinq sens, analogues aux êtres et aux propriétés spécifiques des êtres dont l'infinie variété compose la nature, l'homme physique règne sur le monde des corps, les attire à lui, se les approprie, et, de leur vie qu'il absorbe, entretient et accroît la sienne [1]. La perfection de ces cinq puissances constitue la perfection de l'homme organique, et lui assure un plein domaine sur la création matérielle qu'il résume en lui.

1. Toutes les créatures tendent à se perfectionner, c'est-à-dire à passer à une vie plus noble ; mais il faut pour cela qu'elles perdent leur vie propre. Ainsi les corps inorganiques, servant de nourriture aux corps organiques, prennent par là la vie de l'être qui se les assimile ; le végétal, à son tour, est absorbé par l'animal qui lui communique sa vie ; le végétal, l'animal, tous les règnes le sont par l'homme, qui, en se les assimilant, leur communique sa vie. Dieu à son tour attire l'homme à lui, se l'assimile, et lui communique sa vie divine et immortelle, et l'homme peut dire : *Ce n'est plus moi qui vis : c'est Dieu qui vit en moi*. Qui n'adorerait ici, muet d'amour et d'admiration, le mystère où s'accomplit cette transformation sublime, qui ramène l'univers à l'unité !

Mais si le corps est roi, il est aussi vassal. Supérieur par sa nature, l'esprit domine le corps et par le corps le monde physique. C'est par l'esprit et pour l'esprit que l'œil voit, que la main touche, que l'ouïe, le goût et l'odorat distinguent et apprécient les sons, les saveurs et les odeurs ; en d'autres termes, c'est par les sens, organes de son action, que l'esprit se met en rapport avec la vérité répandue et gravée en mille caractères divers dans les merveilles de la nature ; comme c'est par la parole qu'il se met en rapport avec la vérité révélée dans le monde des intelligences. De même donc que notre corps résume en lui le monde matériel, notre esprit résume le monde immatériel. Mais aussi, comme les opérations du corps se rapportent à l'esprit, de même les investigations de l'esprit se font pour le cœur ; car, dans l'homme ainsi qu'en Dieu, l'amour est le complément, le terme de l'action.

Rendue présente dans l'intelligence, la vérité devient donc le noble aliment du cœur ; il l'aime, il se l'assimile, et par une loi de gravitation, type sacré de celle qui régit les corps célestes, il l'aime avec d'autant plus d'intensité qu'il s'identifie de plus en plus avec elle ; comme d'un autre côté la vérité est en tout, le cœur aime tout en elle, et emporte dans son mouvement la création tout entière qui, descendue du sein de Dieu, doit y remonter, à moins qu'elle ne soit corrompue [1].

Entendons le savant Duguet développant les mêmes idées presque dans les mêmes termes : nous sommes

1. O Adam, one Almighty is from whom
All things proceed, and up to him return
If not deprav'd from Good.

PARAD. LOST, Book V.

heureux de pouvoir nous appuyer d'une pareille autorité. « Par le secret de ses sensations, Dieu a mis entre » l'homme et l'univers une correspondance intime. De» puis le firmament, où sont les étoiles les plus éloignées » de nous, jusqu'à la surface de la terre, tout ce qui est » visible est pour l'œil, toutes les beautés sont pour lui ; » tous les sons, si diversifiés en tant de manières, sont » pour les oreilles ; toutes les odeurs sont pour l'odorat ; » tous les fruits et toutes les plantes, utiles pour la nour» riture, pour la diversité, pour les délices même, sont » pour le goût. Ainsi le monde entier est réduit à l'usage » de l'homme, et par cet usage à l'unité.

» Mais la Sagesse divine a fait encore plus, car elle a » voulu que les plantes et les animaux, dont l'homme a » l'intendance et l'usage, eussent une liaison générale » avec toutes les parties de l'univers ; une seule herbe » ayant besoin de la terre, de l'air, de l'eau, des vents, » des pluies, du soleil, de la chaleur, du frais de la nuit, » de la diversité des saisons, en un mot de toutes choses. » Cette dépendance générale, qui est le principe de l'u» nion de toutes les parties avec le tout, est encore plus » sensible dans les animaux, qui, outre les besoins es» sentiels à chaque chose qui sert à leur nourriture, ont » les leurs particuliers. Ces animaux de toute espèce, » dont les uns vivent dans l'eau et les autres dans l'air, » les autres sur la terre, réunissent à eux une infinité de » choses qui paraissent échapper à l'homme et n'être pas » immédiatement à son usage ; et eux-mêmes, après » toutes ces réunions particulières, venant à s'offrir à » l'homme comme à leur maître, lui rapprochent d'une » manière admirable toutes les parties de l'univers, afin » qu'il en rende grâces, et qu'étant devenu le centre de

» tout, il fasse remonter jusqu'à Dieu tous les êtres cor-
» porels, dont il est le lien nécessaire, puisqu'il est leur fin
» immédiate, et que c'est par lui qu'ils doivent retourner
» à leur principe, comme c'est pour lui qu'ils en sont
» sortis. *Velut mundus quidam alter,* dit saint Grégoire
» de Nazianze (Orat. XXXVIII et Orat. XLII), *in parvo ma-*
» *gnus : angelus alter, mistus adorator, visibilis crea-*
» *turæ spectator, ejus quæ intellectu conspicitur mystes :*
» *eorum quæ in terra sunt rex, cœlesti autem regi sub-*
» *ditus ; terrenus pariter, ac cœlestis.*

» Cet adorateur composé, *mistus adorator,* comme
» saint Grégoire vient de l'appeler ; cet abrégé de l'uni-
» vers, *mundus alter, in parvo magnus ;* cet ange d'un
» ordre nouveau qui tient au ciel et à la terre, *angelus*
» *alter, terrenus pariter et cœlestis ;* ce pontife placé en-
» tre les choses visibles et les invisibles, *visibilis crea-*
» *turæ spectator, ejus quæ intellectu conspicitur mystes ;*
» ce roi du monde corporel, et qui n'a au-dessus de lui
» que Dieu seul, *eorum quæ in terra sunt rex, cœlesti*
» *autem regi subditus ;* l'homme, en un mot, remplit
» seul, dans toute son étendue, la fin que Dieu s'est pro-
» posée dans la création du monde. Il est chargé, solidai-
» rement, de la part de toutes les créatures, de s'ac-
» quitter en leur nom de tout ce qu'elles doivent à celui
» qui leur a donné l'être. Il est leur âme et leur intelli-
» gence ; il est leur voix et leur député ; et moins elles
» peuvent être religieuses par elles-mêmes, plus elles lui
» imposent la nécessité d'être religieux pour elles. »
(*L'Ouvrage des six jours,* pag. 216 et suiv.)

En résumé, placé aux confins des deux mondes, appartenant à l'un et à l'autre par sa double substance, l'homme est le médiateur entre es créatures et le Créa

teur, le lien du temps et de l'éternité, celui pour l'amour duquel tout a été fait et par l'amour duquel tout doit retourner à Dieu. Son corps résume la création physique ; son esprit, la création intellectuelle ; son cœur, l'une et l'autre : en sorte qu'il suffit à Dieu de posséder le cœur de *l'homme* pour jouir de la plénitude de ses œuvres : et telle est la raison profonde pour laquelle il s'en montre si jaloux.

De ces principes nous semble résulter la définition suivante de l'éducation : *L'éducation est le développement harmonique de la triple vie qui est dans l'homme.* De là une triple éducation : *l'éducation physique,* qui consiste dans le développement des organes au degré nécessaire pour servir avec précision, facilité et bonne grâce aux opérations de l'esprit et du cœur ; *l'éducation intellectuelle* ou l'instruction, qui consiste dans le développement ou l'initiation de l'esprit à la vérité considérée en elle-même et dans la création intellectuelle et physique, au degré nécessaire pour alimenter l'amour du cœur ; *l'éducation morale*, qui consiste dans le développement ou dans l'union du cœur avec la vérité considérée en elle-même et dans la création intellectuelle et physique, au degré nécessaire pour remplir les vues du Créateur.

Nous appelons *harmonique* ce développement, parce qu'en effet il doit être tel que, loin de rompre, il conserve, en s'opérant, affermisse et porte au degré de perfection providentielle l'harmonie et l'équilibre des trois puissances qui sont dans l'homme. Que ce développement cesse d'être harmonique, c'est-à-dire qu'il y ait exagération dans l'une des trois vies dont nous avons parlé, et l'équilibre normal est rompu : il y a désordre dans l'homme et bientôt dans la société.

Et maintenant, pour déterminer les caractères propres de l'éducation actuelle, il suffit de comprendre la mission des générations naissantes. Or, nous l'avons dit, et l'examen des faits nous a conduit à ce résultat, la mission des générations naissantes est tout à la fois de réparer les funestes effets de l'erreur qui, depuis trois siècles, a fait une si terrible invasion dans le monde, et de seconder le mouvement providentiel du genre humain vers une grande unité. Quels sont donc les effets de l'erreur ? Le propre de l'erreur est de tout diviser, de tout dissoudre. Tel a été surtout l'effet du protestantisme, principe même de toute erreur : division de l'homme d'avec Dieu, de l'homme d'avec le genre humain, de l'homme d'avec lui-même. De là, irréligion, idiotisme ou scepticisme ; incohérence, désordre individuel et social. Aujourd'hui donc il s'agit de renouer les liens de cette triple union : de l'homme avec Dieu, de l'homme avec le genre humain, de l'homme avec lui-même ; il s'agit, en outre, conformément aux desseins de la Providence, de porter le développement de l'humanité à son plus haut période.

De là nous concluons que l'éducation actuelle doit être catholique, c'est-à-dire en premier lieu éminemment *religieuse,* afin de rétablir l'union de l'homme avec Dieu ; secondement *synthétique,* afin de rétablir l'union de l'homme avec le genre humain ; troisièmement *complète* ou universelle, soit afin de rétablir l'union de l'homme avec lui-même par le développement harmonique de sa triple vie, soit afin de seconder les desseins de Dieu sur l'avenir. Expliquons la nature et montrons la nécessité de chacun de ces caractères.

CHAPITRE III

CARACTÈRE RELIGIEUX

Qui dit éducation, dit développement, et qui dit développement, dit progrès, passage du moins au plus. Cela étant, faut-il donc un grand effort de génie pour comprendre que, renfermant en lui plus de perfections que toutes les créatures qui l'environnent, l'homme ne peut se développer qu'en Dieu, source et type éternel de son être, puissance, vérité, amour infini ? En effet, ôtez Dieu, et vous enfermez l'homme dans les étroites limites de son être, et vous le condamnez à l'idiotisme, ou vous le forcez à graviter vers les créatures, et vous le condamnez à l'abrutissement. Dans l'une et l'autre hypothèse vous rendez toute éducation radicalement impossible. Centre de toutes les perfections, Dieu est donc le but invariable, nécessaire de l'éducation. Image de Dieu, l'homme est d'autant plus développé et d'autant plus parfait qu'il s'approche de plus près de son modèle ; que son esprit et son cœur s'unissent avec plus d'intimité et de plénitude à la vérité et à l'amour essentiels ; et que son corps, de plus en plus dégagé de l'esclavage des sens, se spiritualisant s'immortalise : car telle est la tâche de

l'homme déchu ; il faut que, par un progrès non interrompu, il redevienne un autre fils de Dieu dans le temps, afin d'être consommé en un avec lui pendant l'éternité [1]. Sous ce premier rapport l'éducation est donc essentiellement religieuse. Elle l'est encore sous un second rapport non moins fondamental.

En effet, cette loi de développement de l'homme et de chacune des facultés de l'homme en Dieu, qui la proclame ? qui la revêt d'une sanction efficace, si ce n'est la religion ? Révélant l'homme à lui-même, seule elle lui trace d'une main infaillible et sacrée les règles et les conditions de son développement, en même temps qu'elle impose à tous l'obligation de ne mettre au perfectionnement de leur être d'autres limites que celles de l'être divin : *Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait* [2].

Que parlez-vous donc d'éducation en dehors de l'action religieuse, quand, sans religion, énigme impénétrable à lui-même, création sans objet, être aveugle qui ne sait d'où il vient ni où il va, l'homme ignore complètement les lois de la nature, les lois de son développement ? que dis-je ? ignore même s'il existe pour lui, non seulement une loi de développement, mais une loi quelconque, autre que celle de ses penchants ? Ainsi, on le voit, sans religion, l'éducation n'est qu'un mot vide de sens, une chimérique abstraction.

Telle fut la croyance unanime de l'antiquité. Parcourez l'histoire, et vous trouverez que les Perses, les Gaulois, les Scythes, les peuples les plus éloignés, les

1. Joan., xv, 21.
2. « Estote ergo vos perfecti sicut et Pater vester cœlestis perfectus » est. » Matth. v, 48.

plus différents de mœurs et de croyances, n'offrent aucune variété sur ce point. De là chez eux le caractère essentiellement religieux de l'éducation ; de là encore l'éducation devenue chez eux une fonction inaliénable du sacerdoce [1].

Or, ce qu'elle avait été sous l'influence des traditions primitives, la religion le fut, durant une longue suite de siècles, sous le règne du christianisme ; je veux dire, la base, la règle, l'alpha et l'oméga de l'éducation : l'histoire de nos grandes universités de l'Europe en est une preuve éclatante. Mais un funeste divorce ayant séparé la raison de la foi, l'homme de Dieu, il vint bientôt un temps de vertige et de haine, où des hommes se rencontrèrent, qui dirent à la religion : « Nous ne voulons » pas qu'on parle de toi à nos enfants ; c'est à eux, lors- » qu'ils seront hommes, de savoir si tu es, ce que tu es, » et ce que tu demandes d'eux.... Sors de nos conseils, » sors de nos académies, sors de nos maisons ; nous » saurons bien agir seuls, la raison nous suffit [2]. »

Tentative insensée autant que coupable ! Quels en ont été les résultats dans l'éducation ? L'impossibilité immédiate du développement de l'homme, le dépérissement, le désordre dans toutes ses puissances. Et pour commencer par l'homme physique il est en nous deux amours : l'amour supérieur qui, élevant jusqu'aux plus hautes

1. *Voyez* le Zend-Avesta, traduction d'Anquetil-Duperron, t. II. En Amérique, avant la découverte, c'étaient les prêtres qui instruisaient la jeunesse. Carli. *Lettres sur l'Amérique*, t. I, 118. Chez les Scythes, les Celtes, les Gaulois, il y avait des collèges de prêtres chargés de la même fonction. Cæs. VI, 13, 14. *Voyez* aussi Pellontier, *Histoire des Celtes*. Le même usage se conserve chez les peuplades les plus dégradées de l'Afrique centrale. *Voyage à Tombouctou*, par M. Caillé, t. I, 88, 309.

2. *Princip. général.*, etc., par le comte de Maistre, 89.

régions du monde spirituel, jusqu'à Dieu, l'homme intellectuel et moral, tend incessamment à soustraire l'homme physique à l'empire de l'organisme ; l'amour inférieur, dont le propre est de fortifier l'empire *de la chair ;* et, en abaissant l'homme physique jusqu'aux plus basses régions du monde matériel, cet amour exagère en lui le développement de la vie animale, et ravale peu à peu l'être spirituel au niveau de la brute. Or, que l'amour supérieur, dont la religion seule entretient le foyer, vienne à s'éteindre, l'amour inférieur remporte un infaillible triomphe, et l'homme, dont la vie est amour, se plonge, pour vivre, dans les voluptés sensuelles.

Alors, brute à face humaine, d'une main éteignant, dans la fange où il est assis, le flambeau de son intelligence, relevant de l'autre les infâmes idoles de la corruption païenne, il prend bientôt pour tout ce qui est au-dessus des sens, et l'indifférence de l'animal et l'insensibilité de l'idole. Dans cet état toutes les foudres du Sinaï gronderaient sur sa tête, la terre ébranlée s'entr'ouvrirait sous ses pieds, qu'il n'interromprait pas un instant ses adorations infâmes. Mais tirons un voile épais sur lui, aussi bien notre plume ne pourrait plus écrire que trempée dans la fange ; et puis pourquoi parler? mille langues ne suffiraient pas à tout dire. Du reste, les regrets des familles, les aveux des gens de l'art ne sont-ils pas des voix plus éloquentes que la nôtre ? et le développement de notre pensée n'est-il pas écrit en hideux caractères sur les fronts flétris, dans les yeux éteints et la démarche tremblante de cette foule lugubre de jeunes vieillards qui peuplent nos écoles, ou qui, cadavres vivants, errent dans nos cités et semblent chercher un sépulcre ? Désordre donc, et désordre monstreux

dans l'homme physique, qui, s'il n'entraîne pas la cessation immédiate de l'existence, n'est arrêté dans ses ravages que par l'influence secrète du christianisme, jointe à l'impuissance où est l'homme de réaliser les derniers excès de ses passions, comme les dernières conséquences de ses principes [1].

Dans l'ordre intellectuel, que s'est-il passé, que se passe-t-il encore ? Par une suite nécessaire de la prépondérance de l'organisme, de reine qu'elle était, l'intelligence est devenue l'esclave du corps. Depuis ce moment, qu'on me passe l'expression, traînée comme à la remorque par les appétits de la chair, cette reine dégradée n'a travaillé que pour son esclave devenu son maître. Voyez parmi ces travaux combien il en est qui n'aient pas pour but exclusif le développement de la vie animale ? Si quelquefois cependant, parodiant l'intelligence créatrice, elle a essayé de travailler sur son propre fonds et pour son propre compte, quels ont été les fruits de son pénible labeur ? Impuissante à se féconder elle-même, ses œuvres ont été frappées de stérilité. Eh ! quel genre de vie et de fécondité peut donc trouver en elle la raison humaine séparée de Dieu ? Un vide désolant, un abîme sans fond : voilà son partage. Elle s'est donc usée à travailler sur le néant, et de ces indicibles, fatigues, elle n'a recueilli pour moisson que les angoisses d'un doute éternel.

Qui donc n'est pas frappé de ce grand spectacle de l'impuissance et du dépérissement de l'esprit humain,

1 Ce vice, qu'il n'est pas même permis de nommer, porte dans les individus et chez les nations qui ont perdu la foi, les mêmes caractères que chez les peuples païens : ce fut ce vice qui mina leur constitution : on sait ce que Tertullien en a dit.

depuis son divorce avec la loi ? Le *bon sens*, ce caractère distinctif des peuples croyants, et si remarquable chez nos aïeux, a disparu pour faire place à ce qu'on appelle l'*esprit*, c'est-à-dire au raffinement et à la subtilité ; privée de base et s'ignorant elle-même, la science a été vaine, incomplète, incapable de donner à l'homme le moindre degré d'intelligence : et n'est-ce pas pitié de voir les questions les plus simples de législation, de droit public et civil, de liberté, de religion, d'enseignement, élémentaires dans les siècles chrétiens, passer nos *sommités intellectuelles*, et mettre en défaut la vaste capacité de nos modernes Lycurgues ?

On vante, je le sais, nos progrès dans les sciences physiques. La renommée semble manquer de bouches pour redire les gloires de nos savants. Il est vrai, donnant un libre essor à toute son activité, ou plutôt livrée à toute son inquiétude, l'intelligence a fait ici de grands pas ; mais de grands pas sont-ils toujours de grands progrès ? La marche de l'intelligence n'est progressive qu'autant qu'elle s'approche de la vérité. Or, quel a été le résultat de nos investigations scientifiques? Est-ce la vérité, cette vérité morale, ce Dieu qui se révèle dans le globe immense qui roule sur nos têtes, comme dans l'insecte qui rampe sous nos pieds ? Le matérialisme le plus abject, la plus inepte impiété, ne semblent-ils pas se trouver toujours au fond du creuset du chimiste, comme sous le scalpel du médecin ? Est-ce la vérité scientifique, qui consiste tout à la fois dans la certitude du résultat et dans le développement régulier et harmonique de l'arbre sacré de la science ? Mais d'abord, où sont-ils ces résultats incontestables ? et pour ne parler que de cette science, ou plutôt de ce rendez-vous de

toutes les sciences physiques, de la géologie, dont les progrès ont été si vantés, écoutez ce qu'en disent les géologues eux-mêmes : « On a changé cette science en » un tissu d'hypothèses et de conjectures tellement vai- » nes, et qui se sont tellement combattues les unes les » autres, qu'il est devenu presque impossible de pro- » noncer son nom *sans exciter à rire.* »

Or, voulez-vous savoir pourquoi la géologie est tombée dans cet excès ridicule ? L'auteur que nous citons va vous le dire. En parlant de la cause des pétrifications et des fossiles, il s'exprime ainsi : « La Genèse et les » traditions de presque tous les peuples païens en of- » fraient une à laquelle il était naturel que les physiciens » eussent leur premier recours : *c'était le déluge.* Les » pétrifications passèrent pour en être la preuve.

» Mais vers le premier tiers du dix-huitième siècle.... » on se crut obligé d'admettre une longue suite d'opéra- » tions, soit lentes, soit subites ;..... ce pas une fois » fait, les hypothèses ne connurent plus de limites ;..... » c'est ainsi que le nombre des systèmes de géologie s'est » tellement augmenté, qu'il y en a aujourd'hui *plus de* » *quatre-vingts* ; et nous en voyons éclore tous les » jours de nouveaux, et les journaux scientifiques sont » remplis des attaques et des défenses que leurs auteurs » s'adressent réciproquement [1]. »

Plus tard, résumant les travaux des géologues, le célèbre Malte-Brun n'en porte pas un jugement plus flatteur [2].

1. Extraits d'un rapport fait à l'Institut national, sur l'ouvrage du P. Chrysologue intitulé : *Théorie actuelle de la surface de la terre.*
2. Voyez *Précis de la géographie universelle*, liv. XL.

Toutefois, nous ne le contesterons point : toute positive, tout analytique, la raison moderne a su accumuler des faits nombreux ; c'est là sa gloire ; elle n'en revendique pas d'autres. Mais les seuls faits sont-ils donc la science? Nullement. Pas plus que le corps sans l'âme n'est l'homme ; pas plus que les matériaux entassés pêle-mêle, ou répandus çà et là sur le sol, ne sont un édifice ; pas plus que des couleurs, quelque riches qu'elles soient, jetées sans ordre sur la toile, ne sont un tableau. Ce qui manque à la science actuelle, c'est la vie, c'est une pensée féconde qui l'anime, qui en harmonise, en coordonne toutes les parties : voilà ce qui manque à la science, parce que la foi manque à la raison. En un mot, tant que la raison ne sera pas devenue chrétienne, elle ne sera qu'un aveugle qui parcourt sans guide des régions inconnues ; un ignoble manœuvre condamné à arracher péniblement du sein de la terre les pierres du bâtiment que sa main n'édifiera pas ; un architecte de Babel dont tous les efforts se réduiront à quelques constructions isolées, mesquines, châteaux de cartes qu'un souffle renverse, temples solitaires où Dieu n'est pas. Quant à l'édifice dont la base large et solide demeure inébranlable aux coups du sophisme, et dont les vastes proportions fixent l'œil étonné et attestent la main créatrice du génie, ne le lui demandez pas : le génie qui crée est fils de la foi.

De plus, dans cette absence totale de la foi, l'impuissance absolue de s'élever à aucune vue d'ensemble, à aucune considération générale, l'individualité, l'étroitesse a frappé de son funeste cachet tous les travaux de l'intelligence ; les divisions, les sous-divisions, véritable épidémie de la science, ont envahi toutes les parties des connaissances humaines ; et les hommes les plus dis-

tingués sont conduits à cet aveu remarquable, que les sciences les plus en honneur aujourd'hui n'ont pas fait un pas depuis Aristote. « La physiologie comparée, dit » M. Bourdon, est demeurée telle à peu près que nous » la trouvons dans les immortels ouvrages d'Aristote, » sans accroissement, sans lumières nouvelles. A force » de distinguer toutes choses jusqu'à des degrés pres- » que infinis, les généralités qui font les sciences ont » été presque entièrement négligées. Excepté trois ou » quatre naturalistes, dont les ouvrages font la gloire » des sciences modernes, la plupart de ceux qui se sont » occupés de l'histoire de la nature en ont fait une » science remplie de puérilités [1]. »

Voici une autorité encore plus imposante. Suivant Buffon, les anciens qui ont écrit sur l'histoire naturelle » étaient de grands hommes et qui ne s'étaient pas bornés » à cette seule étude ; ils avaient l'esprit élevé, des con- » naissances variées, approfondies, et des vues généra- » les ; et s'il nous paraît au premier coup d'œil qu'il leur » manquât un peu d'exactitude dans de certains détails, il » est aisé de reconnaître, en les lisant avec réflexion, » qu'ils ne pensaient pas que les petites choses méritas- » sent une attention aussi grande que celle qu'on leur a » donnée dans ces derniers temps ; et quelque reproche » que les modernes puissent faire aux anciens, il me paraît » qu'Aristote, Théophraste et Pline, qui ont été les pre- » miers naturalistes, sont aussi les plus grands à certains » égards. L'Histoire des animaux d'Aristote est peut-être » encore aujourd'hui ce que nous avons de mieux fait en

1. *Principes de physiologie comparée,* par M. Isidore Bourdon, de l'Académie royale de médecine, page 43.

» ce genre..... Il paraît, par son ouvrage, qu'il les con-
» naissait peut-être mieux (les animaux) et sous des vues
» plus générales qu'on ne les connaît aujourd'hui [1]. »

Le vice que nous signalons en ce moment n'a point échappé au regard pénétrant de M. de Humboldt. « Ac-
» cumuler des matériaux, dit ce savant illustre dans son
» *Histoire des monuments américains*, sans s'élever à au-
» cune idée générale, est une méthode stérile dans l'his-
» toire des peuples comme dans les différentes branches
» des sciences physiques. »

Tel est cependant le beau côté de l'histoire de la raison *divorcée, sécularisée, incroyante*. Nous ne lui contesterons aucun des succès dont elle se glorifie ; mais ces succès mêmes, nous le disons hardiment, ses succès ont été funestes au véritable progrès de l'esprit humain. Quel en a été le résultat général, sinon une estime demeurée exclusive pour des sciences qui, ne procurant, en résumé, que des avantages matériels, ne doivent occuper dans l'estime publique qu'un rang secondaire? Ainsi, concentrant l'activité de l'homme dans le cercle étroit du matérialisme, ne lui laissant entrevoir d'utilité, de gloire que là, ils ont retardé jusqu'à une époque connue de Dieu seul le rétablissement de l'ordre, le bonheur de la société, dont le progrès, par conséquent l'amour et l'estime des sciences morales, sont la condition nécessaire.

Parlerons-nous des arts? Eux surtout sont enfants de la foi. Être instruit par la nature et inspiré par la religion, telles furent toujours pour l'artiste les conditions

1. Buffon, *Manière de traiter l'histoire naturelle*. Édition royale, pages. 43 et 44.

essentielles de succès. Pénétré de ce principe, visitez nos *salons*, contemplez nos statues et nos tableaux, et dites si le mot fameux de Laurent de Médicis n'a pas été prononcé pour notre époque : *Celui-là est mort dès cette vie qui ne croit pas à l'autre*. D'un autre côté, mille erreurs ont inondé la terre. Point d'absurdité si étrange qui n'ait eu ses apôtres. La folie même a multiplié ses victimes [1]. Quoi de moins étonnant que tous les effets que nous venons de signaler? N'est-il pas écrit: Quand l'homme devient chair, l'esprit de Dieu cesse de reposer en lui [2]? lorsque le soleil cesse de briller sur l'horizon, la terre retombe dans les ténèbres. Sans la Religion, les pensées de l'homme s'égarent facilement, et de l'éga-

1. Le docteur Esquirol, qui a consacré de longues années à l'étude de l'aliénation mentale, démontre *mathématiquement :* 1° que le nombre des fous a considérablement augmenté en Europe depuis cinquante ans ; 2° qu'il y a plus de fous en Angleterre que partout ailleurs, et plus en Allemagne et en France qu'en Espagne et en Italie ; c'est-à-dire que l'augmentation de la folie est en raison directe de l'affaiblissement de la foi. Le même docteur ne craint pas d'en faire l'aveu : « Depuis trente ans, » dit-il, les changements qui se sont opérés dans nos mœurs en France » ont produit plus de folies que nos tourmentes politiques. Nous avons » changé nos antiques usages, nos vieilles opinions, contre des idées » spéculatives et des innovations dangereuses. La religion n'intervient » que comme un usage dans les actes les plus solennels de la vie ; elle » n'apporte plus ses consolations et l'espérance aux malheureux ; la mo- » rale religieuse ne guide plus la raison dans le sentier étroit et difficile » de la vie ; le froid égoïsme a desséché toutes les sources du sentiment ; » il n'y a plus d'affections domestiques, ni de respect, ni d'amour, ni » d'autorité, ni de dépendances réciproques ; chacun vit pour soi, per- » sonne ne forme de ces sages combinaisons qui liaient à la génération » future les générations présentes. Les liens du mariage ne sont plus que » des hochets, dont se pare le riche par spéculation ou par amour-propre, » et que néglige le bas peuple par dédain pour les ministres des autels, » par indifférence et par libertinage. »

(*Dictionn. des sciences médicales*, art. *Folie.*)

2. « Non permanebit spiritus meus in homine in æternum, quia caro est. » Gen. VI, 3 ; Sap. I, 4.

rement des pensées à la démence il n'y a qu'un pas.

Que dirons-nous maintenant de la vie morale? Aimer, et aimer conformément aux véritables lois de la nature, telle est la vie du cœur. Or, depuis qu'il a été soustrait à l'influence salutaire de la religion, qui l'épanouissait comme le soleil du matin épanouit le lys et la rose, le cœur du jeune homme, qu'est-il devenu? qu'a-t-il fait de cet amour immense qui est comme le fond de son être? Cessant de lui donner un cours légitime, il l'a concentré en lui-même et son cœur s'est fermé à tous les nobles sentiments; il l'a porté vers les créatures, et il est devenu haineux et cruel. L'amour exclusif de soi est la haine de tous, et la cruauté est fille de la haine. En effet, de même que dans l'ordre intellectuel, l'impuissance absolue d'esprit distingue les générations incroyantes; ainsi, dans l'ordre moral, c'est la haine qui les caractérise. « Haine » de Dieu, on voudrait abolir non seulement sa reli- » gion, son culte, mais jusqu'à son nom; haine des » prêtres, qu'on calomnie, qu'on insulte, qu'on opprime » dans l'exercice de leurs fonctions, et que déjà certains » hommes proscrivent en espérance; haine des lois, » des nobles, des institutions établies; haine de toute » autorité; haine de l'ordre; haine des lois qui conser- » vent la paix en réprimant les passions; haine des » magistrats qui défendent les lois; haine dans l'État, » dans la famille; haine universelle qui se manifeste » par la rébellion, par le meurtre et par un désir ardent » de destruction[1]. »

1. *Essai sur l'indifférence*, t. II, préf., p. XIX et XX. Plus de *trente* révoltes dans les collèges, pendant quelques années! quelle confirmation de ces éloquentes paroles! quelle page pour l'histoire de notre siècle! quel nouveau fleuron pour la couronne de l'Université!

Et maintenant se peut-il de condition plus déplorable que celle d'un cœur qui, travaillé d'un immense besoin d'aimer, se trouve dénaturé au point de haïr tout ce qui n'est pas soi ? Jamais les tyrans inventèrent-ils pour leurs victimes choisies un supplice pareil ? Non ; il était réservé à l'impiété, plus cruelle que les tyrans, d'y condamner des générations entières. Tant de souffrances morales, tant de crimes, tant de dégradation n'étaient donc pas trop pour punir l'attentat par lequel nos coupables aïeux chassèrent ignominieusement la religion de la place que son importance réclame et que la sagesse antique lui avait assignée dans l'éducation. Infortunés enfants, nous ne vous accusons pas, nous vous plaignons ; nous déplorons la perte de votre innocence et de votre foi, de vos espérances, de tout ce qui console et embellit la vie ; nous plaignons vos malheureux parents, nous plaignons la société, nous nous plaignons nous-mêmes. Chaque heure de désordre dans l'éducation est une longue calamité pour l'avenir.

CHAPITRE IV

SUITE DU CHAPITRE PRÉCÉDENT

Tel est le faible crayon de la décadence sociale depuis que l'éducation est devenue veuve de la religion ; telles sont les influences désastreuses sous lesquelles naît et se flétrit la jeunesse. Foi, science, mœurs, remords s'éteignent de plus en plus en elle. Symptômes effrayants, dont la vue portait déjà au commencement de ce siècle la consternation dans l'âme de tous les hommes sérieux, et leur arrachait ces énergiques réclamations : « Il est » temps, disaient à cette époque les conseils généraux de » départements, il est temps que les théories se taisent » devant les faits. Point d'instruction sans éducation, et » point d'éducation sans morale et sans religion.... Les » enfants sont sans idée de la Divinité, sans notion du » juste et de l'injuste ; de là des mœurs farouches et » barbares, de là un peuple féroce. Si l'on compare ce » qu'est l'instruction avec ce qu'elle devrait être, on ne » peut s'empêcher de gémir sur le sort qui menace les » générations présentes et futures. Toute la France ap- » pelle la religion au secours de la morale et de la so- » ciété[1]. »

1. Analyse des procès-verbaux des conseils généraux de départements.

« Oui, disait un autre membre des mêmes assem-
» blées, il est une considération puissante et qu'il ap-
» partient à une assemblée de citoyens respectables de
» faire valoir auprès du gouvernement. Oui, il faut avoir
» le courage de lui dire, puisqu'enfin la fatalité des cir-
» constances a voulu qu'il y ait peut-être du courage à
» énoncer de telles vérités, il faut lui dire *qu'un invin-*
» *cible et éternel sentiment* a fait et fera toujours croire
» aux hommes que la base de l'éducation est l'enseigne-
» ment religieux ; que l'isolement de toute instruction,
» de toute doctrine, de toute morale religieuse, dans
» lequel *d'imprudents novateurs* ont voulu que fût re-
» tranchée l'instruction publique, deviendrait, s'il pou-
» vait subsister, une profession implicite d'athéisme de
» la part du gouvernement et de la nation ; il faut lui
» dire que c'est là principalement ce qui détourne un
» grand nombre de citoyens de ces écoles *où l'on pré-*
» *tend tout apprendre excepté, qu'il est un Dieu* [1]. »

« Voyez, disait à son tour le tribun Carion-Nisas, ce
» qu'est devenue la société depuis qu'on a isolé l'éduca-
» tion de la religion ? Ce feu divin qui, aux yeux de
» l'homme religieux, anime tout l'univers est éteint ; ce
» lien qui unit les êtres est rompu en politique, en mo-
» rale, en société ; les individus ne s'appartiennent plus
» que par *juxtaposition*, comme les cadavres rangés à
» côté l'un de l'autre dans un cimetière. »

Et cependant ce vœu, si énergiquement, si unanimement exprimé, a toujours été repoussé ; ce premier besoin des sociétés a toujours été sacrifié aux calculs

1. Extrait d'un rapport fait au conseil général du département de la Seine, le 25 thermidor an VIII

trompeurs d'une politique aveugle. Les pouvoirs se sont succédé, et ils n'ont fait que démontrer leur impuissance. Vaines tentatives, velléités stériles, efforts sans foi réelle, sans conviction, et dès lors sans résultat. *Nisi Dominus ædificaverit domum in vanum laboraverunt qui ædificant eam*. Ps. 126.

Mais quoi ! la religion n'est-elle pas enseignée dans nos établissements d'instruction publique ? Chaque collège n'a-t-il pas son aumônier chargé de dire la messe et de faire le catéchisme ? Que voulez-vous de plus ? La religion est enseignée ! mais comment ? Comme je ne sais quelle science surannée, abstraite, isolée, sans influence, sans rapport avec les autres sciences, figurant dans les programmes d'instruction comme simple objet d'enseignement, et, de fait, enseignée, étudiée avec la même indifférence qu'une science purement spéculative qu'il est libre d'apprendre ou d'oublier, sans autre conséquence que le mérite d'être plus instruit, ou le démérite de l'être moins. Enseignement perfide ! puisqu'il n'a pour effet que de tromper la bonne foi des parents, et de livrer la religion à la précoce impiété des élèves et au mépris froid et calculé des maîtres. Connaissez plutôt l'arbre à ses fruits, et voyez la double lèpre, l'incrédulité et la corruption, qui dévore les générations universitaires.

Vous parlez d'aumônier ! Mais de bonne foi, dans un ordre de choses où la religion est réduite à jouer un rôle, je ne dis pas seulement secondaire, mais inutile, mais dérisoire, que peut être et quelle influence peut exercer l'homme qui la représente ? Son influence est nécessairement nulle, sa voix importune, sa présence odieuse, quels que soient d'ailleurs ses vertus et ses

talents. Il n'est plus aux yeux des élèves un ministre de Dieu qui parle comme ayant autorité d'en haut, un prêtre dont les paroles commandent le respect et l'amour ; c'est un je ne sais quoi qui n'a pas de nom dans la langue du cœur, un mercenaire qui instruit comme les autres à tant par jour, un *professeur de religion* qui en donne des leçons à des heures réglées, non pour inspirer la foi, moins encore l'amour des vérités saintes, mais pour en produire la conviction sèche et stérile, à peu près comme un professeur d'algèbre essaie de démontrer des problèmes [1]. Au reste, pour apprécier au juste ce qu'il est et ce qu'il peut, écoutez la voix de l'expérience : « Rien » n'est plus à plaindre qu'un aumônier de collège. En » butte à la méfiance des maîtres laïques, inconnu des » enfants qui ne l'aperçoivent qu'à l'autel, sans lien avec » qui que ce soit, mais environné d'un esprit froid et » contraint, il erre comme une ombre triste dans une » maison d'étrangers. Ce n'est ni un père, ni un profes- » seur, ni un domestique, ni un prêtre parlant à des » hommes avec l'indépendance de la foi ; c'est quelque » chose qui n'a pas de nom. Invisible et nul pendant » toute la semaine, il descend deux fois le dimanche dans » une chapelle où on lui amène son troupeau. A peine y » reconnaît-il quelques enfants. Si, à force de bonté » évangélique, il a rendu sensible à sa position cette » jeunesse réunie un moment pour l'entendre, on ne se » moque pas de lui : on le laissera passer avec une sorte » de pitié charitable, et pourvu qu'il ne soit pas trop

1. L'ordonnance royale concernant les aumôniers des collèges porte *que les aumôniers, considérés comme professeurs d'instruction religieuse, ne seront plus assimilés aux censeurs, mais aux professeurs du premier ordre !!*

Du premier ordre ! en vérité, on ne sait pas pourquoi.

» long, les élèves s'en iront contents. En voilà pour huit
» jours, car je ne parle pas de l'office du jeudi, qui ne
» coûte qu'une demi-heure de patience aux victimes de
» la messe universitaire. Dans l'intervalle, le pauvre
» prêtre envoie arracher quelques enfants à leurs études,
» pour leur dire : *La paix soit avec vous*. Je suis de ceux
» qui cherchent les brebis perdues d'Israël pour leur
» donner la vie : *Ego sum qui loquor tecum* [1]. Voulez-
» vous me recevoir, ou faut-il que je m'en aille ? Les
» enfants répondent ce qu'il leur plaît à cet étranger
» qui leur parle, et ils s'en vont. Ainsi se succèdent les
» jours et les années. Je ne dis rien des tracasseries de
» détail, des humiliations préparées à dessein, de tout
» ce qui tient au hasard des choses et des personnes ; je
» m'attache à la situation telle qu'elle est en soi, et je
» n'en connais pas qui joigne à un si profond dénûment
» des consolations humaines, une si grande privation des
» joies divines. Le dernier curé de village est chez lui ;
» personne ne vient de force à sa messe ; il connaît son
» troupeau, il a vu mourir les pères et naître les fils ; il
» a fait du bien à quelqu'un dans ce nombre d'hommes
» au milieu desquels il vit ; mais à qui un aumônier de
» collège a-t-il fait du bien ? Il assiste comme un témoin
» du ciel à la corruption de ce qu'il y a de plus aimable
» au monde ; et si, par hasard, il sauve du vice quelque
» enfant plus heureux, il le voit disparaître au bout de
» peu de jours, et n'ose pas même le regretter, tant son
» innocence avait besoin de fuir [2] ! »

1. Joan. IV, 26.
2 Ce douloureux tableau est du Père Lacordaire, ancien aumônier du collège Henri IV, à Paris. Quiconque a vu l'intérieur d'un collège conviendra qu'il est loin d'être chargé.

Ainsi on le voit : dans le système actuel, impuissance absolue de la religion sur les générations naissantes. Quand donc nous disons que l'éducation doit être éminemment religieuse, nous n'entendons pas seulement qu'il y ait dans les collèges un aumônier, des instructions et des exercices religieux ; nous avons tout cela depuis longtemps, et avec tout cela voyez ce que l'on a fait.

Il faut donc le reconnaître, le mal a une source plus profonde : il est moins dans le crime des hommes que dans le vice du système. Saturé de déisme, pour ne rien dire de plus, le système actuel ne voit dans la religion qu'une science à part, circonscrite dans une sphère déterminée ; et non point, comme cela doit être, une science universelle qui, se retrouvant au fond de toutes les autres, les vivifie, les ennoblit, les coordonne et leur prête à toutes une langue pour parler de Dieu. Or, comment voulez-vous que, reléguant ainsi les vérités de la foi dans un monde idéal, loin du monde réel avec lequel nous sommes perpétuellement en contact, cet enseignement forme jamais, dans l'hypothèse même la plus favorable, autre chose que des hommes ou qui ne croient pas à la religion ou qui ne l'aiment pas, des chrétiens spéculatifs et des athées pratiques ?

Et maintenant, quel remède à ce mal profond ? Il n'en est qu'un seul : c'est que la religion reprenne auprès des générations naissantes la place que lui assigne sa double qualité de reine et de mère ; c'est que dans les sciences elle occupe le rang qui convient au principe, à la fin et à la raison de toutes choses.

Nous ne craindrons pas d'exprimer ici toute notre pensée. Sous les coups redoublés du malheur, notre siècle a appris à respecter la vérité ; ce ne sera pas jeter

la perle devant l'animal immonde, que de lui dire que la vie de l'homme ne se borne point aux limites du temps ; que par-delà le tombeau est pour lui la région de l'éternité, plénitude de la vie, perfection de tous les rapports du temps, lumière de toutes les ombres, réalité de toutes les figures. On ne comprend donc rien à l'humanité, si l'on ne voit dans le fils de l'homme, tout ensemble, le fils du temps et le fils de l'éternité, le citoyen de deux cités, l'une passagère, l'autre permanente ; le roi de la terre et le candidat du ciel, l'homme et le chrétien. Il suit de là que l'éducation n'est qu'une marâtre cruelle qui dégrade et qui tue ceux qu'elle n'a point portés dans son sein, si, méconnaissant sa mission, elle sépare ce qui est divinement inséparable, l'homme du temps et l'homme de l'éternité, la science et la foi ; si, éternellement muette sur les destinées futures de l'enfant, elle ne lui parle que de ses destinées présentes, de son père qui est sur la terre, et jamais de celui qui est dans le ciel ; de son exil, et jamais de sapatrie.

Il faut donc que, partant du principe que l'homme est avant tout immortel et religieux, l'éducation inculque à l'enfant que la première profession c'est d'être chrétien ; que les états divers qui partagent la société ne sont que des moyens différents de parvenir à l'accomplissement des devoirs religieux ; qu'étant immortel, il ne doit peindre *que pour l'immortalité ;* que toute action, tout travail qui ne serait pas consacré par la religion, serait un crime ou un amusement indigne de lui, puisqu'il se terminerait à la terre, au temps, à une gloire frivole, à un bonheur fragile [1]. Telles sont les grandes vérités qui

1. *Voyez* Rollin, *Traité des études*, t. I, ij.

doivent ressortir de toutes les leçons. Depuis assez longtemps la jeunesse croît et se flétrit dans une atmosphère irréligieuse ; il est temps enfin qu'elle respire un air plus pur et qu'elle grandisse dans une atmosphère de foi et d'amour : voilà pour l'homme.

Quant aux sciences, Dieu étant à l'intelligence humaine ce que le foyer lumineux est au rayon qui en émane, la religion, manifestation des lois divines, est à la science, qui n'est que l'intelligence en action, ce que le tuteur est au pupille, le chemin au voyageur, la lumière à l'œil, le plus au moins. Que dis-je ? la religion est à la science ce que l'infini, le nécessaire, l'immuable est au fini, au contingent, au variable. Qu'est-ce en effet que tout ce que nous voyons, que tout ce que nous découvrons par la pensée dans cet univers, sinon une figure, une forme dont le type et la réalité se trouvent dans le monde spirituel ? l'un est à l'autre ce que la parole est à la pensée. Travail donc incomplet, labeur ingrat, indigne de l'homme, que celui qui se borne à l'examen des apparences, à la dissection du cadavre, sans remonter jusqu'à l'âme, jusqu'à la vérité cachée sous cette enveloppe grossière.

Oui, travail incomplet ; car, puisque nous sommes, et l'univers entier avec nous, entés pour ainsi dire dans l'infini, dans Dieu, dans l'ordre spirituel, impossible de parler *convenablement* de quoi que ce soit, sans être forcément ramené à parler de toutes ces choses. Impossible, par exemple, d'expliquer l'homme, de l'apprécier, même sous le rapport physique, sans parler de ses facultés pour le service desquelles les organes ont été faits, comme il est impossible de parler de ces dernières sans parler de leur principe et de leur fin. De même

encore, impossible d'expliquer une science quelconque sans la montrer dans ses rapports avec l'ordre général. De là que conclure ? C'est que *l'inconnue* à dégager dans toute recherche scientifique, c'est Dieu, ce sont les lois du monde spirituel. Certes, il a fallu un profond aveuglement pour ne pas voir que tout autre enseignement ravale l'intelligence en l'emprisonnant dans les étroites limites du monde matériel, et qu'il tue la science en ne faisant de cette noble fille de la foi qu'une enfant abandonnée, sans père, sans mère, sans généalogie, espèce de hochet propre à amuser l'esprit de l'homme sans jamais le satisfaire.

Imprégner la science de l'esprit religieux, c'est la placer dans ses véritables conditions de vie et de progrès, car on la met par là en harmonie, soit avec les intentions du Dieu des sciences, soit avec les besoins de l'homme [1].

En effet, dites, pourquoi ce grand Dieu principe et fin de toutes choses, a-t-il écrit sur le front de toutes les créatures, et son nom adorable, et ses divins attributs, et les soins touchants de sa Providence, sinon pour que l'homme retrouve son Dieu partout, et, de quelque côté qu'il les dirige, ses travaux aboutissent à un hymne de gloire et d'amour [2] ? Qu'a-t-il voulu, en condamnant l'intelligence de l'homme au travail de l'étude, comme son

« 1. Deus scientiarum dominus est, et ipsi præparantur cogitationes. » I Reg. II, 5.

« 2. Universa propter semetipsum operatus est Dominus. » Prov. XIII 4. — Et le plus éloquent interprète des pensées de Dieu : « Invisibilia enim ipsius, a creatura mundi per ea quæ facta sunt intellecta conspiciuntur sempiterna quoque ejus virtus et divinitas, ita ut sint inexcusabiles, quia, cum cognovissent Deum, non sicut Deum glorificaverunt aut gratias egerunt. » Ad Rom. c. 1, 20, 21.

corps à la culture de la terre, sinon que l'homme gagnât son pain à la sueur de son front, le pain de la vérité, noble aliment de son âme, et le pain matériel, grossière nourriture de son corps ? Ainsi donc, ou tuez l'intelligence, ou donnez Dieu pour but à ses investigations ; car, comment prétendre que les sciences matérialisées par l'enseignement fassent vivre un être spirituel et religieux avant tout ? Ah ! que Bacon avait bien compris la fin des sciences, quand il prononça ce mot admirable : *Religio aroma scientiarum.* Oui, la religion, la piété est le suave parfum que les sciences doivent exhaler, comme aussi la religion est la vie qui les préserve de la mort ; le sel qui les empêche de se corrompre et la lumière qui les empêche de s'égarer. *Religio aroma scientiarum.*

En résumé, pour que l'éducation revête ce caractère éminemment religieux réclamé par les besoins actuels, il faut que la religion soit prise pour base d'opération ; c'est-à-dire que, enraciné dans la foi, le développement de l'enfant commence, s'accomplisse et s'achève sous l'influence et à la lueur de la vérité religieuse ; que principe, règle, fin d'enseigner et d'apprendre, la religion, comme un flambeau lumineux, rayonne sur toutes les leçons de l'éducation, ainsi que le soleil sur la nature, pour les compléter, les consacrer, les éclairer de la double lumière du temps et de l'éternité ; que tous les enseignements divers, philologiques, historiques, littéraires, scientifiques, aient pour résultat ultérieur de renouer et de faire briller de tout son éclat, aux yeux si clairvoyants du jeune âge, cette chaîne d'or qui, selon l'expression d'Homère, suspend la terre au ciel, le fini à l'infini, l'homme à Dieu, toutes les sciences à leur auteur.

Alors toutes choses tendront à leur fin providentielle ;

alors une ravissante harmonie s'établira entre le ciel et la terre, et toutes les parties de la création ; alors enfin, semblable à cette fleur, l'ornement de la nature, qui, soumise aux lois d'une attraction mystérieuse, tourne sa tige à mesure que le soleil monte à l'horizon, et présente constamment sa corolle dorée aux rayons directs de cet astre dont la douce influence l'épanouit et la vivifie, la jeune âme de l'enfant, ramenée sans cesse à la religion par tous les enseignements divers, gravitera constamment vers son Dieu, véritable soleil des intelligences, seul capable de les éclairer, de les développer et de leur faire exhaler les suaves parfums de la science ennoblie par la vertu.

Et maintenant, resterait-il au fond de quelque esprit arriéré cette objection surannée que la religion est ennemie de la science ; que pour être fort, l'enseignement doit être athée ? Nous ne le pensons pas. Le spectacle auquel nous assistons depuis tant d'années ne nous aurait-il donc rien appris ? L'histoire n'est-elle donc pas là pour attester que le dépérissement des sciences fut toujours contemporain de l'affaiblissement de la foi ? Non, non ; fille de la foi, l'intelligence du chrétien ne peut grandir que sous l'aile maternelle ; jamais les bras de sa mère ne furent des entraves à son développement, mais un soutien à sa faiblesse et un salutaire obstacle à de funestes écarts. Non, ce n'est point la religion, toute pleine de l'infini, qui rétrécit l'horizon de l'humanité, ce sont les théories contraires.

Qu'on ne croie pas non plus que ce que nous demandons ici soit une nouveauté ; c'est le retour salutaire à ce qui fut, à l'ordre naturel faussé depuis longtemps. Interrogez les siècles, et ils vous diront à quel principe sont

dus les beaux jours de l'esprit humain. Interrogez le génie, demandez-lui à quel autel il alluma son flambeau ; à l'autel de l'athéisme ou à l'autel de la foi?

Qu'on ne croie pas, enfin, que nòtre voix s'élève ici intempestive et solitaire. Elle n'est point solitaire la voix qui n'est que l'écho des vœux mille fois répétés de tous les amis éclairés de la science et de tous les hommes qui, véritablement amis de leur patrie, ont foi dans la vérité et dans l'avenir. Elle n'est point intempestive cette voix qui redit le plús pressant besoin de la société et de la science, le plus important devoir des catholiques de notre temps.

CHAPITRE V

CARACTÈRE D'UNIVERSALITÉ

Par une suite inévitable du doute, qui, chassant la raison du monde spirituel, ne laissait à l'homme d'autre vie que celle des sens, l'activité humaine a dû se concentrer dans le monde physique et produire une exagération monstrueuse de la vie animale. Dès lors ce développement harmonique des trois puissances de l'homme. condition essentielle de l'ordre individuel et social, a complètement cessé. Jetez en effet vos regards sur l'Europe, et voyez ce qui s'y est passé depuis deux siècles. Tandis que l'obscurité de la nuit et le silence de la mort ont régné dans le monde intellectuel et moral, tandis que les nobles sciences, qui ont là leur sphère et leur vie, n'ont pas fait un pas ; que dis-je ? tandis que toutes ces sciences fondamentales sont tombées dans une décadence, un mépris même jusque-là sans exemple, voyez quelle incroyable activité a régné dans le monde physique ! Quelle estime ! quelle ardeur pour tout ce qui tient au bien-être matériel ! Les sciences, les arts, l'industrie, tout ce qui contribue au développement de l'homme animal, n'a-t-il pas rapidement touché au terme d'une perfection également sans exemple ?

Or, que ce développement exagéré soit l'effet du doute

protestant qui a envahi l'Europe, la preuve en est démonstrative pour quiconque a visité les pays où la réforme domine. Toutefois le spectacle instructif qu'ils présentent n'est nulle part plus frapant ou plus pittoresque qu'en Suisse. Là, le voyageur passe dans la même journée d'un canton protestant dans un canton catholique; et, quand il ne le saurait pas, d'ailleurs, la seule différence de physionomie suffirait pour lui apprendre sous quelle influence religieuse le sol qu'il foule est placé. Dans les lieux où règne le protestantisme, ce principe qui ne permet logiquement à l'homme de vivre que dans le monde physique, d'élégantes habitations, des routes superbes, des canaux ombragés, une grande recherche d'habillement et de nourriture, des manufactures et des machines de toute espèce frappent incessamment les regards: on voit que tout l'homme est là. Ajoutez que dans cette terre de doute, aucun de ces monuments imposants qui attestent l'inspiration ne vient élever votre âme à la pensée d'un monde supérieur.

Dans les cantons catholiques, au contraire, tout ce qui tient au perfectionnement et au bien-être matériel est dans un degré évident d'infériorité; on dirait je ne sais quelle insouciance, témoignage non équivoque d'un intérêt secondaire; on voit que tout l'homme n'est pas là; que les pensées, les affections des habitants vivent dans une autre région. En voyant les premiers, le voyageur sans foi doit dire: *Heureux ceux qui ont toutes ces choses!* mais en voyant les seconds, le catholique éclairé répondra toujours avec le Prophète: *Bienheureux le peuple dont le Seigneur est le Dieu*[1] *!* Voulez-vous que la justesse de

1. Beatum dixerunt populum cui hæc sunt; beatus populus cujus Dominus Deus ejus. Ps. 143.

l'observation que nous développons en ce moment devienne plus frappante encore par la vue du même contraste pris sur une plus vaste échelle? rapprochez par l'imagination l'Angleterre et l'Espagne, ces deux terres classiques, l'une du protestantisme, l'autre du catholicisme.

Ce n'est pas à dire toutefois que ce développement physique, quelque grand qu'il puisse être, soit blâmable en soi ; l'exagération seule est blâmable, parce qu'elle est un désordre. Or, il y a exagération, parce qu'à ce prodigieux développement de l'homme physique ne correspond point un développement proportionné de l'homme intellectuel et moral. Dans cet état la société ressemble à un homme dont un des membres détournerait à son profit la nourriture destinée à l'entretien de tous les autres, et dont les proportions démesurées formeraient un contraste monstrueux avec l'exiguïté et la maigreur des autres parties du corps.

Mais que l'homme intellectuel et moral atteigne à un degré de développement proportionné à celui de l'homme physique, non seulement le désordre disparaît, mais le genre humain se trouve élevé à sa plus haute puissance. Tel est donc le sens de notre pensée. Quand nous demandons que l'éducation revête le caractère d'universalité, nous voulons que, développant proportionnellement la triple vie de l'humanité elle fasse disparaître l'horrible désordre qui la défigure et qui la tue; nous voulons que cet immense développement de la vie physique devienne désormais la mesure des efforts qu'il faut faire pour porter au même point le développement des deux autres vies qui sont dans l'homme. Puissent ceux qui sont chargés de l'éducation comprendre et accomplir dans toute son

étendue la tâche qui leur est imposée! Puissent-ils comprendre qu'il est temps de faire sortir les études du cercle étroit des sciences physiques matérialisées par l'enseignement! qu'il est temps de faire reprendre aux sciences morales la place qu'elles doivent occuper dans les veilles de l'enfance; qu'il est temps enfin d'élever la jeune intelligence à un vaste ensemble de connaissances, afin qu'elle puisse accorder à chaque objet l'estime que mérite son importance relative! Qu'on ne s'y trompe pas, la vérité, c'est-à-dire la paix, le bonheur après lequel chacun soupire, ne rentrera dans la société que par les générations naissantes, et dans les générations naissantes que par l'éducation.

Mais ce n'est pas seulement afin de rétablir l'équilibre entre les trois puissances de l'homme, que l'éducation actuelle doit prendre ce grand caractère d'universalité ; c'est encore afin de préparer la régénération de toutes les sciences. En effet, depuis trois siècles, il n'est pas, selon l'expression de M. de Maistre, une seule fleur dans le jardin de l'intelligence que la chenille de l'erreur n'ait souillée. Bien plus, il n'est pas une science, pas une créature que la ligue ennemie n'ait tenté d'enrôler sous ses étendards et qu'elle n'ait mise à la question pour lui arracher quelque témoignage contre le christianisme. Certes, les efforts de l'impiété n'ont pas été vains. Des tourbillons de poussière ont obscurci la vérité, et, comme des divinités ennemies, les sciences, du sein de ces ténèbres factices, ont rendu des oracles menaçants. L'antiquité, la chronologie, la géologie, l'astronomie, la médecine, la poésie, les lettres et les arts ont momentanément blasphémé.

Or, les temps sont changés. Honteuses du rôle sacri-

lège que l'impiété leur a fait jouer, les sciences soupirent après l'apparition d'une Université catholique qui, brisant les ignobles entraves où elles gémissent, leur permettra de rompre ce silence de dédain qu'on leur a imposé à l'égard de la religion, d'expier leur révolte passée et de reprendre leur première vie en remontant à leur source. Car, qu'on le remarque bien, c'est moins encore dans l'intérêt de la foi que dans celui de la science, que nous demandons ce retour salutaire. La foi, peut être séparée de la science ; mais loin de la foi, loin de Dieu, en qui elles ont, comme l'esprit humain, leur racine et leur vitalité, les sciences dégénèrent à vue d'œil, semblables à ces plantes étrangères, transplantées des climats méridionaux au milieu des frimas du nord, sous un ciel nébuleux et loin des influences salutaires du soleil.

Ainsi, on le voit plus clairement que jamais, la mission des catholiques est de réparer l'œuvre de mort des siècles passés, de purger le monde scientifique des restes impurs de l'erreur, de renouer partout les liens rompus de l'antique alliance de la religion et de la science ; en un mot, de ramener Dieu dans l'univers, et de faire répéter d'un pôle à l'autre l'hymne de gloire qui se chante dans le ciel. C'est donc une nécessité du temps, que l'éducation enrôle toutes les sciences sous les étendards de la foi. Il faut donc que, prenant par la main la raison naissante, elle la conduise dans toutes les parties de son domaine, sur toutes les voies par où la vérité doit rentrer dans le monde ; l'initie à toutes les sciences, à tous les mystères de la nature, et l'instruise à y reconnaître ce qui s'y trouve en effet, son Dieu, son amour, son bien.

CHAPITRE VI

NÉCESSITÉ D'ÉTUDIER LES LANGUES : QUELLES LANGUES IL FAUT ÉTUDIER

Nous avons vu que, vivant d'une triple vie, l'homme est susceptible d'une triple éducation, et que l'éducation du cœur est la plus importante, parce que, image vivante de Dieu qui est amour, l'homme aussi a sa perfection dans l'amour. Or, dans l'homme comme en Dieu, l'amour procède de l'intelligence. D'où il suit que l'éducation de l'esprit doit précéder, au moins d'une précession de raison, l'éducation du cœur. On ne peut aimer qu'une vérité connue : *Ignoti nulla cupido*. Il suit encore de là que les limites des connaissances sont les limites de l'amour : amour infini en Dieu, parce que l'intelligence y est infinie ; amour plus ou moins grand dans l'homme, selon que l'intelligence y est plus ou moins développée. Fondés sur ces principes, nous nous occuperons principalement du développement intellectuel ; mais nous aurons soin de le présenter toujours dans ses rapports avec le développement moral ; quant à l'éducation physique, nous n'en parlerons qu'accidentellement.

Vivre pour l'esprit, c'est connaître. Donner la vie à

l'esprit, c'est donc l'initier à la vérité. Ici se présentent trois questions fondamentales : Où est la vérité? Quel est le critérium de la vérité? Quel est le moyen d'initier l'esprit à la vérité? A la première question, voici notre réponse : toute vérité est en Dieu ; mais Dieu s'est manifesté au dehors dans des créatures intelligentes et corporelles. Dieu, l'homme et le monde, telles sont donc les trois régions du vrai, les trois champs ouverts aux investigations de l'intelligence. A la seconde, nous répondons que le critérium de la vérité, ou la vérité par rapport à nous, c'est l'unité, l'universalité, la perpétuité de la croyance : *Quod ubique, quod semper, quod ab omnibus creditum est* [1]. Initier l'esprit à la vérité ou faire son éducation, n'est donc que l'initier aux croyances unes, générales, perpétuelles de l'humanité, sur Dieu, sur l'homme et sur le monde. Toutes ces croyances se trouvent résumées, présentées sans aucun mélange d'erreur, dans les enseignements de l'Église catholique. Sa doctrine est donc pour le monde actuel le véritable point de départ ; son autorité, la plus solide base de certitude. Enfin quel est le moyen nécessaire de cette initiation? c'est la connaissance préalable du langage.

En effet, de même que nous ne connaissons Dieu, vérité infinie, que par le Verbe divin, de même nous ne pouvons avoir la connaissance des vérités sociales que par le verbe humain. De là, pour être homme, c'est-à-dire intelligent et moral, l'indispensable nécessité pour l'individu de connaître au moins une langue. Riche de cette connaissance, l'enfant se met en relation avec les intelligences qui l'environnent ; sa raison se développe

1. Vincent. Lirin. comm. 11.

plus ou moins selon la mesure des vérités qui se conservent chez le peuple au milieu duquel il a reçu le jour. Cependant aucun peuple en particulier n'est naturellement l'organe infaillible de la vérité : cette prérogative est l'apanage du genre humain, de l'homme en grand. Pour participer au bienfait de la vérité, il faut donc connaître la langue du genre humain. Mais ici quelle immense difficulté ! Le genre humain n'est circonscrit ni dans les limites d'un pays, ni dans la durée d'un âge ; c'est un être collectif qui comprend tous les temps, qui n'a d'autres bornes que celles du monde et qui parle mille idiomes différents : la vie d'un homme suffit à peine pour en apprendre quelques-uns. Vérité, noble aliment de l'intelligence, qui pourra te connaître ? Rassurons-nous, la Providence est venue au secours de notre faiblesse.

Résumant dans une société unique le genre humain tout entier, elle a donné à cette société une langue unique, moyen nécessaire mais suffisant pour être initié aux vérités les plus importantes, aux croyances religieuses de tous les temps et de tous les pays. Et c'est ainsi que, réparatrice universelle, l'Église a, pour premier bienfait, rétabli l'antique unité de langage parmi les enfants d'Adam. Voilà pourquoi l'esprit qui vint lui donner la vie apparut en langues de feu. Sublime symbole de tout ce qu'elle serait, unité de tous les hommes dans le Verbe et dans l'amour ; et voilà pourquoi les premiers apôtres parlèrent plusieurs langues dans une seule, et c'est ainsi, chose admirable ! que l'enfant catholique parle, en matière de religion, la langue de l'uni-nivers.

Toutefois, si Dieu a rétabli l'unité de la langue reli-

gieuse, il a imposé à l'homme la tâche de reconstruire l'unité de la langue scientifique. C'est ici que se fait sentir, dans toute sa rigueur, la loi qui a condamné le fils d'Adam à manger son pain à la sueur de son front. Il étudiera donc le plus grand nombre de langues possible ; et plus il avancera dans cette carrière, semée jusqu'au bout d'épines et de ronces, plus il sortira des limites étroites de son individualité, et allégera par rapport à lui le poids de l'anathème qui pèse sur les enfants des hommes, depuis l'audacieuse tentative de Babel. Noble étude à laquelle la religion et la science sont également intéressées.

Et d'abord, voyez comme depuis, sa révolte contre l'autorité, la raison ose nier que l'Église catholique exprime les croyances religieuses du genre humain. Pour le prouver, elle essaie d'appeler en témoignage les langues diverses de l'Orient et de l'antiquité. Corrompues par ses artifices, les langues demeurent muettes ou parlent contre la foi, semblables à ces truchements infidèles qui travestissent la pensée des ambassadeurs, et rendent toute alliance impossible entre les rois. Apologistes de la vérité, quel moyen vous reste-t-il d'assurer son triomphe, sinon de vous élancer sur le terrain où la lutte est engagée, et de briser entre les mains de l'incrédulité les armes meurtrières dont elle se sert pour attaquer ; et non seulement de les briser, mais de les tourner contre elle-même ?

Outre le triomphe de la vérité religieuse, quelle foule d'autres résultats importants l'étude approfondie des langues ne promet-elle pas au génie ? Grâce aux immenses travaux d'un homme célèbre, avec les débris des animaux enfouis dans les entrailles de la terre, on a recon-

struit le monde antique. Les géants du règne animal se lèvent de leurs tombeaux pour confondre la frivole impiété et justifier pleinement les récits mosaïques. Ainsi se renoue dans le monde physique la chaîne de la tradition.

Or, ces prodigieux résultats, qu'obtient ici la science des fossiles, la philologie est destinée à les réaliser dans le monde intellectuel : les débris des langues anciennes sont des monuments pleins de vérité. « Souvent » un mot, dit M. Ballanche, est un témoin qu'il faut in- » terroger scrupuleusement, parce qu'il a assisté à plu- » sieurs révolutions, et qu'il en sait le secret ; ce témoin » est d'autant plus précieux, qu'il est naïf comme un en- » fant, impartial comme un vénérable juge, impassible » comme une loi que les hommes n'ont pas faite. Je l'ai » dit souvent, les annales des peuples sont dans leurs » langues, comme les archives du genre humain sont » dans les monuments des langues qui ont successive- » ment régné ; une philologie fondée sur de bons éléments » jetterait donc une vive lumière sur toute l'histoire [1]. »

Que devient maintenant l'objection banale que tout est traduit et que les traductions suffisent ? Non certes, tous les ouvrages nécessaires à connaître ne sont pas traduits : nous n'avons que des fragments des livres si importants des Hindous ; les travaux de l'Allemagne et de l'Angleterre, véritable entrepôt de toutes les connaissances de l'Orient et de l'antiquité, ne sont pas assez connus ; non encore, les traductions ne suffisent pas à une étude consciencieuse et vraiment philosophique. Et d'abord, quelle est l'autorité des traductions en général ? A qui devons-nous celles des ouvrages actuels

1. *Essai sur les institutions sociales.*

qui gouvernent le monde littéraire? Il faut le dire : à des sociétés séparées de l'unité catholique, à des hommes étrangers à l'esprit de la foi, à cet esprit qui seul peut révéler les mystérieuses énigmes de l'antiquité; à des hommes indifférents à la vérité, intéressés peut-être à la défigurer. Il est vrai, dans ce qu'elles offrent de favorable à nos doctrines, ces traductions, sorties de mains ennemies, doivent être au-dessus de tout soupçon ; et ici il faut admirer et bénir la Providence ; mais ne sommes-nous pas fondés à croire qu'on ne nous a pas tout dit, parce qu'on ne voulait pas, ou même qu'on ne pouvait pas tout dire? Enfin est-il convenable, est-il consciencieux pour le défenseur de la vérité, de se traîner dans l'ornière tracée par l'hérésie, réduit à jurer sur sa parole suspecte?

Qui ne sait d'ailleurs qu'une traduction, quelque parfaite qu'on la suppose, ne saurait jamais être que la pâle image de l'original ? Tout ce qu'il y a de natif, de caractéristique dans une langue, tout ce qui la fait être ce qu'elle est, l'expression propre d'un peuple, ne peut absolument se traduire. Autrement cette langue serait identique à une autre langue, et le peuple qui la parle identique à un autre peuple. Ainsi cette admirable variété de faces et de caractères, sous lesquels se révèle l'humanité, est inaccessible à celui qui ignore le verbe qui lui sert d'expression [1].

1. « On trouve dans la racine des mots l'expression permanente de la ré- » vélation et de la spontanéité ; dans la forme grammaticale, l'expression » variée de la raison humaine, issue de la raison divine ; dans le trope et » le rythme, l'expression de l'imagination en rapport avec le spectacle » de la terre et des cieux, avec la nature et avec les êtres dans tout cet » ensemble merveilleux le symbole, l'inspiration, la musique, la poésie, la » faculté prophétique s'exerçant sur le passé et l'avenir, une psychologie » spontanée, libre, progressive de l'humanité. » Ibid.

Quant aux langues à étudier, nous citerons les paroles d'un recueil estimable, qui exprime clairement une partie de notre pensée sur ce sujet. Après avoir dit que les langues anciennes offrent des modèles du beau en tout genre, *le Correspondant* ajoute qu'elles ne doivent plus être l'unique objet de l'enseignement : « Le latin n'a » plus l'importance qu'il avait lorsqu'ont été imaginés » les plans d'étude sur lesquels nous vivons encore. » L'usage des langues nationales est comparativement » très moderne ; il l'est surtout pour les sciences, qui » ont parlé latin à peu près jusqu'au dix-huitième siècle. » Descartes et Kepler, Bacon et Leibnitz, Grotius et » Boerhaave, écrivaient en latin. La connaissance du » latin a suffi longtemps pour rendre accessibles à celui » qui la possédait, tous les ordres de connaissances. Elle » est restée indispensable pour être, je ne dis pas un sa» vant, mais simplement un homme instruit. Toutefois » ce n'est pas la clef universelle. La philosophie, la ju» risprudence, les sciences exactes, la médecine, la théo» logie même, du moins le plus souvent, s'expriment » aujourd'hui en français, en anglais, en italien, en alle» mand ; l'étude des langues vivantes est devenue une » introduction nécessaire à la science. Chaque jour le » besoin s'en fait sentir davantage, à une époque où » tous les peuples sortent, pour ainsi dire, de leur natio» nalité ; où il y a entre eux une communication conti» nuelle d'idées, de connaissances, de découvertes ; où » des littératures, longtemps ennemies faute de se con» naître, se donnent la main ; où le goût lui-même » devient cosmopolite. »

Indépendamment de ces motifs, qui s'adressent à tous, il en est de particuliers qui ne permettent plus au jeune

clergé de rester étranger aux langues de nos voisins. Les nations protestantes sont mûres : un mouvement irrésistible les pousse vers le catholicisme. Ce mouvement fut surtout l'ouvrage de nos pères dans le sacerdoce : il est pour ainsi dire né de leur sang et du spectacle de leurs vertus dans les terres étrangères. A qui la gloire d'en accélérer la vitesse et de porter à nos frères errants la parole de vie qu'ils cherchent avec tant d'anxiété ?

Mais comment, sans la connaissance de leur littérature et de leurs langues, nous associer à leurs idées ? Comment connaître, suivre, diriger vers la vérité catholique le mouvement des esprits ? Comment enfin nous parler et nous entendre ? Eh quoi ! dans la plupart des collèges de l'Université, on étudiera les langues modernes par de simples raisons d'utilité commerciale et littéraire, et dans les écoles ecclésiastiques on ne se livrera pas à la même étude par des raisons beauconp plus nobles et en vue d'intérêts infiniment plus importants ! L'étude de l'anglais, de l'italien, mais surtout de l'allemand, doit désormais tenir une place distinguée dans l'éducation. Qu'avant de la rendre commune à tous, cette étude soit, si l'on veut, réservée à l'élite des élèves ; ce sera toujours un pas de fait vers un bien plus général.

Au risque d'être taxé de novateur, exprimons encore une autre pensée, que nous nous empressons de mettre sous le patronage de deux noms célèbres. Toute l'activité du monde savant se concentre aujourd'hui sur l'Orient ; cependant les études orientales ne font que commencer parmi nous : elles doivent prendre un développement que, sous peine de manquer à sa mission, l'éducation actuelle doit préparer. Initier la jeunesse à la connaissance des langues de l'antique Orient, telle est la tâche

sacrée que les circonstances lui imposent : si la culture de ce champ trop peu connu paraît difficile, la moisson qui nous est promise est immense. Écoutons là-dessus un homme dont la voix n'est que l'écho de l'Allemagne savante : « L'étude de la poésie, de la philosophie, de la » tradition religieuse de l'Orient, dit M. le baron d'Eks- » tein, fera comprendre d'une manière plus vaste la » littérature classique. Cette étude répandra une lumière » inattendue sur les écrits de Moïse et des prophètes. » On avait beaucoup trop isolé l'explication des saintes » Écritures de celle des monuments qui appartiennent » aux contrées où le berceau du genre humain fut placé. » L'ignorante impiété de l'école voltairienne a profité de » cet isolement pour rendre les Hébreux aussi obscurs » et aussi petits que possible ; et pour les effacer du » tableau des nations qui peuplaient les vastes contrées » de l'Asie, elle a cherché à mettre les livres saints en » contradiction avec les livres que l'incrédulité vantait » sans en connaître même le nom. D'épaisses ténèbres » enveloppaient ces ouvrages qui, déjà frappés d'un » lumineux rayon, finiront par sortir de leur antique » obscurité. Plus les livres religieux des Perses et des » Indiens nous seront connus, plus s'affermiront les » bases de notre foi, à la vérité desquelles ces écrits ap- » portent de magnifiques témoignages. Donner une » grande et vaste impulsion à l'étude des langues orien- » tales... former une chaîne de pensées et de faits dignes » d'être exposés aux regards des hommes, tels sont les » plus urgents besoins de la civilisation intellectuelle [1]. »

Voici maintenant un autre philosophe non moins pro-

1. *Catholique*, t. VII, pag. 378-9.

fond, et dont les paroles sont encore plus explicites sur le sujet qui nous occupe : « Il est impossible, dit M. Bal-
» lanche, de se le dissimuler plus longtemps : les études
» littéraires doivent prendre une direction nouvelle,
» être assises sur d'autres fondements... La langue la-
» tine n'a plus rien à nous apprendre : tous les sentiments
» moraux qu'elle devait nous transmettre sont acclima-
» tés dans notre langue ; elle n'a plus de pensées nou-
» velles à nous révéler. Horace et Virgile sont pour nous
» comme Racine et Boileau. Ainsi les auteurs latins ne
» doivent plus être qu'une belle et agréable lecture, un
» noble délassement, et non point l'objet de longues et
» pénibles études. Bannissons donc dès à présent le latin
» de la première éducation [1]. Les trésors de cette langue
» seront bien vite ouverts au jeune homme, à l'instant
» où il quittera les bancs de l'école. Il nous reste encore
» des choses à deviner dans Homère, dans Eschyle, dans
» Platon ; mais le grec lui-même sera bientôt épuisé ;
» bientôt il ne contiendra plus de mystère à deviner.
» Alors il faudra l'abandonner aussi [2] ; car il est inutile
» de donner à l'homme le lait de l'enfant. Le grec, à
» son tour, sera facilement pénétré par le jeune homme
» studieux, à l'âge où il pourra de lui-même achever la
» culture de ses facultés.

» Le temps est venu de commencer à introduire dans
» les premiers rudiments de l'éducation l'étude des

1. Ce précepte de M. Ballanche nous paraît trop absolu : le latin est la langue de l'Église catholique, il doit tenir dans l'éducation des jeunes chrétiens une place proportionnée à l'importance des vérités qu'il est chargé de transmettre.

2. M. Ballanche veut dire, sans doute, que le grec ne devra plus occuper qu'un rang très secondaire dans la première éducation, et nous sommes tout à fait de son avis.

» langues orientales ; de se former de nouvelles tradi-
» tions littéraires. J'ai peine à comprendre comment,
» avec le sentiment progressif qui travaille les esprits,
» on reste cependant attaché aux méthodes station-
» naires. La vie de l'homme est courte : il faut lui abré-
» ger le plus possible le temps d'apprendre. Je le répète,
» le latin est épuisé, le grec le sera tout à l'heure... Les
» langues orientales contiennent des trésors que nous
» commençons à peine à soupçonner : ceux qui en font
» à présent l'objet d'une étude spéciale s'y livrent beau-
» coup trop tard ; ils ont perdu le temps de leur pre-
» mière jeunesse à cultiver des lettres sans avenir et
» sans horizon. Ce n'est pas assez qu'un petit nombre
» de savants s'enfoncent dans les profondeurs du sans-
» crit, toutes nouvelles pour nous, il faut que la géné-
» ration contemporaine soit devenue, par l'éducation,
» habile à comprendre les investigations de l'ère qui va
» s'ouvrir : car l'homme ne sait bien que ce qu'il peut
» communiquer aux autres [1]. »

Ces autorités ne sont pas les seules que nous pourrions citer. Toutefois, malgré l'évidente nécessité de traditions nouvelles en littérature, par conséquent malgré la nécessité non moins évidente des langues qui en sont les dépositaires, les préjugés sous lesquels languissent nos études actuelles sont si invétérés et si forts, qu'ils retiendront longtemps encore l'éducation dans l'étroite ornière où elle se traîne. On ne manquera pas, nous le savons, de crier à la nouveauté, au paradoxe ; mais, d'un autre côté, nous en avons la confiance, le temps sera plus puissant que les préjugés ; il emportera

1. Ballanche, *Palingén. soc.*, 1re partie, p. 342.

dans sa marche rapide tous les obstacles que l'on essaiera d'opposer à des développements devenus nécessaires. C'est pour cela que nous avons cru utile de proclamer dès maintenant ce qui doit être, et de déposer dans les esprits des germes que le progrès des idées fécondera tôt ou tard.

CHAPITRE VII

MANIÈRE D'ÉTUDIER LES LANGUES

Ne perdons pas de vue, premièrement, que les langues ne sont que des connaissances instrumentales et préparatoires ; des *moyens* qu'on recherche, non pour eux-mêmes, mais en vue d'une étude ultérieure dont ils sont la condition nécessaire ; en second lieu, qu'en général on étudie les langues seulement pour les comprendre, et non pour les parler ou les écrire.

Cela posé, voyons comment nous pourrons apprendre, c'est-à-dire comprendre le plus grand nombre de langues possible dans un temps donné. La meilleure méthode pour atteindre ce but est, sans contredit, la méthode indiquée par la Providence. Or, comment la Providence a-t-elle voulu que l'enfant apprît la langue maternelle, cette langue indispensable à tous, quelle que soit la portée de chaque intelligence ? Le voici en quatre mots : l'enfant *écoute,* il *bégaie,* il *redit* ce qu'il a entendu ; ce n'est que plus tard qu'il *raisonne* sur les règles du langage, et qu'il transmet sa pensée par l'écriture : telle est la marche de la nature. Cette méthode est parfaite qui s'en rapproche le plus possible.

Or, l'enfant qui entre pour la première fois dans un

collège naît, pour ainsi dire, dans un pays où l'on parle latin, grec, allemand, et le reste. Des sons nouveaux frappent ses oreilles, mais ne portent aucune idée à son esprit. Si l'enfant ne possédait la connaissance d'aucune langue, le maître serait, comme la mère, obligé, pour lui faire connaître le sens des mots, de lui montrer les choses qu'ils expriment ou leurs analogues. Nous ne raisonnons pas dans cette hypothèse. Le maître parlera donc à l'enfant l'idiome qu'il veut lui apprendre ; les livres qu'il lui mettra entre les mains parleront la même langue ; l'enfant ne les entendra pas d'abord ; entre eux et lui, le maître servira de truchement ; il traduira donc les mots de la langue inconnue par les mots de la langue déjà connue : répéter cet exercice jusqu'à ce que les *termes* restent gravés dans la mémoire de l'enfant, telle est dans le principe la tâche facile de l'instituteur.

Remarquons ici combien cette marche est conforme au développement des facultés humaines. N'ayant rien de son fonds, l'homme doit tout recevoir ; sa mémoire est pour lui comme un réservoir où tout ce qu'il reçoit se trouve mis en dépôt, pour en être tiré selon le besoin, lorsqu'il sera parvenu à cet âge où vivre, pour lui, c'est transmettre. De toutes nos facultés, la mémoire est donc la première qui doive être développée. C'est aussi la mémoire qui, dans la méthode naturelle, joue le premier et le principal rôle. Il est d'autant plus important de la cultiver dès le principe, qu'en la perfectionnant, en l'enrichissant, on travaille au développement de toutes les autres facultés ; car elles tirent de la mémoire leur aliment, leur vigueur, leur être même : tant il est vrai que tout dans la trinité humaine est analogue à ce qui se passe dans la Trinité divine !

Après quelques semaines au plus, il sera bon que l'élève apprenne le type des déclinaisons et des conjugaisons, et cela, afin qu'il distingue facilement dans les explications et lectures ce qui est nom, ce qui est verbe, et s'accoutume ainsi à attacher un sens précis à chaque mot et à chaque phrase. Mais nous entendons qu'on ne lui parle nullement des exceptions ou anomalies : l'usage les fera suffisamment connaître.

Jusqu'ici nous supposons que le maître fait tous les frais de l'instruction : la tâche de l'élève est d'écouter, de retenir et de répéter. Or, afin que la lecture des auteurs étrangers, qui est si profitable, ne devienne ni rebutante ni infructueuse, le maître expliquera sommairement, lira lui-même, ou mieux encore, commencera par faire lire à l'enfant, dans une traduction, l'ouvrage qu'il lui remet entre les mains. « Je pense, dit à ce sujet un » homme très expérimenté, que celui qui veut apprendre » une langue étrangère par la lecture, doit donner à lire » dans cette langue des livres qu'on ait lus dans celle » que l'on parle... Quand on connaît bien le fond d'un » ouvrage et ses détails, en quelque langue qu'il soit » écrit, on trouve aisément la construction de ses » phrases, on devine le sens de ses pensées, on retient » facilement les mots qui les expriment. Malgré cela, il » arrivera sans doute encore à l'enfant d'être souvent » arrêté par des difficultés imprévues. Que faire alors ? » S'obstiner à les vaincre avant de passer outre ? ordinairement non : mais il doit continuer sa marche après » avoir pris note de la difficulté. Plus loin, la même expression, le même mot se représenteront accompagnés » d'autres mots ou d'autres expressions déjà connus qui » en donneront l'intelligence. Qu'alors il se reporte à la

» difficulté, et la vaincre ne sera plus qu'un jeu[1] ». Nous ne descendrons pas plus avant dans le détail des moyens d'exécution : un maître intelligent et dévoué saura les varier à l'infini. Qu'il nous suffise d'avoir tracé la voie qu'il doit suivre et proclamé le principe qui doit présider à son travail.

Selon cette méthode, la seule qui nous semble conforme à la marche de la nature, ce n'est que vers la fin que viennent les rudiments et les grammaires, c'est-à-dire, les recueils d'observations sur la langue que l'enfant étudie. C'est alors, en effet, et alors seulement qu'il est en état d'y comprendre quelque chose, et de faire des règles qu'ils contiennent une juste application.

Ici se présente l'occasion de faire remarquer le contresens de la méthode ordinaire : d'après cette méthode, le premier livre qu'on met entre les mains de l'enfant qui arrive au collège, c'est un rudiment. Or, qu'est-ce qu'un rudiment ou une grammaire ? Selon la définition commune, la grammaire est l'art de parler et d'écrire correctement. A merveille ! mais avant de parler et d'écrire, *correctement surtout,* il faut comprendre. A moins donc que la grammaire ne soit aussi l'art de comprendre, il est absurde de la mettre entre les mains de celui qui n'entend pas encore un seul mot de la langue. Ce n'est pas tout : voyez comme on prend ici l'inverse de la Providence. Tandis que la nature s'adresse d'abord à la mémoire, la méthode moderne s'adresse d'abord au jugement, c'est-à-dire aux facultés qui se développent les dernières ; au jugement, qui suppose des idées ac-

1. De Boisjermain, *Avertiss. sur la trad. de Milton.*

quises, puisqu'il n'est que le résultat de leur comparaison.

Qu'est-ce en effet que donner un thème à l'enfant? C'est l'obliger à prononcer, à décider si, dans tel cas donné, la loi d'une langue qu'il ne comprend pas oblige ou n'oblige point. Or, de bonne foi, comment espérer que des enfants totalement étrangers au mécanisme de leur propre langue, appliquent convenablement les règles abstraites d'une syntaxe étrangère? L'expérience n'apprend que trop qu'ils en sont longtemps incapables. Cela veut dire qu'on fait perdre aux jeunes gens un temps précieux, qui eût été infiniment mieux employé à meubler leur mémoire de mots et de phrases de la langue qu'ils étudient. Comment, d'ailleurs, ne sent-on pas combien il est contraire au développement de l'intelligence de la clouer ainsi, durant cinq à six mortelles années, sur des minuties grammaticales, des règles et des exceptions qu'elle ne comprend point, et dont elle fait si péniblement une application malheureuse ou hasardée? Concentrée dans ce cercle étroit, elle se rapetisse, s'énerve, languit, prend en dégoût un labeur qui ne lui procure aucun fruit digne des peines qu'il lui coûte, renonce à l'étude des langues, et se ferme pour jamais la source de toute érudition solide et étendue.

Mais veut-on une preuve péremptoire du vice radical de la méthode que nous combattons? c'est qu'en la sui vant, il faut, terme moyen, cinq ans pour apprendre le latin avec la perfection que chacun sait, ou plutôt que chacun ne sait pas. Non, certes, chacun ne sait pas que sur des milliers d'élèves qui sortent annuellement des colléges, il en est à peine quelques-uns qui, après les cinq ou six années voulues d'études grecques et latines,

soient en état de lire sans dictionnaire un seul livre d'Homère ou de Tacite. Qu'est-ce qu'un pareil résultat, sinon l'accusation la plus foudroyante contre l'enseignement actuel ; la démonstration de cette triste vérité, que l'éducation actuelle est non pas le développement, mais la compression et le meurtre des intelligences [1] ?

Nous dirons des *prosodies* ce que nous avons dit des grammaires. Quelques explications et surtout des exemples et des lectures de poésie peuvent avantageusement les suppléer : en tout cas, pour être profitable, l'usage doit en être très restreint et n'être imposé qu'au moment où l'élève, initié à la connaissance de la langue, passe à l'étude de la littérature.

En résumé, nous ne concevons l'étude de la grammaire que comme introduction à la rhétorique. Ce n'est donc que sur la fin de leurs études qu'on doit y appliquer les jeunes gens, soit parce qu'au commencement ils seraient hors d'état d'en profiter, soit parce que les langues doivent s'apprendre bien moins par *principes*, comme on dit, que par l'usage, la conversation et la lecture. De plus, comme, pour la plupart, savoir une langue c'est la comprendre, la meilleure méthode est

1. Dans une lettre rendue publique, M. Gatien Arnault, professeur de philosophie à la Faculté des lett es de Toulouse, s'exprimait ainsi : « L'en- » seignement est limité à un petit nombre, inutile et dangereux pour la » plupart de ceux qui sont compris dans ce nombre, incomplet et mauvais » pour tous ; même le grec et le latin, ces objets apparents des études col- » légiales, sont mal enseignés : la preuve en est que tous les élèves igno- » rent le grec, et qu'aucun ne sait bien le latin. Au reste, pour la valeur » scientifique de l'enseignement en France, il existe une infaillible pierre » de touche, ce sont les examens dits du baccalauréat. Eh bien ! je le » déclare franchement, il y a sept ans que j'ai fait pour la première fois » de ces examens, et depuis sept ans je n'ai pas trouvé un seul candidat » sur dix qui répondît même passablement ! » Combien d'autres exami- » nateurs l'ont avoué depuis ; car le mal n'a fait qu'empirer.

celle d'après laquelle on apprend le plus grand nombre de mots dans le moins de temps possible. Or, telle est la méthode providentielle. En la suivant, l'élève voit dans un mois autant de latin qu'on en voit en six avec la méthode moderne. Il apprend tout par cœur, et comme il n'a ni grammaire ni rudiment qui partage son attention, on conçoit qu'il apprend et retient très facilement [1]. Au reste, nous ne faisons que constater ici les résultats de notre propre expérience et de l'expérience d'autrui [2].

1. Les voyageurs, nos militaires eux-mêmes, après un an ou dix-huit mois de séjour dans un pays étranger, entendent et parlent très passablement les dialectes qui y dominent, c'est-à-dire que toutes les méthodes pour apprendre les langues, quelles qu'elles soient, la réduisent à ces deux mots, *converser* et *lire*.

2. Ce n'est que depuis le XVIe siècle que l'Europe est inondée de rudiments et de grammaires. Port-Royal vint ensuite, qui contribua puissamment à populariser ces sortes d'ouvrages, dont l'utilité réelle, et plus encore l'usage qu'on en fait, ont été si vivement contestés et combattus. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'avant cette époque on faisait des rudiments et des grammaires un usage beaucoup plus modéré, et néanmoins les anciens savaient les langues étrangères aussi bien et peut-être mieux que nous. Chez eux, comme on le voit dans Quintilien, la grammaire était une introduction à la rhétorique, et constituait, comme on a dit plus tard, la science de la philologie; c'était, en un mot, une espèce de philosophie des langues. Le tort des modernes, c'est d'avoir mêlé et confondu dans des ouvrages destinés à l'enfance, la science du grammairien et l'art du *grammatiste*. C'est contre cet abus que nous nous sommes élevé dans ce chapitre. Les anciens étaient plus sages que nous. Il nous reste de saint Basile un petit traité *de Exercitatione grammaticali*, où sont brièvement exposés les premiers principes de la langue grecque; plus tard, au IVe siècle, vint le petit ouvrage d'Aélius Donatus, *de Octo partibus orationis*; on s'en servait dans les écoles au temps de saint Grégoire; enfin les *Institutiones grammaticæ* de Priscien de Césarée, qui vivait sous l'empereur Anastase. Sa petite grammaire, qu'on appelle l'*Alphabet*, se voyait dans les basses classes de l'université de Paris jusqu'au XIIIe siècle; mais la grande, qu'on appelait le *Grand Priscien*, était réservée pour les hautes. En un mot partout peu de préceptes. *Voyez* Bulæus, t. I, *Hist. universitat.*, p. 517; le *Dict. de Trévoux*, art. *Langues et grammaires*; l'*Encycléopdie*, art. *Grammairien*; *Jugements des savants*, t. II; Matter, *Essai historique sur l'école d'Alexandrie*, t. II.

Écoutons, sur le sujet qui nous occupe, un homme qu'on a pu sans doute accuser de graves erreurs en philosophie, mais à qui on ne saurait refuser une grande supériorité de raison et de jugement dans le livre *de l'Éducation des enfants*. « Il est certain, dit Locke, que la » méthode dont on se sert ordinairement dans les écoles » pour enseigner les langues est telle, qu'après l'avoir » examinée je ne saurais me résoudre à en conseiller la » pratique. Les raisons qu'on peut apporter contre cette » méthode sont si claires et si pressantes, que plusieurs » personnes de bon sens, en ayant été frappées, ont effectivement abandonné la route ordinaire, ce qui ne » leur a pas mal réussi, quoique la méthode qu'ils ont » employée ne fût pas tout à fait la même que celle qui » me paraît la plus facile de toutes, et qui, pour le dire » en peu de mots, consiste à enseigner le latin aux enfants de la même manière qu'ils apprennent l'anglais, » sans les embarrasser de règles ni de grammaire ; » car si vous y prenez garde, lorsqu'un enfant vient au » monde, le latin ne lui est pas plus étranger que l'anglais, et cependant il apprend l'anglais sans maître, » sans règles et sans grammaire. Il apprendrait sans » doute le latin de la même manière, comme fit Cicéron [1], s'il avait toujours auprès de lui une personne qui » lui parlât cette langue.

1. C'est ainsi que Montaigne apprit le latin, comme il le raconte lui-même assez au long dans ses *Essais*, liv. I, chap. v, et avec tant de succès, « qu'à sept ans, *et sans art, sans livre, sans grammaire ou précepte, sans fouet et sans larmes*, j'avais appris du latin tout aussi pur que mon maître d'école le savait... Environ l'âge de sept ou huit ans, dit-il dans le même chapitre, je me dérobais de tout autre plaisir, pour lire des fables de la Métamorphose d'Ovide, d'autant que cette langue était la mienne maternelle. »

. . . .

» Mais si vous ne pouvez point trouver de précepteur » qui parle bien latin, et qui veuille l'enseigner selon la » méthode que je viens d'indiquer, celle qui en approche » le plus est la meilleure, et voici à quoi elle se réduit. » Prenez quelque livre aisé et agréable, comme vous » diriez les fables *d'Ésope*, et après avoir écrit une ligne » d'une de ces fables, traduite en anglais aussi littérale- » ment qu'il est possible, avec les mots latins écrits dans » une autre ligne, précisément sur les mots anglais aux- » quels ils correspondent, faites-lui lire et relire ces deux » lignes chaque jour, jusqu'à ce qu'il entende parfaite- » ment bien les mots latins. Faites-lui lire après cela » une nouvelle fable selon la même méthode, jusqu'à ce » qu'il l'entende aussi parfaitement bien, sans pourtant » négliger ce qu'il a déjà appris exactement, mais le lui » faisant répéter quelquefois, afin qu'il ne l'oublie pas; » et lorsqu'il vient à écrire, donnez-lui ces fables à co- » pier ; par où non seulement il exercera sa main, mais » il avancera dans la connaissance de la langue latine. »

Après avoir dit qu'on ne doit point mettre de grammaire entre les mains des commençants et qu'on doit leur aplanir les difficultés, Locke ajoute : « Je conviens pour- » tant que quelquefois la grammaire d'une langue doit » être étudiée avec beaucoup de soin, mais c'est seule- » ment par un homme fait qui veut entendre cette langue » en critique [1]. »

A l'autorité de Locke joignons celle d'un homme dont

1. *De l'Éducation des enfants*, p. 296 et suiv., cinquième édition, 1737. Et plus loin, Locke démontre que l'étude de la grammaire ne peut être utile dans les établissements publics que comme introduction à la rhétorique, 315.

le nom seul fait loi parmi nous en matière d'éducation. Rollin décide, sans hésiter, que la composition des thèmes doit être absolument retranchée. Or, la composition des thèmes retranchée, de quel usage deviennent les rudiments et les grammaires ? Tout se réduit évidemment à faire connaître aux enfants ce qui est nom et ce qui est verbe ; parvenus à l'âge de la réflexion, ils étudieront la grammaire comme philosophie du langage. Les hommes les plus expérimentés sont du même avis. « Ci-
» céron [1] croyait qu'un Romain ne pouvait mieux se
» former, qu'en traduisant les auteurs grecs dans sa
» langue. M. Le Fèvre de Saumur, dans l'exposé de la
» méthode qu'il suivit pour élever son fils, et par laquelle
» il le mena si loin dans la courte durée de deux ans,
» nous apprend qu'il ne fit usage que de la traduction.
» M. Arnaud, dans un manuscrit qu'on annonce de
» lui sur la manière d'enseigner les humanités ; M. de
» Lancelot, dans ses deux excellentes grammaires ;
» M. l'abbé Fleury, M. Du Guet, M. de Crouzaz, et tous
» ceux qui ont le mieux raisonné sur l'éducation, n'ont
» eu qu'une voix sur la manière d'enseigner les langues.
» Ils réduisent cet art à deux mots : *peu de règles et beau-*
» *coup de pratique* [2]. »

Voici en quels termes l'auteur que nous venons de citer signale les vices de la méthode que nous combattons nous-même. Quiconque sait ce que c'est qu'un collège, avouera que les paroles suivantes sont loin d'être frappées au coin de l'exagération : « Soit dans le particulier,
» soit dans le public, le jeune enfant n'entendra parler

1. *De Orat.*, I, 34.
2. Extrait de Pluche, *Spect. de la nat.*, t. VI, 163.

» que de règles et de définitions horriblement abstraites. » A la tristesse d'une longue leçon, succédera la tristesse » d'une composition encore plus longue. Figurez-vous » cet enfant dont les progrès vous sont chers, tantôt » cloué sur une syntaxe inintelligible, tantôt égaré dans » les détours d'un lugubre dictionnaire, où il ne trouve » point ce qu'il cherche, et où ce qu'il trouve le remplit de » perplexités. S'il en veut faire l'application à la matière, » il y a tant de procédés à observer, tant de dangers à » éviter, qu'il ne sait où il en est. Le choix du verbe, la » voix, le mode, le temps, le nombre, la personne, tout » cela débrouillé, nous ne tenons qu'un mot. Nouvelles » méditations sur le suivant. Le pauvre enfant ne voit » que des précipices ; et en se détournant de l'un, il » donne tête baissée dans un autre.

» S'il est sans facilité ou trop plein de feu, comment » voulez-vous qu'il suive avec présence d'esprit tout ce » menu détail de préceptes qui le troublent ou le mor» fondent ! Jamais il ne s'en tirera ; et six ans se passe» ront ou à travailler à contre-cœur, ou à trouver les » moyens de se dérober au travail. Dans trois moments, » il y en aura toujours deux où vous le prendrez en » fraude. C'est beaucoup si, sur la fin de ses études, à » force d'avoir malgré lui entendu rebattre les mêmes » choses, sa composition commence à se nettoyer et à » devenir plus conforme aux règles. Mais il y a cent » lieues de distance du latin de ses thèmes à celui des » auteurs....

» Supposons maintenant que le jeune enfant qu'on » met d'abord à la composition latine ait beaucoup de » facilité. Accordons même, contre l'expérience, que » tous les esprits ont assez de patience pour écouter avec

» plaisir toutes les règles de la syntaxe, et assez de jus-
» tesse pour les appliquer. Voilà qui est fait ; votre cher
» fils entendra toutes les méthodes qu'on voudra lui faire
» lire, et y ajustera ses compositions. Il va se gêner et
» se recueillir tout entier pour vous plaire. Vous le mè-
» nerez par degré et de classe en classe, jusqu'à prati-
» quer d'une manière ferme ce qu'il y a de plus difficile
» dans la grammaire. Vous croirez sans doute avoir
» beaucoup gagné : voilà ce que les gens du métier ap-
» pellent un bon fondement. Mais dans la vérité on lui a
» fait un tort presque irréparable... Ce latin qu'il a tiré
» de sa tête, sous la direction de quelques règles, est un
» latin faux qui le recule presque autant qu'il l'avance ;
» et cette assurance que la longue habitude lui donne,
» n'est qu'un mauvais pli qu'il n'est presque plus pos-
» sible d'effacer [1]. »

Après avoir constaté les tristes résultats de la méthode actuelle, il nous sera bien permis de terminer, en disant qu'une grande responsabilité pèse sur les maîtres qui négligent les moyens de faire mieux ; que l'épreuve de cette méthode est précisément ce qui doit la faire proscrire ; enfin, que s'il n'y a rien à gagner à lui en substituer une autre, il n'y a, certes, du moins rien à perdre.

1. Extrait de Pluche, *Spect. de la nat.*, pag. 168 et suiv.

———

CHAPITRE VIII

ENSEIGNEMENT DE LA RELIGION

Se mettre en communication avec Dieu, tel est le plus noble usage que l'homme puisse faire de la parole, tel est aussi le but providentiel de ce don divin. Nul mot ne se place avec plus de grâce sur les lèvres innocentes de l'enfant que le nom de celui à qui il doit l'être. Puis donc que la principale utilité de l'étude des langues est d'associer la parole, la foi, l'amour, les bénédictions de l'individu à la parole, à la foi, à l'amour, aux bénédictions de l'humanité pour son Père qui est au ciel, à cette connaissance instrumentale doit succéder l'initiation de l'intelligence à la vérité religieuse. Or, comment doit se faire cette initiation pour être en harmonie avec les principes catholiques et les exigences de l'époque ?

Quand, il y a dix-huit siècles, la religion du Christ apparut au monde païen, devenu la proie du sophisme insensé et du matérialisme abject, elle eut soin de s'environner de toute la puissance de ses droits et de ses charmes. Ce fut comme une grande reine dont l'empire, éternel comme Dieu même, embrasse tous les rapports de la durée, le passé, le présent et l'avenir ; ce fut comme l'héritière céleste de tous les enseignements de la sagesse antique qu'elle vint sommer le monde de lui rendre son amour et sa foi, et cet amour et cette foi lui furent rendus.

Or, ainsi doit-elle se présenter au monde actuel, retombé, en punition de son infidélité aux croyances chrétiennes, dans le double abîme du scepticisme et de l'immoralité. La méthode des premiers Pères de l'Église doit être la nôtre. Aujourd'hui comme alors le monde touche à une époque de synthèse. Qu'aujourd'hui donc l'enseignement de la religion, redevenu ce qu'il était alors, la révèle de nouveau comme la loi universelle et fondamentale de l'humanité, le tout de toutes choses ; et aujourd'hui comme alors l'humanité souffrante, inquiète, fatiguée, reviendra, comme l'enfant prodigue, se jeter dans les bras maternels pour y retrouver la vie, le repos, l'amour, l'intelligence d'elle-même, tous les titres de son antique gloire.

Qu'on cesse donc dans l'enseignement de la religion de défigurer et de tronquer impitoyablement ce qu'il y a de mieux lié et de plus admirable au monde, le majestueux ensemble du catholicisme ; qu'on ne se renferme donc plus dans les insuffisantes leçons du catéchisme et de la théologie élémentaire, qui, à l'insupportable aridité qui les caractérise, joignent le défaut capital de ne présenter que la lettre morte de la loi, et encore d'une manière incomplète ; de réduire la science de Dieu à l'art mesquin de peser des cas de conscience comme on pèse des marchandises à la douane ; trop souvent de donner des opinions humaines comme des dogmes divins, et toujours de ne faire remonter le christianisme qu'à la venue de Jésus-Christ.

De là il résulte que la religion chrétienne, cette religion qui naquit le jour que naquirent les jours, ne se présente à l'esprit des jeunes gens que comme une institution isolée, comme un fait local apparaissant tout à

coup au milieu de la durée des âges, sans racine dans le passé, sans liaison avec le mouvement, la vie, les progrès antérieurs du genre humain. Enseignement perfide qui dépose au fond des âmes cette pensée funeste, que le monde s'étant passé du christianisme, peut bien s'en passer encore ; qu'ayant changé de religion, le genre humain peut en changer encore ; préjugé déplorable qui, prenant, sous l'influence maligne des passions, le caractère et la force d'une insoluble difficulté, empêche que le christianisme apparaisse jamais à l'intelligence prévenue comme la loi une, universelle, conservatrice du genre humain ; comme la source unique de tout ce qu'il y eut de vrai, de beau, de touchant, de sublime chez les peuples divers, à quelque époque et sous quelque climat qu'ils aient vécu. Est-il besoin de remarquer que cet enseignement incomplet, loin de faire cesser le déplorable divorce qui sépare l'homme de Dieu, la religion de l'humanité, l'augmente et le sanctionne ; qu'au lieu de montrer le christianisme paré de ses charmes, il le défigure ; qu'au lieu d'affermir ses droits, il les sape par la base, en effaçant de dessus son front auguste les plus éclatants caractères de sa céleste origine, l'unité, l'universalité, la perpétuité ?

A cet enseignement vicieux, rien cependant de plus facile que de substituer l'enseignement véritablement catholique des Pères de l'Église. En effet, la religion est la société de l'homme avec Dieu. Fondée sur la nature de Dieu et sur la nature de l'homme, cette société est nécessaire. Elle est donc de tous les temps et de tous les lieux, conséquemment une, invariable, universelle. Ce qui toutefois ne veut pas dire que cette société ou les rapports qui la constituent ont eu et dû avoir *toujours* et *partout*

le même degré de développement; mais bien que ces rapports n'ont jamais changé et ne changeront jamais en nature.

Comme le soleil, la religion a eu son aurore, son lever et son midi; comme l'homme qui grandit en passant par ses différents âges, sans cesser d'être le même homme; comme la société dont elle est la base, la religion a eu pour ainsi dire ses différents âges, son enfance, son adolescence, son âge mûr. Plus simple sous les patriarches, plus explicitement connue sous la loi, elle est allée se développant peu à peu, et constituant tour à tour la société *domestique* et la société *nationale*, jusqu'à ce qu'enfin, parvenue par la révélation évangélique au dernier degré de développement qu'il lui soit donné d'atteindre ici-bas, elle ait formé la société humaine *universelle*, immense famille qui, unissant tous les peuples en un, rétablit excellemment l'état primitif du genre humain, et prélude à son état futur.

Or, suivre, étudier, constater la chaîne perpétuelle des traditions universelles, résumées dans le Symbole, dans le Décalogue et les deux actes essentiels du culte de l'Église romaine, la prière et le sacrifice, tel doit être l'enseignement actuel de la religion. Prenez donc la marche synthétique, et, descendant toute la suite des âges depuis le commencement du monde, marchez, comme Bossuet, appuyé sur les prophéties, et, de plus que Bossuet, appuyé sur les traditions païennes, prophéties et traditions qui, se développant de plus en plus à mesure qu'elles approchent de leur terme, viennent enfin se perdre dans la révélation évangélique, comme les fleuves dans l'Océan[1]. Ainsi, sans

1. Telle est la marche prescrite par saint Augustin, dans son traité *de Catechizandis rudibus*.

autre preuve, vous aurez démontré que notre foi est la foi de l'humanité ; que la voix de l'Église romaine est la voix du genre humain ; ainsi vous aurez justifié la Providence du reproche impie d'avoir abandonné les nations à l'horreur d'une nuit de quatre mille ans ; ainsi, enfin, vous aurez mis tout homme dans l'alternative inévitable ou d'être catholique ou de nier toute l'histoire[1].

Ce plan, devenu nécessaire dans l'état actuel des esprits, ne doit pas être suivi seulement dans les grands séminaires, où l'enseignement est plus développé ; il doit l'être aussi dans les petits séminaires et les collèges. Quoiqu'ici les instructions religieuses soient plus élémentaires dans leur développement, elles ne doivent pas être moins complètes dans leur enchaînement et leur plan. Il est d'ailleurs, pour ces maisons, un moyen facile de multiplier des matériaux et les ressources nécessaires à une étude plus large de la vérité catholique : voici en quoi il consiste ; nous l'indiquons d'autant plus volontiers, qu'il offre l'avantage de sanctifier les études profanes dont il fait immédiatement les auxiliaires de la foi.

Chaque élève a un registre intitulé : ***Recueil de traditions***, et toutes les fois que, dans la lecture ou l'explication d'un auteur profane, il se présente un fait, un témoignage qui dépose de la croyance perpétuelle à quelqu'une de nos vérités saintes, le professeur a soin de le faire inscrire

1. Parmi les auteurs à consulter pour remplir ce plan, nous indiquerons : Fleury, *Catéchisme historique* ; Bossuet, *Discours sur l'histoire universelle ;* Lhomond, *Histoire abrégée de la religion avant Jésus-Christ*, Berruyer, *Histoire du peuple de Dieu*, édition de Besançon ; Huet, *Alnetanæ quæstiones* ; Creuzer, *Religions de l'antiquité* ; Anquetil-Duperron, *Traduction du Zend-Avesta* ; M. de La Mennais, *Essai sur l'indifférence*, tom. III et IV, *Eraste, ou l'Ami de la jeunesse*, par l'abbé Filassier, t. I ; saint Augustin, *de Catechizandis rudibus*.

sous un titre convenable et avec toutes les indications les plus précises de livre et d'auteur. Ce travail ne demande, d'une part, qu'un peu de discernement, et un peu de bonne volonté, de l'autre; cependant voyez quels fruits abondants il peut produire! Supposez qu'il se continue pendant le cours ordinaire des études, quelle précieuse collection de matériaux! quelle source d'érudition pour l'avenir! Sans trop présumer, nous croyons que l'on pourrait recueillir un assez grand nombre de témoignages pour constater très suffisamment la perpétuité des croyances catholiques pendant les siècles antérieurs à la prédication de l'Évangile. La tâche de la théologie serait de prolonger la chaîne traditionnelle jusqu'à nous.

D'ailleurs, rien de plus facile que de généraliser ce moyen, et de constater ainsi les vérités fondamentales de chaque science, les bases de la raison humaine en politique, en droit, en littérature, etc. Enfin ce travail nous paraît, mieux que tout autre, cadrer avec la loi de développement qui nous régit. Deux grandes époques partagent la vie de l'homme: l'époque de recevoir et l'epoque de transmettre. Le temps de l'éducation, c'est-à-dire tout cet intervalle qui sépare le moment où l'homme atteint l'usage de raison, de celui où, parvenu à l'âge viril, il prend place dans la société, est surtout le temps de recevoir. Les vérités de l'ordre de foi, bases nécessaires de son développement futur, voilà donc ce que l'homme doit trouver avant tout dans l'éducation: l'application, le développement, la transmission de ce qu'il a reçu, remplissent et caractérisent la seconde période de son existence.

CHAPITRE IX

SUITE DU CHAPITRE PRÉCÉDENT

L'enseignement dont nous venons d'esquisser le plan suffit pour faire connaître la lettre de la loi, montrer la religion *véritable*, et rétablir par la foi l'union de l'intelligence humaine avec l'intelligence divine. Mais ce n'est point assez : l'union du cœur de l'homme avec le bien suprême n'a pas été moins brisée par le péché originel, et plus tard par le choc du protestantisme. A l'enseignement de la lettre doit donc se joindre l'enseignement de l'esprit de la religion, afin de la montrer *aimable* et de rétablir par là l'union du cœur de l'homme avec Dieu. Quel est en effet l'esprit de la religion dans son état actuel, sinon l'amour?

L'homme pèche dans le Paradis terrestre. Fille de l'innocence, son union avec Dieu disparaît ; la crainte remplace en lui l'amour ; il fuit, il se cache. Dieu le découvre ; l'arrêt fatal est prononcé : coupable, il est ignominieusement chassé du séjour de l'innocence. Cependant, moins coupable que l'ange, un jour de miséricorde se lèvera pour lui ; un jour la crainte sortira de son âme, l'amour y rentrera ; son union avec Dieu sera rétablie : une promesse divine fait briller à ses yeux ce consolant espoir.

Toutefois, Dieu laissera longtemps dominer la crainte ; la crainte, qui est le commencement de la sagesse ; la crainte, qui écrasera l'orgueil, principe de tout le mal. Non, mon Dieu, aux yeux de votre infinie sagesse, quarante siècles de terreur, le déluge universel, les foudres du Sinaï, la formidable majesté de l'arche et du sanctuaire, la lugubre image de la mort sans cesse offerte à ses yeux dans le sang des victimes immolées à sa place, ne seront pas trop pour révéler à l'homme et la puissance redoutable du maître qu'il a outragé, et l'immensité de l'abîme que sa faute a creusé entre lui et Dieu, et l'étendue de la miséricorde qui daignera le combler en renouant les liens de l'amour primitif.

Par là on voit que le sentiment qui dominait le monde avant la venue du Messie, que l'esprit de la loi mosaïque ne pouvait être et n'était réellement, selon l'expression de saint Paul lui-même, qu'un *sentiment de crainte et de servitude* [1] ; et la même chose se remarque chez les nations d'aujourd'hui, qui ne connaissent pas encore la bonne nouvelle de l'Incarnation, c'est-à-dire de l'abaissement de Dieu jusqu'à l'homme. Partout chez ces nations, assises encore à l'ombre de la mort, un sacerdoce sombre et farouche, des sacrifices sanglants, un culte cruel, des victimes humaines ; en un mot, la crainte avec son hideux cortège.

Et voilà ce qui nous explique ce long et mélancolique concert de gémissements et de soupirs que font retentir dans le lointain des âges les patriarches, les prophètes, tous les justes de l'Ancien Testament. L'amour captif appelait le libérateur qui, brisant le joug de la crainte, lui

1. Rom. VIII, 15 ; Gal IV, 5, etc.

permettrait de se dilater et de se livrer à toute la vivacité de ses transports.

Cependant, lorsque les soupirs de l'humanité auront attendri sur son trône le Désiré des nations, comment Dieu rétablira-t-il le règne de l'amour ? comment parviendra-t-il à rassurer l'homme, à le rapprocher de lui ? l'homme, qui tremble, qui fuit au seul bruit de son nom ; l'homme, qui craint de voir Dieu autant que de mourir ? Dieu désarmera ses mains chargées de la foudre, il dépouillera sa majesté terrible, il se revêtira d'amabilités infinies ; en cet état il viendra se présenter à l'homme : *Le Verbe s'est fait chair, il s'est fait enfant ;* en un mot, *Dieu a aimé et aimé le premier* [1], et la raison même nous apprend qu'il devait en être ainsi.

Car c'est une règle générale, il faut que l'amour descende d'abord pour qu'il puisse remonter ensuite ; c'est-à-dire pour que deux êtres, dont l'un est au-dessus de l'autre, puissent être unis par l'amour, il faut que l'être supérieur aime le premier. L'être inférieur ne peut aimer qu'autant que l'amour du premier est d'abord descendu jusqu'à lui. C'est ainsi que le sourire de l'amour ne vient se placer sur les lèvres de l'enfant qu'après que l'enfant lui-même l'a vu sur les lèvres de sa mère. Mais quand une fois l'être supérieur a aimé, l'être inférieur doit aimer en retour ; il ne peut suppléer à l'amour par rien autre chose, car l'amour est une tendance à s'unir, à se mêler, à ne faire qu'un, et cette union ne peut avoir lieu qu'autant que cette tendance se trouve des deux côtés. L'amour de Dieu descendu jusqu'à l'homme, et l'a-

1. Et Verbum caro factum est. » Joan. IV, 14. — In funiculis Adam traham eos, in vinculis caritatis. Osee, cap. II. — Nos ergo diligamus Deum, quoniam ipse prior dilexit nos. Joan. IV, 19.

mour de l'homme remontant jusqu'à Dieu, voilà donc le secret, le fonds de la religion, ou plutôt la religion même dans son état actuel.

Avant le Messie, la crainte dominait; après lui, c'est l'amour. Pour résumer tout ce que nous venons de dire, à quoi comparerons-nous l'humanité dans ces deux différentes époques? à une personne qui, née dans la servitude, attend, d'après les promesses de son maître, une condition meilleure. Mais bien que, destinée à devenir un jour l'épouse du fils de la famille, et l'enfant de son propre maître, elle demeure néanmoins, en attendant, dans la condition d'esclave, et conserve principalement les sentiments de cette condition, la crainte, la soumission, le respect, ne pouvant tout au plus avoir qu'un commencement d'amour, sans que son cœur puisse en recevoir la plénitude.

Telle était l'humanité avant l'Incarnation. C'était le temps de ses fiançailles avec le Verbe divin.

Mais lorsque au temps de la préparation a succédé celui de consommer l'alliance, lorsque aux titres de créateur et de maître s'est jointe en Dieu la qualité de père, d'ami, de frère et d'époux, c'est alors, suivant l'expression d'un Père de l'Église, le temps du mariage de l'humanité avec le Fils de l'Éternel; c'est alors aussi pour l'humanité, élevée à la dignité de fille et d'épouse, le temps de l'amour.

Et voilà où nous en sommes : *car*, dit l'Apôtre, *l'esprit que nous avons reçu,* nous chrétiens, *n'est plus l'esprit de servitude et de crainte, mais l'esprit d'adoption par lequel nous appelons Dieu notre Père* [1].

1. Non enim accepistis spiritum servitutis iterum in timore, sed accepistis spiritum adoptionis in quo clamamus : Abba, Pater. Rom., VII, 15.

Et maintenant, suivre pas à pas le divin auteur de notre foi, depuis le jour où, dépouillant sa majesté, il descendit dans le sein de Marie, jusqu'à celui où, revêtu de gloire, il remonta dans le sein de son Père, et montrer l'amour inspirant chacune de ses démarches, dictant chacune de ses maximes, jaillissant de chacun de ses miracles et des mystères de sa vie, enfantant l'Église et imprimant son cachet à chaque institution chrétienne, depuis le commencement de l'ère nouvelle jusqu'à nous ; en un mot, rendre raison de tout lec hristianisme par l'amour : c'est ce que nous appelons enseigner l'*esprit de la religion*. Tel est l'infaillible moyen d'épanouir le cœur de l'enfant et de porter le développement moral de l'homme au degré voulu par son développement intellectuel et physique.

Les Pères de l'Église n'en connaissent pas d'autre ; écoutons le grand évêque d'Hippone : « Quel est, deman-
» de-t-il, le principal motif de l'avènement du Seigneur,
» si ce n'est de manifester et ne faire éclater par des si-
» gnes évidents l'amour de Dieu pour nous, puisque le
» Christ est mort pour nous, lorsque nous étions encore
» les ennemis de Dieu ? et cela, parce que la fin du pré-
» cepte et la plénitude de la loi, c'est la charité ; la charité
» par laquelle nous devons nous aimer les uns les autres,
» et donner notre vie pour nos frères, comme il a donné
» la sienne pour nous ; la charité par laquelle Dieu nous
» a aimés les premiers et n'a point épargné son propre
» Fils, mais l'a livré pour nous tous, en sorte que s'il
» nous en coûtait de l'aimer, il ne nous en coûte plus de
» lui rendre amour pour amour.

» Cet amour, tel est donc le but que vous vous propo-
» serez et auquel se rapporteront toutes vos paroles. Que

» tous vos récits soient tels, que celui à qui vous parlez
» croie ce qu'il entendra, espère ce qu'il croira, aime ce
» qu'il espérera[1]. »

A ces paroles si précises, contentons-nous d'ajouter le magnifique passage du dernier Père de l'Église, saint
» Bernard : « Que dit l'Apôtre ? La bonté et l'humanité
» de Dieu notre Sauveur ont paru. Déjà Dieu avait fait
» éclater sa puissance dans la création, sa sagesse dans
» le gouvernement de l'univers ; mais sa bonté et sa
» miséricorde se manifestent dans son humanité. Les
» Juifs avaient connu sa puissance par ses miracles ; les
» philosophes, si fort prévenus d'eux-mêmes, avaient
» entrevu sa majesté, parce que, comme dit saint
» Paul, ils ont connu ce qu'on peut connaître de Dieu
» par les créatures ; mais les Juifs étaient accablés de
» cette puissance, et les philosophes, qui voulaient son-
» der cette majesté, n'en pouvaient soutenir la splen-
» deur. La puissance demande de la soumission, la
» majesté de l'admiration.... Mais quelle pourrait être, ô
» hommes ! la cause de vos terreurs, à la vue de Jésus
» naissant ?.... Ne craignez plus, ne songez plus à fuir ;
» ne dites plus, comme le coupable Adam : J'ai entendu
» votre voix, j'ai tremblé, je me suis dérobé à vos re-

1. « Quæ autem major causa est adventus Domini, nisi ut ostenderet Deus dilectionem suam in nobis, commendans eam vehementer ; quia cum adhuc inimici essemus, Christus pro nobis mortuus est ? Hoc autem ideo, quia finis præcepti, et plenitudo legis caritas est : ut et nos invicem diligamus, et quemadmodum ille pro nobis animam suam posuit, sic et nos pro fratribus animam ponamus ; et ipsum Deum quoniam prior dilexit nos, et Filio suo unico non pepercit, sed pro nobis omnibus tradidit eum, si amare pigebat, saltem nunc redamare non pigeat...... Hac ergo dilectione tibi tanquam fine proposito, quo referas omnia quæ dicis. Quidquid narras ita narra, ut ille cui loqueris audienda credat, credendo speret, sperando amet. » S. Augustin. *de Catechiz. rud.*

» gards. Ah! ici tout est consolant; l'Être suprême s'est » abaissé au niveau de ses créatures : c'est l'amour qui » a fait ce prodige [1]. »

C'en est assez pour montrer que l'enseignement dont il est ici question a reçu la triple sanction de la sainteté, du temps et du génie.

Et remarquons-le bien. Aujourd'hui, plus que jamais, il est nécessaire de ramener les esprits à la considération de cet amour qui fait le fonds du christianisme. Et pourquoi ? Parce que le temps des discussions est passé ; ce n'est plus la manie de disputer, c'est le besoin d'aimer qui veut être satisfait. Pourquoi encore ? Parce que l'esprit d'amour est plus éteint que jamais, et que rien ou presque rien ne contribue à le réveiller. Lorsque autrefois la société était imprégnée de l'esprit chrétien, on voyait cet amour infini se produire de mille façons différentes. Les monuments, les institutions, les dévoûments héroïques étaient autant de prédications éloquentes de cet amour essentiel. Mais hélas ! il n'est que trop vrai, l'homme aujourd'hui ne sait plus aimer. Est-ce donc qu'il n'y a plus d'amour dans son cœur ? ou bien la religion de l'amour aurait-elle perdu ces attraits puissants qui remuaient le monde ? Ni l'un ni l'autre ; l'homme est toujours homme, toujours riche d'un amour immense, et la religion est la même qui a fait battre tous les nobles cœurs depuis dix-huit siècles. Quelles peuvent donc être les causes du fait déplorable que nous signalons ? La principale, n'en doutons pas, c'est que la religion n'est plus connue, au moins quant à l'esprit, et c'est l'esprit

1. Saint Bernard, *Serm. pour l'Avent.*

qui vivifie : la lettre tue, la lettre qui est seule enseignée, seule connue de nos jours.

O vous donc que la Providence a chargés de former le cœur du jeune chrétien ! prenez garde de faire rétrograder la religion, d'étouffer l'amour naissant sous le poids d'une lettre morte, d'instruire le fils du Calvaire, comme s'il était l'esclave du Sinaï. Ce n'est plus au feu de la foudre que doit s'allumer votre parole, c'est au cœur brûlant du Sauveur ; à ce cœur sur lequel l'aimable Jésus pressa si tendrement les enfans de la nouvelle alliance : voilà le Sinaï des chrétiens.

CHAPITRE X

ENSEIGNEMENT DE L'HISTOIRE

Après Dieu vient l'homme, son plus bel ouvrage. Tel est le nouveau sanctuaire où l'éducation doit introduire la jeune intelligence, la seconde région où elle doit lui apprendre à trouver la vérité. Or, notre marche synthétique veut que nous considérions d'abord l'humanité sous son plus noble aspect. Nous avons donc à parler de l'histoire, de ce miroir où se réfléchissent simultanément deux grandes figures : Dieu et l'homme.

En effet, dans l'histoire, comme dans toutes les sciences, il y a une partie divine. Mais, comme il était facile de le prévoir, depuis la funeste époque où le doute bannit Dieu du monde, cette partie divine de l'histoire, je veux dire la part de la Providence dans les affaires et les événements d'ici-bas, a été rapidement méconnue. Dès lors la science historique, retombée, comme toutes les autres, dans la sphère du matérialisme, a complètement changé. Réduite à l'art monotone d'enregistrer des dates et d'entasser des noms propres, elle a perdu son imposante majesté. Plus de ces vues d'ensemble qui enchaînent les événements et qui expliquent toute une époque, tout un siècle ; plus de ces grands et solennels enseignements tels que l'histoire est en droit et en devoir d'en

donner. Lettre morte, livre écrit dans une langue inconnue, les annales du genre humain, ouvertes à tous les yeux, ont cessé de donner à l'homme l'intelligence de sa mission sur la terre. Il a pu se croire l'orphelin de Dieu, le jouet d'une aveugle et dure fatalité : de là même, de nos jours, l'école *fataliste*.

D'un autre côté, toujours soumise à l'action dissolvante du rationalisme, l'histoire a séparé l'homme du genre humain, après l'avoir séparé de Dieu. Cette conséquence était rigoureuse. Dès ce moment, elle n'a plus vu que des individus, et, de chute en chute, elle est descendue jusqu'au *mémoire*, comme la peinture jusqu'au *portrait*.

Or, le temps est venu de tirer l'histoire de ce cercle étroit, de la rappeler à sa mission véritable, en rouvrant devant elle son antique et vaste horizon. Restauration sublime ! mais qui demande tout à la fois et l'esprit le plus élevé et le plus ferme, et les connaissances les plus étendues et les méditations les plus profondes. Grand homme, nous te saluons sans te connaître ; car, nous le croyons, tu existes déjà, du moins ton jour ne saurait être éloigné. En attendant qu'il plaise à la Providence d'envoyer ce sauveur de l'histoire, jetons un regard sur cette science fondamentale.

Distinguons avant tout, dans l'histoire, deux choses en effet bien distinctes, *l'esprit et le corps*, et essayons de dire en quoi consiste l'enseignement catholique de l'un et de l'autre.

Premièrement, qu'est-ce qu'enseigner *l'esprit de l'histoire ?* Enseigner l'esprit de l'histoire, c'est révéler la cause de la tendance de tous les phénomènes qui remplissent les fastes du monde. Or, il est clair que toute

cette philosophie dépend de l'idée-mère qui sert de point de départ. Mensonge, rêverie, si cette idée est fausse ; ravissante étude, source féconde des plus magnifiques aperçus, si cette idée est vraie. Mais cette idée révélatrice, qui peut nous la communiquer ? Nul autre, sans doute, que celui qui peut nous révéler l'humanité elle-même. Qu'est-ce à dire, sinon qu'il n'appartient qu'à Dieu, à la religion, de nous donner la vraie définition de l'histoire ? Aux yeux de la religion, qu'est-ce donc que l'histoire ?

L'histoire est la biographie du genre humain déchu, et se régénérant sous l'influence de l'action divine.

Tout est là. Or, le genre humain est, tout ensemble, pensée, amour, action : l'histoire est donc la biographie de la pensée, de l'amour, de l'action humaine combinée avec l'action divine, pour l'accomplissement d'un même dessein. Il suit de là qu'incomplète et stérile sera l'histoire si elle borne sa tâche à raconter des faits ; car les faits ne sont à l'histoire que ce que le corps est à l'homme. Résultats inanimés de la pensée et de l'amour, représentants muets d'un monde qui n'est plus, hiéroglyphes dont le sens est ignoré, vaine pâture d'une plus vaine curiosité, voilà ce que sont les faits sans la connaissance de l'esprit qui les enfanta.

Ainsi, ce que l'enseignement historique doit avant tout nous révéler, ce que nous sommes uniquement curieux de connaître, ce sont les lois, causes secrètes de tous ces phénomènes ; car c'est là qu'est l'humanité. Et maintenant, puisque le genre humain, sur la terre, est en travail de régénération, il nous suffit, pour avoir l'explication de son histoire, de savoir en quoi consiste cette régénération elle-même.

Or, au commencement tout était union, paix, harmonie dans l'œuvre divine. Voilà le premier article du symbole de tous les peuples. Union de l'*esprit* de l'homme avec le Verbe divin, de son *cœur* avec le bien suprême, accord de son *action* avec la règle de toute justice. De là, pour lui, connaissance, charité, liberté.

L'homme tombe ; de là pour lui un triple mal, ignorance, concupiscence, esclavage. Mais Dieu n'abandonne pas le chef-d'œuvre de ses mains ; il veut que l'homme se relève, et que tous les rapports primitifs soient rétablis. La *grâce* est donnée, et une voix tantôt puissante comme celle du tonnerre, tantôt douce comme celle d'une mère, crie sans cesse à l'humanité : Marche, marche. Et il faut que l'humanité marche incessamment, et grandisse en avançant.

Or, pour l'humanité déchue, qu'est-ce que grandir, sinon se régénérer, c'est-à-dire s'affranchir de l'ignorance, de la concupiscence et de l'esclavage, et graviter sans cesse vers le rétablissement de l'état primitif ? C'est là le but ultérieur de tous ses travaux ; c'est là cet âge d'or dont le souvenir se conserva chez tous les peuples avec le double caractère de *regret* et d'*espérance*, et que le mythe antique exprima d'une manière si naïve et si touchante, par le symbole de la boîte de Pandore. Grandir, pour l'humanité, c'est donc encore recomposer peu à peu l'unité sociale primitive, en sorte que le genre humain redevienne une seule famille et comme un seul homme, en qui tout soit un, croyance, amour, action, parole. Commencer cette *réunion*, c'est l'œuvre du temps, la consommer sera le partage de l'éternité. Nous révéler les *moyens*, constater les progrès de ce travail sublime, telle est la véritable tâche de l'histoire.

Appliquons ces principes. Une triple unité, avons-nous dit, fut rompue par la faute originelle. Mais avant de songer au rétablissement de l'unité de croyance et d'amour, il fallait ressusciter, comme moyen nécessaire, l'unité extérieure. Or, à peine la révolte qui jeta la division entre le ciel et la terre fut-elle consommée, que la haine et la défiance descendirent au cœur de l'homme, et de toutes parts élevèrent des murs de séparation. Entre ces limites plus ou moins resserrées vivaient, dans un isolement farouche, les peuples antiques. Il faut cependant qu'ils en sortent : Dieu parle. A sa voix, la guerre s'allume, les peuples se heurtent, le vainqueur étend sa puissance sur le vaincu, une barrière est renversée, D'autres guerres se succèdent, les empires tombent et font place à d'autres empires, l'unité s'agrandit ; les Assyriens, les Mèdes, les Perses, les Grecs s'absorbent tour à tour et préparent les voies à la grande unité romaine.

Ainsi, avant la venue du Messie, le travail providentiel est en quelque sorte tout extérieur. Tandis que la surface de la terre est perpétuellement agitée, l'ignorance, la concupiscence, l'esclavage règnent en paix ; Dieu semble ne pas y songer : le temps de guérir ces maux n'est pas encore venu.

Enfin, après quatre mille ans, le sol est aplani ; l'aigle de César a vaicu ; l'univers sommeille à l'ombre de ses ailes : l'unité visible est rétablie. Tel est le centre vers lequel convergent tous les événements antérieurs au Christ. Impossible à qui refuse de les envisager sous ce point de vue, de débrouiller le chaos, et d'avoir la clef des révolutions perpétuelles du monde antique. Mais aussi avec cette seule donnée, voyez comme tout s'explique, tout se coordonne, tout s'agrandit, tout paraît

digne de la haute sagesse qui dirige l'homme à sa fin. Si un grand capitaine gagne des batailles, si des couronnes tombent de la tète des rois, si des alliances se contractent, l'œil n'y voit plus de simples jeux de la fortune, ou l'effet des passions humaines : il y découvre le progrès successif d'une immense régénération. Tout pour l'empire romain, l'empire romain pour l'unité, l'unité pour l'homme, l'homme pour le Christ, le Christ pour Dieu.

Cependant le genre humain n'est régénéré qu'à moitié. A l'unité extérieure doit se joindre l'unité plus belle encore de croyance et d'amour. C'est ici la seconde période de l'histoire générale, et comme la seconde tâche de la Providence et de l'humanité.

De la prédication évangélique date une nouvelle ère sociale. Le christianisme a posé le principe de l'unité complète. Les apôtres le propagent et le développent : jusqu'à leur consommation finale, les siècles futurs en déduiront successivement les conséquences. Ainsi défendre, transmettre, appliquer le principe évangélique de l'unité de croyance et d'amour, et par conséquent de liberté, telle est, depuis l'Évangile, la tâche de l'humanité. Ici l'action divine semble changer de rôle. Au lieu qu'avant le christianisme elle n'atteignait en quelque sorte que la surface, elle porte maintenant sur le fond même de l'humanité. Et s'il faut voir l'histoire du monde ancien dans les événements politiques, il faut étudier celle du monde moderne dans ses doctrines.

Ainsi, de même qu'avant Jésus-Christ tout se faisait pour le rétablissement de l'unité extérieure ou politique, de même, après le Messie, tout se fait pour le maintien et le développement de l'unité intellectuelle et morale, par conséquent pour la vraie liberté. Avant Jésus-Christ,

tout pour Rome païenne ; après Jésus-Christ, tout pour Rome chrétienne.

Rendue à ses trois unités primordiales, l'humanité se trouve dès lors représentée par l'Église catholique. Là tout est un : unité de croyance, unité d'amour, unité d'action, unité de langage, unité de famille. Tout ce qui existe en dehors représente à quelques degrés le monde ancien, le monde déchu et non régénéré. L'histoire de l'Église, tel est donc le centre, l'axe, le phare de l'histoire moderne.

Les hommes qui se sont élevés au-dessus de la foule par la puissance de l'épée ou par l'ascendant du génie ; les institutions, les entreprises, les découvertes ; en un mot tout ce qui s'est fait chez les peuples modernes, doit être expliqué, apprécié, jugé d'après la nature de ses rapports et de ses résultats relativement à l'Église. Rien de plus facile dès lors que d'expliquer le grand fait qui domine ou plutôt qui résume toute l'histoire moderne, je veux dire l'interminable lutte du pouvoir temporel contre le pouvoir spirituel : c'est le monde antique aux prises avec le monde nouveau ; c'est l'homme déchu faisant de persévérants efforts pour ressaisir son sceptre ; c'est la chair frémissant contre l'esprit qui la tient sous le joug ; en un mot, c'est le principe de désunion s'efforçant d'altérer le principe d'union, sacré roi du monde par le christianisme.

Pour résumer en quelques mots toute cette philosophie de l'histoire, nous comparons, fondés sur l'analogie des lois divines, la régénération de l'homme à sa création : c'est, en effet, le même œuvre accompli sur deux échelles différentes, car le genre humain n'est que l'homme en grand. Or, au commencement, Dieu prit de la terre, et, après l'avoir pétrie de ses mains toutes-puissantes, il fit

un corps. Le céleste ouvrier souffla sur son ouvrage, et l'homme fut.

Ainsi, pour réparer cette magnifique création, il a commencé de même par rétablir le corps, puis il a soufflé de nouveau le souffle de vie, et l'homme a reparu ce qu'il fut au premier jour. Voilà tout l'ordre, tout le mystère de l'action providentielle sur l'humanité ; voilà tout l'homme et toute la philosophie de l'histoire.

Remarquons, en finissant, que l'Orient et l'Occident concoururent chacun à sa manière à l'accomplissement de ce grand œuvre.

L'Occident a formé le corps ; c'est de l'Orient que l'âme est venue. C'est dans l'Occident que fut placé le principe et le centre du mouvement vers l'unité politique ; c'est de l'Orient qu'est parti le souffle divin, principe de l'unité intellectuelle et morale. Cette remarque nous amène à ce résultat, que tout a été régénéré par le Christ et pour le Christ, comme tout avait été fait par lui et pour lui ; qu'il était le roi du monde antique, comme il l'est du monde moderne

---

CHAPITRE XI

SUITE DU CHAPITRE PRÉCÉDENT

Le globe, lancé dans l'espace, obéit à un double mouvement : le mouvement de rotation, en vertu duquel il tourne perpétuellement sur lui-même, et le mouvement de projection, qui, formé de la succession continue des mouvements du premier genre, porte le globe à son but ultérieur. Ainsi en est-il de l'humanité. En effet, quoique immortelle, l'humanité se renouvelle sans cesse. Personne morale, chaque jour elle meurt et toujours elle vit. La somme totale de son existence se compose de la vie partielle de chaque peuple et de chaque génération. Roulant perpétuellement sur eux-mêmes, ceux-ci grandissent, s'effacent, se succèdent, et, de cette succession jamais interrompue, se forme le progrès général de l'humanité vers son terme final.

De là, ces phases diverses et périodiquement semblables, qui distinguent la vie des peuples et des sociétés. Or, pas plus que le mouvement général, ces évolutions particulières ne sont abandonnées au hasard ; une loi divine, immuable y préside : notre tâche actuelle est de la constater, et par là, de pénétrer dans ce développement interne des nations, dont la connaissance est une partie intégrante de la science historique.

Le genre humain n'est que l'homme en grand. Or, suivant la pensée de saint Thomas, consacrée par les âges, on peut raisonner de la communauté comme de l'individu. Emparons-nous de cette donnée féconde, et, dans le développement individuel, étudions le développement social.

La vie de l'individu se divise en différents âges : durant l'enfance, l'homme est circonscrit dans l'enceinte de la famille ; ses goûts, ses habitudes, sa parole, portent le caractère de la candeur et de la simplicité ; son père est pour lui pontife et roi, règle de foi et règle d'action. Cet âge est celui de la mémoire, tout s'y raconte ; les sens dominent, la parole est une.

Le premier développement accompli par la révélation domestique, l'enfant sort des limites du foyer paternel et va chercher dans une société plus étendue de quoi satisfaire à ses besoins nouveaux. C'est alors que, sous l'influence d'une révélation plus développée, tout prend en lui une autre physionomie ; ses idées s'agrandissent, ses affections se modifient, ses traits se dessinent avec plus de force, ses goûts changent. De naïve et d'aimable qu'elle était, sa parole devient franche et généreuse, tour à tour soucieuse comme sa pensée, volage comme son cœur, ardente comme son imagination.

Cependant les liens de la famille se relâchent en s'étendant : le père continue d'être chef temporel, mais non chef religieux. Le pouvoir cesse d'être un, parce qu'à cette époque le dualisme commence à se faire sentir. Le développement de l'être spirituel, qui tend à dominer l'organisme, établit dans l'homme un équilibre de forces contraires, et amène cette rivalité terrible entre la chair

et l'esprit d'où dépend le sort de l'individu [1]. Si l'esprit triomphe, l'homme avance ; s'il succombe, l'homme rétrograde ; c'est l'âge des passions, de la poésie, de la musique et des arts. L'imagination domine : trouvant deux hommes en lui, l'adolescent parle deux langues [2].

Grandissant toujours à mesure qu'il avance, le jeune homme entre dans un âge nouveau, âge de penser et d'agir. Ici encore une nouvelle transformation s'opère dans son être physique, intellectuel et moral. Le pouvoir tend de nouveau à l'unité, car le règne du dualisme est sur son déclin. Si, dans la lutte de l'adolescence, c'est l'esprit qui a triomphé, les deux pouvoirs se résument dans le pouvoir religieux, seule autorité légitime de l'intelligence affranchie. Si, au contraire, c'est la chair qui a vaincu, l'égoïsme domine. Dans cet âge, la parole redevient une, et trahit celui des deux principes qui triomphe. Le goût de la philosophie remplace l'amour des arts : l'homme calcule et raisonne.

Tel est le rapide aperçu du développement individuel. L'éducation de chaque peuple, du genre humain lui-même, n'est que ce même développement accompli sur une plus vaste échelle. L'observateur attentif y retrouve et ces différents âges et ces phases diverses, thermo-

1. Cette observation nous fait comprendre tout ce qu'il y a de justesse et de profondeur dans cet oracle de l'Écriture : *Proverbium est : adolescens juxta viam suam, etiam cum senuerit, non recedet ab ea.* Prov. XXII, 6.

2. Le dualisme du langage consiste dans la différence de signification que l'homme attache aux mêmes mots, selon qu'il vit sous l'empire de l'esprit ou sous l'empire de la chair. Les mots *bien, mal, bonheur, malheur*, par exemple, ont, dans la bouche du chrétien, un sens tout autre que dans la bouche de celui qui ne l'est pas c'est-à-dire pour qui le présent est tout et l'avenir n'est rien. Il en est de même de la langue tout entière.

mètres infaillibles de leur durée, de leur existence et de leur avancement dans la voie du progrès.

En effet, jetez vos regards sur la face du monde. Au commencement, que voyez-vous ? La société domestique, le gouvernement patriarcal, le sacerdoce et l'empire réunis dans le chef de la famille. Les sens dominent dans les habitudes, dans les arts, dans les lois, et jusque dans la religion. L'innocence et la simplicité caractérisent cette époque ; tout s'apprend par tradition : c'est l'âge de la mémoire et de l'unité du langage. Homère et Moïse en sont les historiens avant Jésus-Christ : après, les chroniqueurs du moyen âge.

Le temps marche, les tribus primitives se développent ; les liens de famille se relâchent en s'étendant ; le pouvoir cesse d'être concentré, au moins quant à l'exercice, dans les mains d'un seul : il y a un chef du sacerdoce et un chef de l'empire. De *domestique,* la société devient *nationale.* Dans cette nouvelle transformation, le dualisme se développe et se révèle par une lutte sans cesse renaissante, par la division du langage, expression des deux puissances rivales. Chez les peuples antérieurs au Christ, la chair obtient un horrible triomphe. La langue de l'esprit ou la langue religieuse altérée, mutilée, ne se parle plus dans la société : elle est renfermée dans l'intérieur des temples. Partout l'intelligence perd du terrain et retombe sous le joug de l'organisme. Elle y eût péri sans le christianisme qui vint à son secours ; car la lutte du dualisme, qui peut être fatale pour chaque peuple, chaque individu pris à part, ne saurait l'être pour l'humanité. Dieu veille sur ses destinées, et assure à l'esprit un triomphe plus ou moins tardif, mais toujours infaillible.

Par la délivrance de l'esprit, le christianisme introduit le genre humain dans son âge parfait. La société *universelle* commence : magnifique retour à l'état primordial, elle en porte tous les caractères : l'unité de croyance et d'amour, l'unité de famille, l'unité de langage, la liberté chrétienne : l'esprit régénéré triomphe. Sa langue, c'est-à-dire la langue religieuse, devient la langue de la société. L'unité de pouvoir ressuscite : une triple couronne brille sur la tête du représentant auguste de la société universelle. Père, roi, pontife, image de Dieu, type du genre humain, il résume en lui tous les pouvoirs, tous les âges, toutes les sociétés.

C'est ainsi que l'intelligence, secourue à temps par le christianisme, avait triomphé de la chair. Reconnu, consacré par les institutions de tous les peuples de l'Europe, son règne remplit la période si décriée et pourtant si imposante du moyen âge. Alors la langue est toute religieuse, parce que la pensée religieuse domine. Là, chaque événement, chaque loi, chaque monument constate la haute prépondérance de l'homme moral sur l'homme physique ; là, tout ressortit au tribunal de la religion, reine et régulatrice suprême de la société ; là, par conséquent, l'humanité, dans ses véritables conditions de progrès, marchait sûrement au terme de la perfection.

Tel était l'état de l'Europe, lorsque des circonstances à jamais déplorables vinrent jeter violemment la société hors de ses voies, rompre l'unité, rétablir le dualisme, et préparer un insolent mais passager triomphe à la chair sur l'esprit. Nous arrivons à la fin de la lutte, au moment où, après une terrible et dernière tribulation, l'organisme, de nouveau vaincu, cédera à l'intelligence le sceptre qu'il avait usurpé ; où la langue sociale redevien-

dra religieuse ; où l'unité chrétienne, affermie, développée par la longueur et l'acharnement du combat, reparaîtra brillant d'un éclat nouveau : cela ou la fin.

Après avoir, autant qu'il était en nous, dévoilé la nature et les progrès de la régénération humaine, il nous reste à dire un mot sur le moyen choisi de Dieu pour faire accomplir à l'humanité sa mission terrestre. Si donc vous demandez à l'oracle qui ne trompa jamais ce que c'est que le genre humain, il nous répond que le genre humain est un soldat[1]. Si maintenant vous promenez vos regards sur toute la suite de son existence, que voyez-vous ? un phénomène mystérieux, formidable, dominant toutes les époques et tous les mondes, et ce phénomène c'est la guerre. Si vous descendez au fond de vous-même, si vous pénétrez les secrets de votre nature, que trouvez-vous, sinon un dualisme terrible, principe fatal d'une lutte éternelle ? La guerre, telle est donc la vie, la condition de l'homme ici-bas, l'agent redoutable sous l'influence duquel se régénèrent les fils d'Adam. Elle est donc toute providentielle dans ses causes aussi bien que dans ses résultats, et, sous toutes ses faces, indispensable au rétablissement de l'état primitif.

Déjà nous avons vu comment la guerre *matérielle* ou politique provoque la réunion des peuples en une seule famille. A ce que nous avons dit sur ce point, nous n'ajouterons que les considérations suivantes. Ce n'est pas seulement la réunion des peuples primitivement hostiles que la guerre prépare. Souvent la crainte du danger fait contracter des alliances avec les peuples voisins ; la *mêlée* devient de plus en plus générale, et bientôt la vo-

1. « Militia est vita hominis super terram. » Job. VII, 1.

lonté de tous se perd dans la volonté du vainqueur; quelquefois même sa *parole* devient la parole commune, parce qu'en effet sa pensée triomphe, pas immense vers la résurrection de la grande famille humaine.

Qui ne voit, d'après cette unique donnée, tout ce qu'il y eut de providentiel dans les guerres d'Alexandre ? elles formèrent des relations éternelles entre l'Europe et l'Asie ; dans les guerres d'Annibal ? elles mirent pour toujours l'Afrique en communication avec l'Europe ; enfin, dans les guerres des Romains ? elles nivelèrent le sol, anéantirent toutes les nationalités, imposèrent la pensée et la parole romaine au monde entier, et préparèrent immédiatement la société universelle [1].

La guerre intellectuelle n'est pas moins dans l'ordre de la Providence. C'est par la lutte que les intelligences se fortifient. Laissez-les s'endormir dans la paix, et bientôt, tombées dans l'engourdissement, elles iront s'affaiblissant de jour en jour, et la vérité, principe de leur vie, ne tardera pas à disparaître, étouffée par le principe d'erreur qui nous travaille. Telle est la raison et le sens profond de ce mot de l'Apôtre : *Il faut qu'il y ait des hérésies* [2] ; oui, il le faut, parce que c'est du choc des opinions que naît la lumière ; il le faut, pour mettre dans tout leur éclat non seulement les vérités religieuses, mais aussi les vérités politiques, scientifiques et littéraires ; en un mot, il faut qu'il y ait lutte dans le monde

1. Le même phénomène de la guerre se reproduit dans l'ordre physique : « L'homme est destiné à lutter contre les forces de la nature, à les dompter, à les vaincre ; si, durant cette lutte pénible, il veut prendre quelque repos, c'est lui qui est dompté, qui est vaincu ; il cesse en quelque sorte d'être une créature intelligente et morale. » Ballanche, *Paling.* t I, préf., p. 12.

2. » Oportet et hæreses esse. » I, Cor. II, 19.

intellectuel comme dans le monde extérieur, parce que l'intelligence aussi bien que le corps doit se régénérer, et que l'agent régénérateur, c'est la guerre.

Ici encore voyez les suites du combat. L'hérétique, et nous prenons ce mot dans son acception la plus étendue, est bientôt confondu. L'erreur passe comme une vaine fumée, et la vérité mieux connue, mieux établie, entre en reine dans les esprits, et provoque un nouveau développement. Ouvrez l'histoire à toutes ses époques critiques, vous y trouverez la confirmation éclatante du fait que nous signalons. Il n'en peut être autrement, car dans cette lutte il n'est pas à craindre que la vérité succombe, et qu'au lieu de progrès il y ait rétrogradation.

Effet et châtiment d'une lâcheté coupable, ce malheur ne peut menacer que l'individu ou un peuple à part. Alors cet individu ou ce peuple est condamné à perdre la vérité qu'il n'a pas voulu défendre. Mais comme l'humanité elle-même ne peut être condamnée, parce qu'il est absurbe de supposer une lâcheté universelle, la guerre des intelligences tourne infailliblement à son avantage, et lui fait faire un pas en avant, et ce pas est toujours en raison directe de l'importance et de la longueur du combat.

La preuve éclatante de ce que nous disons est ce phénomène admirable, reproduit chaque fois que des vérités générales, c'est-à-dire qui intéressent l'humanité tout entière, sont attaquées ; savoir, l'apparition simultanée de l'agresseur et du défenseur victorieux de la vérité.

Née des mêmes causes, coordonnée au même but, nécessaire au même titre, la guerre *morale*, c'est-à-

dire le combat de l'amour inférieur contre l'amour supérieur, du mal contre le bien, produit les mêmes résultats providentiels. Tel est aussi le sens et la raison de cette autre parole non moins profonde : *Il faut qu'il y ait des scandales*[1]. Oui, il le faut, pour que la guerre réveille et ranime sans cesse l'amour supérieur que la paix endort et fait languir ; il le faut, afin qu'il y ait mérite et récompense ; il le faut, parce que telle est la nature de l'homme, tout à la fois méchant et bon, être double et composé ; il le faut, parce que le cœur, comme l'homme tout entier, doit avancer les armes à la main, et grandir, en marchant de conquêtes en conquêtes. Ici encore considérez le résultat de la lutte. La voix publique a bientôt fait justice du *scandaleux ;* le crime passe, et la vertu, mieux aimée parce qu'elle a été persécutée davantage, provoque un nouveau développement de l'amour supérieur. Pas plus que la guerre intellectuelle, la guerre morale ne peut être fatale à l'humanité ; la preuve éclatante est l'apparition simultanée du crime et de la vertu expiatrice, du coupable et de l'innocente victime.

Depuis l'établissement du christianisme, c'est-à-dire depuis que l'histoire et les lois de l'humanité sont mieux connues, cette vérité peut se toucher au doigt. A partir du Saint des Saints, de la victime par excellence, le passage sur la terre des héros chrétiens, la naissance des ordres religieux, les grandes expiations sociales correspondent rigoureusement aux jours critiques de l'ordre moral, et sont pour lui l'aurore d'une gloire nouvelle.

En résumé, le genre humain est un être déchu qui

1. Necessè est enim ut veniant scandala. Matth., XVIII, 7.

se régénère. Image de Dieu, il tend à une triple unité. La guerre est le moyen organique de la loi régénératrice. Dans l'ordre moral, le crime n'a pour résultat définitif que le développement de la vertu contraire ; dans l'ordre intellectuel, l'erreur ne s'élève que pour affermir la vérité correspondante ; et dans l'ordre politique, la division n'a lieu que pour préparer l'union des peuples. Comme le genre humain, chaque peuple, chaque homme, et surtout les hommss supérieurs, ont une mission guerrière. Généraux des deux camps ennemis, vainement ils combattent pour une double cause ; sous l'influence régénératrice de l'action divine, leurs efforts ont pour résultat identique le perfectionnement de l'humanité. Nous initier et en quelque sorte nous faire assister à ce développement successif de l'homme en Dieu, et par là ouvrir à notre esprit, à notre cœur, une source inépuisable de la plus belle, de la plus consolante philosophie : telle est, nous le répétons, la véritable tâche de l'histoire.

Il nous reste à parler du corps de l'histoire, de l'étude et de l'enseignement des faits.

Or, avons-nous dit, le genre humain est un homme ; l'histoire est sa biographie. Il faut donc prendre l'homme à sa création, le suivre dans ses différents âges, sous les divers climats qu'il a successivement habités. L'histoire se développe avec lui ; il n'y a pas deux marches possibles. Il n'y a non plus qu'un seul moyen d'apprendre l'histoire, c'est le récit et la lecture.

L'expérience démontre que les enfants apprennent avec répugnance les *abrégés* historiques qu'on met entre leurs mains, et qu'ils en retirent très peu de fruit, soit parce qu'ils oublient facilement ce qu'ils n'ont étudié qu'avec dégoût, soit surtout parce qu'ils ne trouvent dans

ces *classiques* aucune idée complète. Comment concilier ce fait, que l'observation rend incontestable, avec cet attrait puissant que manifeste l'enfance pour les études historiques? Voici, ce nous semble, la cause de cette contradiction : ce qui fait le charme de l'histoire, ce qui parle surtout aux deux grandes facultés de l'enfance, la mémoire et l'imagination, le détail, les situations, le pittoresque des événements, tout ce dramatique ensemble de circonstances, est forcément retranché des abrégés.

Indiqués plutôt que racontés, hérissés de dates et de noms propres, les faits, loin d'offrir un délassement, un attrait à l'enfant, ne lui présentent qu'un nouveau labeur aussi ingrat, aussi rebutant que l'étude des règles, des exceptions et des minuties grammaticales. Bons pour ceux qui savent déjà, les abrégés sont un contresens entre les mains de celui qui ne sait pas encore ; ils supposent des connaissances antérieures, sans lesquelles souvent même ils sont inintelligibles.

Qu'on fasse donc lire de grandes histoires, mais qu'on ait soin d'en éloigner tout ce qui pourrait porter atteinte à l'innocence ; qu'on oblige l'élève à en donner l'analyse de vive voix ou par écrit : cet abrégé-là lui sera véritablement utile. Placé sous les yeux d'un maître éclairé, à combien d'observations et de remarques précieuses ce travail ne donnera-t-il pas lieu ? quel moyen plus facile de fixer constamment, suivant son âge et sa capacité, l'attention de l'élève sur les deux points suivants, qui résument à eux seuls tout le fruit des études historiques ; savoir, l'action régénératrice de la Providence, et la constatation de l'ordre de foi sur les vérités les plus importantes, les vérités religieuses, bases de toutes les autres.

Par là, l'histoire, ramenée à son véritable esprit, sera pour lui, non seulement la science de l'homme, mais encore la science de Dieu. Ainsi satisfera-t-elle aux conditions fondamentales du développement humain. Nous n'avons pas besoin de dire, qu'incapable par lui-même d'étudier l'histoire selon les règles que nous avons établies plus haut, l'enfant ne peut attendre de progrès que des soins continuels d'un maître habile, consciencieux et dévoué.

On ne trouvera point ici de chapitre à part sur la chronologie ni la géographie : l'étude de ces sciences découle de celle de l'histoire.

CHAPITRE XII

ENSEIGNEMENT DE LA LITTÉRATURE

Si les individus dont la vie, marquée au coin de la médiocrité, s'écoule dans la sphère étroite des actions communes, nous sont assez connus par les révélations générales de l'histoire, il est aussi des hommes éminents qui méritent une mention et, pour ainsi dire, une révélation particulière. Tels sont ces personnages que la langue de tous les peuples nomme *immortels*. En effet, ils se survivent dans la plus noble partie d'eux-mêmes. Êtres privilégiés que la Providence suscite dans leur temps pour représenter devant la postérité les générations auxquelles ils ont appartenu ; interprètes des siècles que la mort a rendus muets ; organes éternels de la vérité et de l'erreur dont ils furent les adversaires ou les champions, ils résument l'histoire de l'esprit humain tel qu'il s'est produit à ses différents âges, sous l'influence diverse des doctrines, des climats et des événements, avec les perfections et les défauts qui constatent son inaltérable identité : c'est donc une nécessité que le jeune homme entre en communication avec eux ; c'est dans cette vue qu'il a d'abord étudié leur langue. Il lui reste maintenant à former avec eux des relations

qui, de jour en jour, devront être plus familières et plus fréquentes.

Or, c'est à la littérature, bien comprise, de satisfaire à cette nécessité nouvelle, et d'introduire l'adolescent dans l'auguste sénat des hommes immortels de tous les pays et de tous les âges. Il est donc dans la littérature une partie historique. Cette partie est d'autant plus importante, qu'elle peut seule, en expliquant la mission du génie, donner l'intelligence parfaite de ses monuments. Mais pour la remplir, il faut mieux qu'une nomenclature sèche et stérile, long tissu de dates et de noms propres.

Nous voulons des notices tout à la fois historiques et philosophiques assez développées pour donner une connaissance suffisante de chaque personnage, et aider la mémoire en rattachant l'enseignement à des faits. Sans doute ce travail n'a pas toujours été négligé ; mais il faut en étendre la sphère. Le temps est passé où l'on croyait que le savoir et le génie, l'éloquence et le bon goût n'avaient jamais habité que dans les étroites limites de la Grèce et de l'Italie. D'ailleurs, las d'avoir été si souvent le jouet des rêveries de la raison individuelle, les hommes d'aujourd'hui veulent des résultats, et par conséquent des enseignements généraux, c'est-à-dire incontestables, en littérature comme en philosophie.

Qui dira de combien d'erreurs et de préjugés cette longue manie, cette idolâtrique habitude de n'admirer et de ne présenter à l'admiration de l'Europe chrétienne que les païens d'Athènes et de Rome, a été la source fatale, depuis ce qu'on est convenu d'appeler la *renaissance* des lettres en Occident ? Mais nous aurons, dans la suite, occasion de nous étendre davantage sur ce

point essentiel. C'est donc un devoir sacré de montrer le génie s'allumant au foyer de la foi catholique d'un feu plus pur qu'aux autels de Jupiter, parlant toutes les langues, habitant tous les climats, et vivant à tous les âges du monde.

Nous remarquerons en passant que l'histoire de la parole, comme celle de la pensée, c'est-à-dire l'histoire de la littérature comme celle de la philosophie, offre deux époques bien distinctes, tant avant qu'après Jésus-Christ : l'époque de synthèse, où la religion dominait la société et inspirait le génie ; l'époque d'analyse, où le criticisme, dissolvant les antiques croyances, bannissait Dieu du monde, et ne laissait à l'homme d'autre enthousiasme que celui de la passion.

Ce n'est point assez d'avoir fait connaître par leurs noms et leur vie les rois de la parole, il faut de plus les révéler par leurs œuvres. Outre les notions historiques, dans lesquelles il sera, comme on voit, très facile d'aborder les plus hautes questions, le cours de littérature doit comprendre l'analyse plus ou moins étendue des monuments de l'esprit humain. Toutefois cette analyse ne doit avoir lieu que pour les ouvrages dont il est impossible à l'élève de prendre, par la lecture, une connaissance complète ; car notre pensée est qu'il doit lire beaucoup, et surtout les grandes compositions anciennes et modernes. Cet exercice est la vie de toutes les facultés. Ouvrant à l'adolescent toutes les sources du savoir, l'analyse et la lecture sont donc le moyen nécessaire et infaillible d'une érudition solide et variée.

Malheureusement cette ressource est méconnue dans un grand nombre d'établissements. Que dis-je ? elle y est frappée d'une sorte de proscription. Aussi voyez com-

bien de jeunes gens, pleins d'ardeur et de bonne volonté, arrêtés tout à coup au sortir du collège, et condamnés à végéter dans une éternelle enfance, faute de savoir où puiser de quoi alimenter cette soif de science qui les dévore et chercher les connaissances nécessaires pour fournir une noble carrière ! Combien d'autres, plus malheureux encore, perdus pour la société, perdus pour la religion, parce que, dans leur inexpérience, ils vont chercher la vie à des sources empoisonnées, martyrs d'une cruelle erreur et d'une imprévoyante éducation !

Ce signalement exact et sévère du corrupteur, cette indication consciencieuse du bien et du mal moral, littéraire, philosophique, est donc la condition essentielle d'un cours de littérature catholique. Impossible autrement qu'il soit ce qu'il doit être, religieux dans son esprit, universel dans son objet. Oh ! qu'il aura bien mérité de la jeunesse, des familles, de la société, de la religion et de la science, le maître vertueux qui, avec une noble indignation, aura su flétrir toutes ces productions fangeuses où s'éteignent également le flambeau de la foi et la flamme du génie.

Un autre devoir, non moins important pour lui, c'est de faire soigneusement connaître les ressources que peuvent offrir les différents ouvrages pour le développement et la preuve de telle ou telle vérité. C'est un moyen précieux de faciliter au jeune homme l'accomplissement de la mission que la Providence lui confia en le plaçant sur la terre. Car, qui ne le sait ? chacun de nous est né pour défendre, cultiver et transmettre quelqu'une des vérités, quelqu'une des lois dont l'ensemble compose l'héritage du genre humain. A la connaissance et à l'accomplissement de cette noble vocation est at-

taché, pour les peuples comme pour les individus, le bonheur et la gloire de la vie du temps et de l'éternité.

On le voit, chacune des lignes que nous venons de tracer révèle la pensée dominante en nous de faire de la littérature un puissant moyen d'érudition et de développement pour toutes les facultés.

Puissions-nous être compris ! Puisse la raison triompher de la routine, et arracher cette partie si belle de l'enseignement à l'inutilité et au pédantisme qui, dans la plupart des établissements actuels, ont fait de la rhétorique un véritable chef-d'œuvre de ridicule et de puérilité !

Il est temps de donner à cette science une allure plus franche, un caractère plus viril en harmonie avec le sérieux et les besoins de notre époque. « Autres temps, » autres mœurs. Héritiers d'une longue suite d'années » paisibles, nos heureux devanciers ont pu se livrer à » des discussions purement académiques, qui prouvent » encore moins leur talent que leur bonheur. Mais nous, » restes infortunés d'un grand naufrage, nous n'avons » plus ce qu'il faut pour goûter un calme aussi parfait. » Nos idées ont pris un cours différent. L'homme a remplacé en nous l'académicien, et, dépouillant les lettres » de ce qu'elles peuvent avoir de futile, nous ne les » voyons plus qu'à travers nos puissants souvenirs et » l'expérience de notre adversité... Quoi ! l'écrivain passera une vie frivole à s'occuper de chicanes grammaticales, de règles de goût, de petites sentences littéraires ; » il vieillira dans les langes de son berceau ; il ne montrera pas, sur la fin de ses jours, un front sillonné par » de longs travaux, par de graves pensées, et souvent » par de mâles douleurs, qui ajoutent à la grandeur

» de l'homme ? Quels soins importants auront donc » blanchi ses cheveux ? les misérables peines de l'amour- » propre et les jeux puérils de l'esprit [1]. »

Travailler à faire de la littérature actuelle l'expression vraie des leçons terribles et des graves circonstances au milieu desquelles nous vivons, est encore l'unique moyen de la réhabiliter dans l'opinion. Car, il faut bien qu'on le sache, le nom de cette science, telle que nous l'ont faite les Isocratres poudrés et musqués du dix-huitième siècle, est devenu synonyme de frivolité, et le nom de rhéteur ne peut pas plus se prononcer aujourd'hui devant l'homme sérieux sans l'exciter à rire, que celui d'augure chez les derniers Romains.

Quel peut être, d'ailleurs, dans un siècle comme le nôtre, l'usage de cette vaine science qui, s'attachant principalement aux formes de la pensée, s'étudie à les disséquer, à les juger, et prétend, sur cette base frivole, établir le mérite et la réputation des ouvrages d'esprit ? Étude misérable, propre seulement à énerver l'âme, dépraver le goût, et étouffer jusqu'au premier germe de la veritable éloquence ; bonne peut-être à former des sophistes et des rhéteurs à l'usage du Bas-Empire, tout au plus des orateurs académiques, espèce d'hommes sans conviction, sans vigueur, aux habitudes efféminées, aux doigts de roses, aux lèvres mielleuses, inhabiles à tout, si ce n'est à encadrer la servilité et la corruption dans des formules artistement travaillées.

De compositions, nous n'en avons dit mot jusqu'ici. Ne sont-elles pas cependant la partie essentielle d'un cours élémentaire de littérature ? n'est-ce pas le moment

1. Discours de réception de M. de Chateaubriand.

d'apprendre à écrire? A ces questions, voici notre réponse: Deux époques bien distinctes, avons-nous dit ailleurs, partagent la vie de l'homme; l'une dans laquelle il *reçoit*, l'autre dans laquelle il *transmet*. Or, nous croyons que l'éducation tout entière appartient à la première de ces deux époques. La composition, c'est-à-dire la transmission, n'est point de cet âge; ainsi elle ne doit occuper qu'une place bien secondaire dans un cours de littérature.

N'est-ce pas, en effet, intervertir l'ordre de la nature, et rendre un fort mauvais service à des jeunes gens dont les forces intellectuelles sont souvent bien moins développées que les forces physiques, que de les obliger à se creuser la tête et l'imagination pour en tirer ce qui ne saurait y être encore à un degré suffisant pour être transmis? Non; les pensées, les sentiments, cette surabondance de vie, élément nécessaire de toute composition, ne sauraient leur appartenir qu'à la seconde période de leur existence: avant d'écrire, il faut avoir appris à penser.

Ici, nous ne craindrons point d'en appeler au jugement de nos jeunes contemporains. En est-il un seul parmi nous qui, une fois entré dans le monde, et sentant tout le vide de son éducation, n'ait amèrement regretté ces précieux moments qu'on ne trouve qu'une fois dans la vie, perdus en essais malheureux de compositions prématurées sur des sujets imaginaires et puérils? Pernicieux labeur dont le seul résultat incontestable fut l'exagération, c'est-à-dire le faux dans la pensée, le romanesque dans le sentiment, le boursouflé dans le style et la dépravation du goût. Ah! ce n'est point ainsi que les grands maîtres se formèrent à la véritable éloquence;

ils se nourrirent pendant de longues années de lectures et de méditations ; puis, lorsque le temps fut venu, l'abondance de vie qui remplissait leur âme s'échappa en traits de feu, et se revêtit, à leur insu, d'images fortes ou naïves, terribles ou gracieuses.

Ici nous ne sommes que leurs historiens et les interprètes de leurs propres pensées. Nous pourrions invoquer l'autorité d'un grand nombre d'entre eux, celle de l'orateur romain en particulier [1]. Bornons-nous à citer les paroles de l'éloquent auteur de l'*Essai sur l'indifférence:* « Nourrissez longtemps votre esprit de l'étude » des grands modèles ; pensez, méditez longtemps ; » amassez dans le silence comme un trésor de faits, de » connaissances, de réflexions ; puis, si votre génie vous » sollicite d'écrire, livrez-vous tout entier et sans con- » trainte à ses inspirations ; c'est ainsi qu'on est élo- » quent ; il faut que l'écrivain domine sa pensée et soit » dominé par ses sentiments [2]. »

Ainsi le vrai secret de former les jeunes gens à l'art d'écrire, c'est de les familiariser avec les grands modèles. Les plus habiles maîtres sont unanimes sur ce point [3]. Or, connaissez-vous un moyen plus sûr d'acquérir

1. *Voyez* Cicér. *de Oratore.*

2. Pensées diverses.

Le célèbre Louis de Grenade pense de même : « Debet igitur (concionator), priusquam hoc munus (concionandi) attingat, varia et multiplici lectione refertum pectus habere.... Qua in re vermiculos, quos bombyces appellamus, imitari debent, qui pluribus diebus nihil aliud faciunt quam arborum foliis corpora saginare ; deinde ubi in justam corporis magnitudinem excreverint, serica fila die noctuque non desistunt. » *Rhetor.* lib. II, 75. — Un peu plus loin, il s'exprime ainsi : « Non enim alia ratione dictum a veteribus esse credo : poetam nasci, oratorem fieri, nisi quod facultas illa præcipue naturæ beneficio : hæc vero studio, meditatione, assidua lectione, multa exercitatione et imitatione comparatur. » *Ib.,* 77.

3. « Si ex consuetudine loquentium fiunt homines loquentes, cur ex

cette précieuse familiarité avec le génie, que la lecture, l'étude, l'analyse, la paraphrase, la traduction des chefs-d'œuvre qu'il nous a laissés ? La traduction surtout n'apprend-elle pas tout à la fois à bien penser, à bien sentir et à bien rendre? Et n'est-ce pas dans ces trois choses que consiste toute l'éloquence, tout l'art d'écrire.

Mais qu'on se garde bien de donner à traduire des morceaux détachés, des harangues, des descriptions brillantes, toutes choses qui, présentées isolément, sont éminemment propres à corrompre le goût et à fausser les idées. Ajoutez qu'elles sont nulles pour la science. Quand donc viendra le jour où l'éducation, affranchie pour jamais de cette funeste habitude de tout analyser ou plutôt de tout disséquer, redeviendra synthétique, et, selon le vœu de Bossuet, ne présentera pour aliment aux facultés naissantes que des idées complètes ?

N'est-il pas encore à désirer qu'on laisse à chaque élève le soin de choisir l'auteur, le modèle de son goût, pourvu qu'il soit sans danger pour son innocence ? N'y a-t-il pas du despotisme et de l'absurdité à faire passer sous le même niveau, nourrir du même pain, et comme fondre dans le même moule, tant d'intelligences d'une portée, d'un caractère et d'une vocation si différents ? Pour la traduction, même liberté que pour le choix de l'auteur ; qu'elle soit au gré de l'élève, ou une interprétation fidèle, ou une imitation, ou une paraphrase [1].

consuetudine eloquentium non fiant eloquentes ? » S. Aug. lib IV. *de Doctr.*
On connaît la maxime d'Horace :

Exemplaria græca
Nocturna versate manu, versate diurna.

Voyez aussi Cicér. *de Oratore* ; — Quintil. lib. II, c. 5.

1. Cet utile exercice est ainsi expliqué par le père Jouvenci, *Ratio dis-*

Il est temps d'en finir ; depuis qu'elle est captive dans les étroites méthodes du jansénisme universitaire, l'éducation n'est plus le développement des facultés humaines, elle en est la compression. Et cependant il faut bien le redire au siècle de la routine et du monopole, qui paraît l'avoir entièrement oublié, ce n'est que dans l'atmosphère de la liberté que l'homme vit et se développe. Terminons en ajoutant que, pour faire un travail plus complet, par la traduction d'un ouvrage entier, plusieurs élèves pourraient utilement se réunir. L'adage antique est aussi vrai aujourd'hui qu'autrefois : *Timeo doctorem unius libri.*

cendi et docendi, c. I, art. 2, § 4 : « Ad imitationem quod attinet, quæ maxime stylum juvat, præstiterit locum aliquem, Ciceronis exempli causa, versare in sermonem vernaculum, quem, interposito spatio, convertas in latinum ; mox quod a te scriptum fuerit conferre cum ipso loco Tulliano atque ex illo emendare. Sic facillime styli tui a Ciceroniano discrimen apparebit. Video hanc imitandi rationem plerisque magnas utilitates attulisse. Eadem ratio servabitur in oratorio stylo elimando. Conficies analysim orationis Ciceronianæ vel partis alicujus illustrioris ex ea decerptæ: rationes, figuras, rudi quadam delineatione adumbrabis : hanc materiam postea tractabis tuo more, et osseam quasi compagem carne sua vesties. Postremo tuum opus cum Ciceroniano comparabis, et quantum ab eo recedas intelliges. Sumi potest etiam locus aliquis egregius ejusdem Tullii, ac transferri ad aliud argumentum simile vel contrarium, utendo figuris iisdem, periodis, commissuris, transitionibus, toto denique ductu orationis ac filo, Ciceronem quasi vestigiis persequendo, mutatis tantum verbis ac sententiis. Ille, verbi gratia, *Orat. in Pisonem*, describit quis sit populus Romanus : regat multitudinem hominum seditione concitam, populum Romanum appellandum esse : similiter ostendas quis Christianus dicendus sit, quis nobilis, quis eruditus. Invehitur, *Philippica* II, in Antonium, cui, Ciceronis ipsius consulatus non placebant, qui tamen summis viris placuerunt : non placet Antonio consulatus meus ? At placuit Servilio ita imitare hunc locum in eos quibus non placent studia litterarum, quæ viris omnium ætatum et ordinum sapientissimis placuerunt. »

Id. Quintil., lib. x.

CHAPITRE XIII

DU ROMANTISME

Bien des gens seront tentés de sourire en nous voyant traiter sérieusement la question qui va nous occuper. Pour eux, le romantisme est jugé : ce n'est qu'une aberration de plus de l'esprit humain ; le dédain seul doit en faire justice. Il faut bien cependant que cette question soit plus sérieuse qu'il ne paraît au premier coup-d'œil, puisqu'elle a divisé la république des lettres en deux camps, et que la guerre dont elle fut l'occasion a été longue, ardente, quelquefois injuste et passionnée. Pour nous, nous ne craignons pas d'avancer que c'est ici la question vitale de la littérature moderne.

Qu'est-ce donc que le romantisme ? quelle est son origine, quels sont ses caractères, quelle est sa tendance, quels sont ses droits aux faveurs de l'opinon ?

« On sait d'abord que le nom de romantique dérive » de celui de *romane* ou *romance*, qui désigne une lan- » gue usitée jadis dans le midi de la France, et dans » laquelle ont été écrites quelques-unes des premières » productions qu'on peut rapporter à ce genre de littéra- » ture [1]. » Les écrivains de l'Allemagne appellent poé-

1. *Essai sur la littérature romantique,* p. 5.

sie romantique un genre de poésie né du génie même des nations modernes, ayant pour base la Bible, la légende, l'histoire héroïque et merveilleuse de nos aïeux, se nourrissant de l'esprit local et inhérent au sol et peignant les maux, les aventures, les hauts faits indigènes[1]. L'idée fondamentale du romantisme, « ajoute M. Victor Hugo, » est de substituer aux couleurs usées et fausses de la » mythologie païenne, les couleurs neuves et vraies de » la théogonie chrétienne ». Avant M. Hugo, madame de Staël avait dit que la division du genre *classique* et du du genre *romantique* « se rapportait aux deux grandes » ères du monde, celle qui a précédé le christianisme » et celle qui l'a suivi ».

De tout cela, il résulte que le *romantisme* n'est autre chose que la littérature indigène des peuples de l'Europe moderne et le classique, la littérature grecque et romaine, importée parmi nous aux XV[e] et XVI[e] siècles par les Grecs chassés de l'Orient, et propagée, surtout en France, par les écrivains du siècle de Louis XIV.

Qu'à cette époque fameuse il y ait eu une déviation, un changement profond dans les croyances, dans les mœurs, et par conséquent dans la littérature de l'Europe, c'est un fait aussi inconstestable que mal jugé par quelques écrivains. Nous sommes heureux de pouvoir citer des hommes non suspects qui l'ont apprécié avec une grande supériorité de raison, au moins quant à ses résultats littéraires[2]. « L'Europe moderne, dit l'auteur » déjà cité, avait acquis, pendant la longue période qui » s'est écoulée depuis Charlemagne jusque vers la fin » du XV[e] siècle, une manière de juger et de sentir

1. *Essai sur la littérature espagnole*, p. 48.
2. *Essai sur la litt. rom.*, p. 71 et suiv.

» conforme à l'ensemble des causes qui avaient agi sur » elle. Comme la Grèce ancienne, elle avait ses goûts, » ses opinions, ses préjugés... Si l'Europe alors, dans » les développements progressifs de la pensée et de » l'imagination, fût restée livrée à ses seuls éléments de » culture, si nulle influence étrangère n'en eût modifié » l'action, on aurait vu naître partout sur son sol une » littérature vraiment nationale, comme celle des anciens, » et où se seraient retrouvés, sans addition et sans mé- » lange, tous les traits qui caractérisent la civilisation. Dès » avant le quinzième siècle, la France en avait donné » l'exemple. Les poésies de ses trouvères, ses anciens fa- » bliaux, ses anciens romans de chevalerie y composaient » dès lors une littérature basée sur des traditions popu- » laires, sur la peinture des usages nationaux... Dénuée » sans doute de ce genre de variété et de profondeur » que donnent seules l'abondance des lumières et l'ha- » bitude de la réflexion, elle était du moins en parfaite » harmonie avec le génie de la nation. Si, corrigeant » ses imperfections sans changer son principe, la France » fût restée fidèle à ces premiers essais de son talent » littéraire, elle jouirait aujourd'hui des avantages trop » peu sentis d'une littérature née et perfectionnée sur » le sol de la patrie. »

Malheureusement, il n'en fut pas ainsi. L'empire de Constantinople venait de tomber sous les coups de Mahomet ; d'illustres fugitifs vinrent éveiller l'admiration de l'Europe pour les chefs-d'œuvre antiques. Jusque alors ils avaient été relégués dans les chartriers des monastères, l'imprimerie les répandit avec profusion. Ajoutez la tempête religieuse du seizième siècle, qui, brisant avec violence les liens sacrés de la foi, sépara brusquement le

passé du présent, et changea tout dans les croyances et les mœurs de l'Europe. Par toutes ces causes, détachée du sein maternel, la société cessa forcément de puiser sa vie littéraire aux sources anciennes.

« On étudia, on commenta sans relâche les ouvrages » de la Grèce et de Rome... On adopta leurs principes, » on se pénétra de leur esprit... On traita de gothiques et » de surannés le petit nombre d'écrits qu'avait produit » une inspiration puisée dans les sources nationales. » Enfin, une grande révolution s'opéra dans les idées ; » la France y prit part plus peut-être qu'aucune autre » contrée de l'Occident... [1].

» Sans doute, continue le même auteur, les ouvrages » des anciens se distinguent par des beautés d'un ordre » supérieur, et méritent la place que leur ont, de tout » temps, assignée les nations éclairées. Mais ces ou- » vrages, fruit d'un génie étranger, furent écrits pour le » siècle qui les vit naître, ou plutôt sous l'inspiration de » ce siècle. Appropriés à l'ordre de choses qui existait » alors, ils en portent l'empreinte et lui doivent leurs » anciens succès. Si la Grèce entière applaudissait à ses » orateurs et à ses poètes, si la représentation de leurs » productions y excitait des transports dont aucun autre » âge n'a reproduit la vivacité, c'est que ces productions » offraient à la masse de la nation l'image de ses mœurs, » de ses sentiments, de ses croyances ; c'est qu'elles » étaient populaires dans toute l'étendue de cette ex- » pression [2].

1. *Essai sur la litt. rom.*, p. 75.

2. Les rapsodes s'en allaient chantant, par les villes de la Grèce, l'Iliade et l'Odyssée, c'est-à-dire, les aventures et les gloires des anciens Hellènes. Eschyle, dans son *Prométhée ;* Sophocle, dans *Œdipe ;* Euripide,

» Mais, en les transportant dans les langues modernes, » chez des peuples qui n'avaient presque que le nom » d'homme de commun avec ceux de l'antiquité, devait-on » leur accorder autre chose que l'admiration qui est due » au génie sous quelque forme qu'il se présente ? Et » fallait-il citer comme des modèles pratiques, et imposer » comme tels à l'imitation des modernes, des productions » aussi étrangères à leurs mœurs, à leurs lois et à leur » culte [1] ? »

On vit donc l'Europe, s'abdiquant elle-même, prendre pour modèles exclusifs les Grecs et les Romains ; emprisonner dans les formes étudiées de leur langage, froid comme la cendre de leurs tombeaux, sa parole si naïve, si forte, si libre et si vive ; à l'inspiration chrétiennes préférer la fausse inspiration du paganisme ; en un mot, se faire, autant qu'il fut en elle, grecque, romaine dans sa composition, et païenne dans son langage.

Vainement le génie du Tasse, du Camoëns et de Milton, allumé au foyer du christianisme, frémit d'indignation et entreprit de lutter contre ce fatal entraînement. Il lui fallut sacrifier à l'autel du nouveau goût, et, dans ses œuvres immortelles, marquer par un mélange bizarre le passage, dans la littérature, de l'influence chrétienne à l'influence païenne. Ces derniers accents de la foi à peine éteints, tout fut consommé.

Redescendu au sein des sociétés modernes, tout le cortège olympique rentra triomphant dans le domaine de la

dans *Phèdre*, résumaient les dogmes tout à la fois les plus profonds et les plus chers à l'homme déchu, mais plein du sentiment de sa dignité et de l'espoir de sa régénération. Virgile chante les origines, les hauts faits, les destinées sublimes du peuple romain ; et Virgile fait battre tous les cœurs aux accents gracieux de sa muse.

1. *Essai sur la littérat. rom.*, p. 74.

littérature et des arts. Bientôt même une voix *chrétienne* osa dire au monde savant : Voilà tes dieux ; les seuls dont le nom puisse embellir tes ouvrages ; les seuls dont les traits doivent inspirer ton pinceau ; les seuls dont les mystères, dont l'intervention conviennent aux œuvres de génie. L'histoire nationale n'est qu'un fonds stérile et prosaïque, l'Évangile est trop austère : ses redoutables mystères tueraient l'enthousiasme [1].

Ainsi furent solennellement proscrites de la littérature des peuples chrétiens, et leur histoire nationale et la religion du Christ. Au lieu de la langue de la foi, les lettres ne parlèrent plus que le jargon de l'idolâtrie. Honneur à l'élève du jansénisme ! il peut se flatter de n'avoir pas

1. La fable offre à l'esprit mille agréments divers ;
Là tous les noms heureux semblent nés pour les vers.

. . . .

De la foi du chrétien les mystères terribles
D'ornements égayés ne sont point susceptibles ;
L'Évangile à nos yeux n'offre de tous côtés
Que pénitence à faire et tourments mérités.

. . . .

Oh ! le plaisant projet d'un poète ignorant
Qui de tant de héros va choisir Childebrand ?

Art poét., ch. III.

C'en fut fait, dès lors, de la popularité de notre littérature indigène. « La poésie française, étant *devenue par là* la plus classique de toutes les poésies modernes, est la seule qui ne s'est pas répandue parmi le peuple. Les stances du Tasse sont chantées par les gondoliers de Venise ; les Espagnols et les Portugais de toutes les classes savent par cœur les poésies de Calderon et de Camoëns. Shakspeare est autant admiré par le peuple en Angleterre, que par la classe supérieure. Des poèmes de Goëthe et de Bürger sont mis en musique ; et vous les entendez répéter des bords du Rhin jusqu'à la Baltique. Nos poètes français sont admirés par tout ce qu'il y a d'esprits cultivés chez nous et dans le reste de l'Europe ; mais ils sont tout à fait inconnus aux gens du peuple, et aux bourgeois même des villes, parce que les arts en France ne sont pas, comme ailleurs, natifs du pays même où leurs beautés se développent. » Madame de Staël, *De l'Allemagne*, t. I, 259.

peu contribué à ruiner, sans le vouloir sans doute, l'influence de la religion sur la société, en consacrant le paganisme dans la littérature.

C'est d'après ces préceptes étranges qu'on a vu, depuis cette époque, la jeunesse catholique, dont l'imagination, le cœur, l'intelligence, toutes les facultés doivent grandir sous l'action de la vraie foi, nourrie, pendant ses plus belles années, des rêveries et des fables mythologiques, former son goût sur des modèles complètement étrangers à nos mœurs, à nos croyances, à notre amour. Erreur déplorable, dont il importe de constater les principaux résultats.

« Ainsi fut tranché, s'écrie M. Charles de Villers, le » fil qui attachait notre culture poétique à la culture » poétique de nos pères. Nous devînmes infidèles à leur » esprit, pour nous livrer sans réserve à un esprit étran- » ger que nous entendions mal, qui n'avait aucun rap- » port avec notre vie réelle, avec notre religion, avec » nos mœurs, avec notre histoire. L'Olympe, avec ses » idoles, remplaça le ciel des chrétiens et les miracles... » La muse des modernes, soumise à cette transfusion, » reçut dans ses veines un sang étranger qui ne put » jamais s'assimiler entièrement à sa vie... Le monde de » la poésie devint un tout autre monde que le monde » vulgaire... ; on n'y entendit parler que de Troie et de » Thèbes..., de Rome et des dieux étrangers... Les lé- » gislateurs de la poésie ancienne, à demi compris ou » faussement interprétés, furent les oracles suprêmes de » notre nouveau Parnasse.

» Notre nature propre et originaire combat toujours » sourdement cette vie artificielle qu'on nous a forcés de » revêtir. Nous ne sommes plus d'un seul jet : l'unité de

» notre existence est troublée, et nous ressemblons au » monstre d'Horace... Et qui voudrait y regarder de » près, trouverait peut-être qu'à la longue, c'est de là » qu'est né ce refroidissement des âmes pour la religion, » pour la simplicité et la sainteté de l'Évangile, pour » tout ce qui est vraiment grand, noble et humain, dont » le gigantesque, l'ampoulé et le maniéré ont pris la » place dans l'opinion ; non pas que ces défauts aient en » aucune manière appartenu aux anciens, mais parce » qu'ils appartiennent à la fausse route que nous avons » prise, en voulant devenir autre chose que ce à quoi » nous destinait la sage nature dans le monde moderne » et chrétien [1]. »

Dans son *Essai sur les institutions sociales*, M. Ballanche ne parle pas avec moins de force et de bon sens. Voici ses paroles : « La littérature de toutes les nations » résulte de leur propre origine. Les Français ont voulu » marier leur littérature native à la littérature des an- » ciens. De là ce quelque chose de factice et d'artificiel » qui vient frapper de froideur même l'expression des » sentiments ; de là cette nature et ces mœurs conve- » nues, qui ne sont ni dans la société ni dans l'idéal ; » de là enfin cette perfection de détails, ce fini d'exécu- » tion qui annoncent le travail et non l'inspiration [2]. »

Et plus loin : « M. de Maistre remarque admirablement » bien que toute religion, par la nature même des choses, » *pousse* une mythologie qui lui ressemble ; et que la » mythologie de la religion chrétienne est par cette raison » toujours chaste, toujours utile et souvent sublime, sans

1. Lettre de M. Charles de Villers à M. Millin, sur un recueil d'anciennes poésies allemandes, dans le *Magasin encycloped.* 1810, t. V.
2. T. II, 279.

» que, par un privilège particulier, il soit possible de la » confondre avec la religion même. Si Boileau se fût » élevé à cette haute considération, il aurait connu les » ressources de l'épopée chrétienne ; son esprit réservé et » sévère n'aurait pas été effrayé d'une profanation qui » était impossible pour le véritable poète, et il n'aurait » pas contribué à perpétuer parmi nous le règne caduc » des divinités de la Grèce [1]. »

Ne craignons pas de citer encore. La plus imposante autorité peut seule dissiper les préjugés nombreux qui règnent encore parmi nous sur le point important dont il est ici question.

« Les écrivains d'un grand peuple, dit le savant éditeur » de Bouterweck [2], doivent être les rivaux et non les » singes des grands modèles étrangers dont ils tâchent » de s'approprier les beautés. Si les créateurs des litté- » ratures modernes n'avaient pas trop perdu de vue ce » principe, elles se rattacheraient davantage aux mœurs, » aux sentiments, aux institutions de nos aïeux, à nos » usages, à notre religion ; et nous n'aurions pas des » littératures hybrides ou décolorées, tantôt composées » d'éléments hétérogènes et péchant par la base de leur » institution, tantôt formées sur un type étranger à nos » idées, à notre manière d'être ; n'offrant, en un mot, » qu'une littérature grecque en caractères occidentaux, » un mauvais calque de la littérature des anciens..., » une copie comparable à ces froides gravures qui sont » destinées à reproduire à nos yeux les tableaux des » Rubens et des Titien. »

1. T. II, 279.
2. *Essai sur la littérature espagnole*, p. 40 et suiv.

Enfin, il faut entendre les gémissements de l'Allemagne savante sur cette déplorable déviation. Ses plus grands génies regrettent amèrement que nous ayons abandonné nos richesses nationales « pour une servile » imitation des anciens, dont nous nous sommes faits » beaucoup trop les faibles et malheureux copistes, tan- » dis que nous aurions dû nous borner à nous approprier » leur manière large, simple et noble, surtout à imiter » leur sagesse, en exploitant, comme eux, les ressources » de notre sol natal, et en ne traitant à leur exemple » encore, et à celui des grands peintres de l'Italie (les » seuls qui, dans leur art, se soient élevés au-dessus » des anciens), que des sujets analogues à notre ma- » nière d'être, liés avec nos intérêts les plus chers, et » puisés dans nos annales religieuses et politiques. Alors » nos littératures auraient jeté des racines plus profondes » et plus vigoureuses dans l'esprit des nations modernes » et influé plus puissamment sur leur culture morale, que » n'ont pu faire ces littératures d'emprunt, sans saveur » et sans force, comme les fruits exotiques qu'on élève » dans nos serres. Notre caractère s'en serait indubi- » tablement mieux trouvé, et notre existence intellec- » tuelle aurait plus d'indépendance et d'originalité [1]. »

Tels sont, sur le changement opéré dans les littératures de l'Europe, les jugements, les plaintes, les accusations, les vœux légitimes de la science et de la philosophie.

1. *Essai sur la littérature espagnole*, introd., p. 48.

CHAPITRE XIV

CARACTÈRES ET TENDANCE DU ROMANTISME

De ce que nous venons de dire, il suit évidemment que le romantisme n'est pas une vaine question de mots. Il est à nos yeux, nous le disons sans détour, l'expression de la transformation sociale qui s'opère aujourd'hui. Des reproches mérités lui ont été faits, nous le savons ; ses écarts nous sont connus, nous ne les dissimulons point. Bien plus, nous croyons qu'il se rendra coupable encore d'erreurs nouvelles ; mais c'est moins à lui qu'il faudra les imputer qu'à la société qu'il représente. Miroir fidèle, il réfléchit notre état présent avec toutes ses incertitudes, ses tâtonnements, ses vices et ses vertus, ses ombres et ses lumières.

C'est donc une erreur de supposer, avec les premiers adversaires du romantisme, que cette littérature consiste uniquement dans ce caractère de mélancolie qui règne sur ses productions, ou dans le contraste du sublime et du vulgaire, ou dans le mépris de toutes les règles, ou enfin dans la peinture exclusive des mœurs et des traditions du moyen âge.

Sans doute la mélancolie est un des traits distinctifs du

romantisme, et il en doit être ainsi. En effet, « sans » aller jusqu'à prétendre que cette sorte de maladie de » l'âme, si commune parmi nous, fut inconnue aux » anciens, au moins peut-on dire que la peinture en » est bien rare dans leurs écrits. Ces peuples, en- » tourés d'une nature riante et sereine, imbus d'une » religion toute physique et placée dans le seul pré- » sent, sans cesse occupés des intérêts matériels de » l'existence, ou du soin qu'exigeait la conservation » politique de leur État, ne portaient, dans l'ensemble » de leur constitution, aucune cause capable d'en nour- » rir en eux le germe...

» C'est dans notre climat, dans notre religion, dans » nos mœurs, qu'il en faudra placer les causes, comme » c'est dans notre littérature qu'il en faut chercher » des exemples. Le spectacle de la nature, vers le » nord, porte une expression de tristesse inconnue » aux champs brillants du midi... Le génie mélan- » colique d'Ossian rappelle la sombre atmosphère » des Hébrides, comme les riantes fictions d'Homère » semblent empruntées au soleil éclatant de la Grèce... » La religion chrétienne, à son tour, ce culte de » mystère et de contemplation, qui place l'homme » en dehors de sa propre existence, et fait de son » séjour sur la terre le lieu de son exil ; la reli- » gion chrétienne semble faite pour nourrir en Occi- » dent ce penchant déjà favorisé par la nature [1]. »

Oh ! sans doute, la mélancolie doit être le caractère dominant de la littérature des nations chrétiennes. Nées

1. *Essai sur la littérature romantique*, p. 205 et suiv.

du sang de l'homme de douleurs, leur berceau fut une croix ; leur héritage, l'expiation ; leur diadème terrestre, une couronne d'épines. Exilées, voyageuses, divinités déchues qui cherchent le ciel, leur parole peut-elle être autre chose qu'un long soupir ? leurs chants, que des hymnes d'espérance ? Pour elles, le bonheur n'est pas de ce monde : leurs joies d'ici-bas ne sont que des joies souffrantes. Est-il besoin d'ajouter que l'état actuel du monde, ce fracas continuel de trônes qui tombent, ces commotions qui font trembler le sol sous nos pas, le doute dévorant qui condamne l'intelligence à un vide affreux et le cœur à d'indicibles ennuis, tant de gloires évanouies, tant d'espérances trompées, ont dû rembrunir encore cette teinte de tristesse inhérente au romantisme ?

Quant au contraste du sublime et du vulgaire, dans lequel on a fait consister toute la littérature nouvelle, écoutons M. Victor Hugo ; ses paroles nous ont paru pleines de sens : « Agissant en cela comme le polythéisme » et la philosophie antique, la muse purement épique » des anciens n'avait étudié la nature que sous une seule » face, rejetant sans pitié de l'art presque tout ce qui, » dans le monde soumis à son imitation, ne se rapportait » point à un certain type de beau ; type d'abord magni- » fique, mais, comme il arrive toujours de ce qui est » systématique, devenu dans les derniers temps mes- » quin et conventionnel.

» Le christianisme ramène la poésie à la vérité. Comme » lui, la muse moderne verra les choses d'un coup d'œil » plus haut..., elle se mettra à faire comme la nature, » à mêler dans ses créations, sans pourtant les confondre, » l'ombre à la lumière, le corps à l'âme... ; car le point

» de départ de la religion est toujours le point de départ
» de la poésie : tout se tient [1]. »

C'est ici que le romantisme a surtout besoin de la religion. Sans elle, jamais il ne comprendra le dualisme du monde actuel, par conséquent, tout ce qu'il y a de grandeur et de misère, de puissance et de faiblesse, d'ordre et de désordre, de *sublime* et de *vulgaire* dans l'homme, dans la société, et dans la création tout entière. L'intelligence lui manquera ; et au lieu de portraits pleins de vigeur et de poésie, parce qu'ils seront pleins de vérité, il ne produira que des caricatures affreuses ou ridicules.

Mais aussi, une fois initié à ce profond mystère, il n'y aura pas une fibre dans le cœur humain qu'il ne puisse remuer avec une invincible puissance. En général, l'Écriture sainte, et en particulier Job et les Psaumes, ainsi que la liturgie de l'Église catholique, nous semblent des modèles admirables de ce contraste, ou plutôt de ce rapprochement perpétuel de cette dignité qui s'élève jusqu'à Dieu, jusqu'à l'infini, et de cette faiblesse qui descend jusqu'au néant.

Si donc on osait donner des conseils au génie, « ce ne
» serait pas des conseils purement littéraires qu'il fau-
» drait lui adresser ; il faudrait parler aux poètes comme
» à des citoyens, comme à des héros, il faudrait leur
» dire : Soyez vertueux, soyez croyants, soyez libres, res-
» pectez ce que vous aimez ; cherchez l'immortalité
» dans l'amour, et la divinité dans la nature ; enfin,
» sanctifiez votre âme comme un temple, et l'ange des
» nobles pensées ne dédaignera pas d'y apparaître [2]. »

1. *Odes et Ballades*, préface de 1824.
2. Madame de Staël, *De l'Allemagne*, p. 253.

Le romantisme n'est pas non plus l'affranchissement, de toute règle, la révolte contre toute espèce d'autorité littéraire. Mais son cri de guerre étant ce vœu du poète : *Qui nous délivrera des Grecs et des Romains ?* serait-il conséquent à lui-même s'il ne protestait contre leur système de composition ? Pour être efficace, la réaction doit être complète.

Or, non seulement le fond, mais aussi la forme de notre littérature est grecque ou romaine. « Les critiques du dix-septième siècle avaient, en général, » conçu la littérature comme un art déterminé, régulier » dans ses formes, méthodique dans ses procédés, sus- » ceptible enfin des règles fixes et précises qui régissent » nos autres connaissances. Dans la recherche de ces » règles, ils furent préoccupés par cette grande idée » de la nécessité de se soumettre au système de » composition suivi par les anciens, et en particulier » exposé par Aristote dans ses divers traités littéraires. » La foi à la poétique d'Aristote fut le dogme du » dix-septième siècle, comme la foi à sa physique l'avait » été des siècles antérieurs.

» *Par là,* on préjugeait une question qui peut diviser » encore les meilleurs esprits, celle de l'origine et de » l'essence des règles en littérature ; et l'on attribuait de » suite à celle des Grecs une autorité absolue, tandis » qu'il aurait fallu d'abord examiner s'il n'y avait rien en » elle de relatif à la constitution particulière de leur litté- » rature [1]. »

Malheureusement on ne le fit point. Ainsi l'on nous donna les règles du théâtre athénien, par exemple,

1. *Essai sur la littérature romantique*, p. 270 et suiv.

comme des principes fixes, fondés sur la nature et immuables comme elle. Et toutefois, cette triple unité de temps, d'action, de lieu, était purement relative à une forme scénique déterminée et uniquement propre aux anciens. C'est dans l'auteur que nous venons de citer qu'il faut voir les preuves péremptoires de cette assertion [1].

Le mode de représentation ayant changé, l'observation rigide de ces règles étrangères a communiqué à la tragédie française cette froideur que les étrangers s'accordent à lui reprocher. « Il suffit, d'ailleurs, de les » considérer dans la plupart de nos auteurs, pour en » sentir les inconvénients. Qu'est-ce que cette conformité » extérieure aux trois unités, dans tant de chefs-d'œuvre » de notre scène, sinon une violation convenue de la » raison et de la vraisemblance ? » Comment se persuader, par exemple, dans *Phèdre* et le *Cid*, que l'espace de vingt-quatre heures suffise aux nombreux événements sur lesquels roule l'intrigue de ces pièces [2] ? Cet exemple est choisi entre mille.

Ainsi donc le romantisme rejette la plupart des règles de la littérature classique, mais il en admet d'autres : d'abord celles qui, par leur caractère d'universalité et de permanence, doivent être regardées comme des lois de l'intelligence humaine ; ensuite, celles qu'un règne long, pacifique et brillant nous fait apparaître comme l'expression des habitudes, des mœurs, de la constitution, du caractère, en un mot, de l'individualité des peuples modernes. Au reste, c'est dans les auteurs ro-

1. *Essai sur la littérature romantique*, p. 270 et suiv.
2. *Essai sur la litt. romant.*, p. 280.

mantiques espagnols, anglais et allemands, qu'il faut en chercher l'application [1]. Plus que toutes les controverses, cette étude contribuera à fixer, et, nous pouvons le dire, à rassurer les esprits sur les véritables caractères de la littérature romantique. Nul moyen plus efficace de hâter son développement parmi nous, et de corriger ou de prévenir ses écarts ; le temps et le génie feront le reste.

Enfin, on a fait consister le romantisme dans la peinture exclusive du moyen âge. « Sans doute un tel sujet » rentre dans son domaine, mais il est loin de le compo- » ser tout entier... Ceux qui ont émis cette opinion n'ont » pas fait attention que la plupart des auteurs auxquels » les partisans même de cette opinion contestent le moins » la qualité de romantiques, Schiller, Goëthe, lord Byron » et une foule d'autres, ont peint indifféremment le » moyen âge et la société contemporaine, et qu'en litté- » rature, ce qui caractérise un ouvrage, c'est bien moins » le choix ou l'époque du sujet, que l'inspiration et les » sentiments que l'auteur y rattache. D'ailleurs, réduire » ainsi la littérature romantique à n'être que l'expres- » sion d'un ordre de choses qui n'existe déjà plus, c'est » en rétrécir étrangement le domaine, c'est la dépouil- » ler du principe de vie de toute littérature, qui est dans » son union intime avec l'état présent de l'opinion et de » la pensée.

» La littérature romantique n'est point ansi finie [2]. » » Seule, au contraire, elle a de l'avenir ; seule, elle peut

1. Au reste, pourquoi tant argumenter, tant judaïser sur les règles ? on l'a dit : les règles ne sont que l'itinéraire du génie : « elles nous apprennent » seulement que Corneille, Racine, etc., ont passé par là ; mais si l'on » arrive au même but, pourquoi chicaner sur la route? »

2. *Essai sur ta litt. romant.*, p. 221.

» encore être perfectionnée, parce que, ayant ses racines » dans notre propre sol, elle est la seule qui puisse » croître et se vivifier de nouveau ; elle exprime notre » religion, elle rappelle notre histoire ; son origine est » ancienne, mais non antique [1].» Ce n'est donc qu'en restant fidèle à son double caractère religieux et national, en développant de plus en plus cette double tendance, que le romantisme peut assurer son triomphe et accomplir sa noble mission.

Les écrivains romantiques ont très bien compris qu'avec l'Évangile commença, pour le monde, une littérature nouvelle ; qu'ainsi, une littérature païenne chez des peuples chrétiens est un anachronisme monstrueux, une anomalie choquante. « Une religion spiritualiste, dit l'auteur » que nous venons de citer, supplantant le paganisme » matériel et extérieur, se glisse au cœur de la société » antique, la tue et, dans ce cadavre d'une civilisation » décrépite, dépose le germe de la civilisation moderne...

» Cette religion est complète par ce qu'elle est vraie ; » entre son dogme et son culte, elle scelle profondément » la morale... Une partie des vérités *qu'elle enseigne* » avait peut-être été *soupçonnée* par certains sages de » l'antiquité, mais c'est de l'Évangile que date leur » pleine, lumineuse et large révélation... Pythagore, » Socrate, Platon, sont des flambeaux ; le Christ, c'est » le jour... Voilà donc une nouvelle religion, une société » nouvelle : sur cette double base, il faut que nous » voyions grandir une nouvelle poésie [2]. »

Si, à cette proclamation solennelle de la pensée intime,

1. Madame de Staël, p. 260,
2. *Odes et Ballades*, préf. de 1822

fondamentale du romantisme, on joint les preuves que nous avons développées, il ne restera plus, nous l'espérons, aucun doute sur la tendance religieuse et nationale qu'il doit avoir. C'est pourquoi son caractère propre est de prendre ses sujets dans nos annales religieuses et politiques; d'y chercher ses inspiratations; d'emprunter une parole libre comme les nations affranchies par le Christ, vive comme notre foi, ardente comme notre amour ; de ne reconnaître pour règles de goût, pour principe de style, que les règles et les principes analogues à notre manière de penser et de sentir, ou sanctionnés par l'autorité générale , de secouer par conséquent le joug de la raison particulière grecque ou romaine, il n'importe; enfin, de dire la nature, l'homme, la société tels que le christianisme les a faits et les révèle.

CHAPITRE XV

DES LIVRES CLASSIQUES

Un des plus puissants moyens de donner, non seulement à la littérature, mais encore à toutes les études, cette direction catholique, c'est-à-dire vraiment noble et vraiment sociale, c'est, sans contredit, le choix judicieux des livres classiques. L'enfance est une cire molle ; sa fidélité à retenir égale sa facilité à recevoir toutes les impressions : c'est là une vérité devenue triviale à force d'être répétée. Ne cherchez pas ailleurs la raison de l'importance extrême que tous les peuples attachèrent à l'éducation.

Or, ces impressions décisives, de qui l'enfance les reçoit-elle ? Tout à la fois des personnes qui l'entourent, et des ouvrages qu'on remet entre ses mains. Et si, parmi ces livres, il en est dont on l'oblige à faire, non pas une simple lecture, mais une étude spéciale, détaillée, approfondie, éclairée par les explications d'un maître, soutenue pendant plusieurs années ; des ouvrages dont on veut tellement qu'elle se nourrisse qu'on la contraint à les savoir de mémoire, qui osera nier, disons mieux, qui pourra calculer l'influence de pareils ouvrages sur l'homme et sur la société tout entière ? Ah ! ce n'est

que la foi des parents et des maîtres à cette influence décisive qui force la jeunesse à les feuilleter le jour et la nuit.

Ces principes admis, peut-on ne pas rester muet d'étonnement en voyant, depuis des siècles, les peuples de l'Europe confier à des auteurs païens le soin presque exclusif de former le goût, les idées, et par une conséquence presque inévitable, les sentiments et les mœurs des générations chrétiennes? Ce n'est qu'en remontant aux circonstances déplorables dont nous avons parlé plus haut [1] qu'on peut trouver l'explication de cet étrange aveuglement. Examinons toutefois les raisons qu'on donne de ce funeste usage.

En familiarisant la jeunesse avec les auteurs païens, nous voulons, dites-vous, lui apprendre le grec et le latin dans toute leur pureté. Nous voulons lui former le goût par l'étude des grands modèles.

Ainsi, parmi cette foule de grands hommes de notre antiquité sainte, nul, selon vous, n'a possédé le latin ni le grec dans toute leur perfection. Ainsi les Lactance, les Minutius-Félix, les Sulpice-Sévère, les Vincent de Lérins, les Ambroise, les Chrysostome, les Basile, les Grégoire, les Athanase, n'ont pas su parler correctement leur langue maternelle. Immortels génies, l'entendez-vous? Votre éloquence, votre admirable philosophie, la puissance et les charmes divins de votre langage ont bien pu forcer l'admiration des rhéteurs même du paganisme et remplir le monde du bruit de votre nom, mais vous n'êtes pas dignes de servir de modèles à des écoliers de septième!

1. Chap. XIII.

Cependant j'y consens, les langues anciennes ne se retrouvent avec toute leur perfection que dans les auteurs profanes. Mais quel est donc, à votre avis, le but de l'éducation? Est-ce de former des rhéteurs et des sophistes, de toutes les espèces d'hommes la plus inutile, quand elle ne serait pas la plus dangereuse? Ah! ce ne sont pas des académiciens qu'il faut à une société agonisante, ce sont des citoyens, des hommes généreux et dévoués qui, semblables à ces Romains dont vous vous plaisez à invoquer l'exemple, aiment mieux savoir bien faire que bien dire.

D'ailleurs, pourquoi étudions-nous aujourd'hui les langues mortes? Est-ce pour les parler? N'est-ce pas au contraire, en thèse générale, uniquement pour les comprendre et profiter des idées dont elles sont l'expression? La forme, dès lors, n'est plus qu'un accessoire; la pensée, voilà le principal. Mais où se trouve cette supériorité de pensée? chez les auteurs chrétiens ou chez les auteurs païens? La réponse à cette question n'est, je pense, douteuse pour personne. Pâle reflet, miroir terne et souillé du vrai, du beau, du juste, le paganisme est au christianisme ce que la lueur d'une lampe sépulcrale est aux éblouissantes clartés du jour.

La seconde raison de l'usage que nous combattons, c'est, dites-vous, la nécessité de former le goût de la jeunesse; et nous, en dépit des préjugés, nous soutenons que le meilleur moyen de fausser le goût et d'égarer le cœur de la jeunesse chrétienne, c'est de ne lui donner pour modèles que les païens d'Athènes et de Rome.

D'abord on ne peut nier que le goût, c'est-à-dire ce sentiment du vrai, du beau dans les sciences et dans les

arts ne soit toujours relatif à l'état intellectuel et moral des sociétés. Ainsi, à moins de soutenir la supériorité de la société antique sur la société moderne, c'est-à-dire à moins de nier l'action civilisatrice de la religion chrétienne, et par là l'histoire et l'évidence, il est absurde de nous donner le goût des anciens pour règle du nôtre. C'est vouloir que nous fassions un immense pas rétrograde : car c'est vouloir que les idées et les jugements de l'enfance deviennent la mesure et la loi des conceptions de l'âge mûr. Les anciens avaient leur goût, nous avons le nôtre : celui-là, dirigé par les idées païennes et en harmonie avec l'enfance sociale ; celui-ci, perfectionné par le christianisme et en harmonie avec l'âge viril du genre humain. De là que résulte-il ? sinon qu'en donnant les païens pour modèles de goût à nos enfants, nous sommes bien moins dans le vrai que les païens eux-mêmes, s'ils eussent donné, supposé la chose possible, des auteurs chrétiens pour modèles à leurs enfants.

Et puis que signifie pour les jeunes gens cette exclusion systématique dont vous frappez les grands hommes du christianisme ? sinon qu'aux païens seuls appartiennent la connaissance du cœur humain, la supériorité de la pensée, l'éloquence et le génie ? que pour être véritablement poète, et poète populaire au dix-neuvième siècle, il faut écrire des odes comme Horace, ou des églogues comme Virgile, et faire parler les pâtres de nos montagnes comme les bergers du siècle d'Auguste ; descendre enfin comme Homère à tous ces détails de pantomime et de physionomie, nécessaires aux peuples enfants, et nous parler à chaque occasion des pieds légers d'Achille, de la tête pointue de Thersite, ou des grands yeux de Minerve ?

Il faut donc reconnaître que l'usage actuel déprave le goût des générations naissantes. Les développements donnés aux chapitres précédents nous dispensent d'en dire davantage. Il n'est pas jusqu'à la manière même dont les anciens écrivaient l'histoire, quelle qu'en soit d'ailleurs la perfection relative, qui n'ait cessé d'être en harmonie avec les idées et les goûts des temps modernes. Qui pourrait, par exemple, supporter dans un historien contemporain le dramatique, les péripéties, et les immenses discours de Tite-Live ?

Au reste, tout exagérée, toute fanatique qu'elle soit, cette admiration pour les anciens n'a rien qui doive étonner. « Notre éducation et nos lectures nous ont ap-
» pris à regarder comme admirable tout ce qui est an-
» tique. Nous avons, si l'on peut s'exprimer ainsi, passé
» notre enfance chez les Grecs et les Romains. C'est
» parmi les Périclès, les Fabricius et les Caton que nous
» avons été élevés. Nos classes ne retentissaient que
» des louanges de ces peuples célèbres ; les échos de
» nos collèges ne répétaient que ces noms illustres....

» Mais si les écrivains anciens nous les montraient
» sous un point de vue magique, les écrivains modernes
» ont encore cherché à renchérir sur leurs prédécesseurs :
» notre littérature presque tout entière n'est qu'un pa-
» négyrique de l'antiquité. Entre nos auteurs, les uns par
» état, et comme par intérêt de profession, se sont étu-
» diés à relever dans notre estime des nations dont ils
» enseignaient les langues et dont ils commentaient les
» ouvrages : c'étaient des prêtres qui voulaient donner
» une grande idée de la divinité dont le culte les faisait
» vivre ; les autres, aussi chauds partisans de ce qui doit
» être, qu'ardents ennemis de tout ce qui est, nous les

» présentaient avec affectation comme des modèles à » imiter [1]. »

Ainsi, tout a concouru à égarer notre jugement, à nous faire prendre le change. Le temps est venu de penser par nous-mêmes et de secouer le joug avilissant de ces préjugés qui nous ont fait tant de mal.

Envisagée sous le point de vue purement littéraire, la question des livres classiques laisse déjà entrevoir la nécessité d'une réforme complète. Que sera-ce, si nous la considérons sous le rapport moral? A-t-on jamais réfléchi sur tout ce qu'il y a de dangereux pour la jeunesse, dans cette imprudente familiarité qu'on lui fait contracter avec les idées, les institutions, les hommes et les dieux du paganisme ?

Car, qu'étaient au fond ces hommes si fameux, ces républiques si vantées ? Des dieux, nous n'en parlons pas : toute âme honnête sait pourquoi. Eh bien ! parmi ces modèles offerts avec tant d'emphase à notre jeune admiration, à peine en trouvez-vous un seul qui mérite le nom d'honnête homme. L'un autorise la communauté des femmes, c'est le divin Platon ; un autre le vol, c'est Lycurgue ; Aristote admet l'esclavage comme de droit naturel ; Numa, la fourberie ; Lysandre publie qu'on amuse les enfants avec des joujoux, et les hommes avec des serments ; Caton, oui, Caton faisait de la prostitution de ses esclaves un infâme trafic ; et Caton était censeur des mœurs romaines [2] !

Quant à ces traits éblouissants, à ces hauts faits, à ces

1. Dussault, dans le *Spectateur français au dix-neuvième siècle*, t. I, p. 170.

1. *Voyez*, pour de plus grands détails, Plutarque et Diogène-Laërce.

actions d'éclat qu'on nous a fait redire en vers et en prose, ils ne nous semblent propres qu'à dépraver le cœur en faussant l'admiration. Par là, on habitue l'enfance à n'estimer, à n'ambitionner que ce qui peut éblouir et attirer les applaudissements. D'où il arrive, par une conséquence inévitable, que les vertus sanctifiantes, mille fois plus héroïques et plus utiles à la terre que tous les exploits des conquérants et les bons mots des philosophes, ils les dédaignent, persuadés qu'elles ne sont le partage que des âmes faibles et des petits esprits.

Si des individus vous passez aux peuples de l'antiquité, et que d'une main hardie vous écartiez cette pompeuse décoration de victoires et de hauts faits, pour les voir face à face, ah ! que vous vous sentirez bien plus disposés à les plaindre qu'à les admirer, et surtout à les offrir pour modèles ! En effet, quel spectacle présente leur organisation intérieure ? « Partout, dit M. Ferrand[1], la loi opprimait la nature en permettant de tuer son esclave, » d'exposer son enfant. La religion outrageait la Divinité » en lui offrant en sacrifice le captif malheureux, le » voyageur égaré, la faiblesse de l'enfance, la pudeur de » la beauté. L'Égypte n'avait eu que des dieux vils, la » Grèce eut des dieux impurs et sanguinaires... Si donc » on veut chercher des institutions politiques sages, bien » concertées, bien déduites des principes de la société, » ce ne sera pas chez des peuples dont les institutions » religieuses, non seulement avaient défiguré la religion, « mais en avaient fait l'oppression de la société. »

Que dirons-nous des lois antiques sur la propriété, sur les rapports du chef de la famille avec la femme et les

1. *Esprit de l'histoire.*

enfants ? de ces lois sur l'esclavage, qui semblent dictées par une atrocité qui va jusqu'au délire [1], et de cette loi *cryptia* qui, chez les Grecs, faisait de l'assassinat de l'esclave un exercice pour le jeune citoyen ?

Mais tirons un voile sur tant d'atrocités et sur des infamies plus révoltantes encore, autorisées, commandées par les lois de ces peuples modèles. Un dernier trait en dira plus que toutes nos paroles. Sous Trajan, l'empire romain comptait cent vingt millions d'habitants. Sur ce nombre il n'y avait que *six millions d'hommes libres !* et voilà, peuples chrétiens, frères du Christ, voilà le peuple que dès l'enfance on vous propose comme le modèle des peuples !

Au reste, d'héroïques aveux, d'énergiques réclamations, des faits éclatants attestent la perfidie de l'usage que nous combattons ici. Écoutons saint Augustin ; l'histoire de son cœur est celle du cœur humain : « J'avais appris, dit ce Père, à pleurer la mort de Di- » don, qui s'était tuée pour avoir trop aimé, et j'étais, ô » mon Dieu, insensible à la mort de mon âme séparée » de votre divine majesté qui est ma vie. Que si l'on

1. Il suffit de rappeler la loi d'Auguste, connue sous le nom de sénatus-consulte Sillanien. Cette loi, qu'il eût fallu tracer en lettres de sang, ordonnait que, lorsqu'un maître aurait été assassiné, tous les esclaves qui se trouveraient alors sous le même toit, tous ceux qui n'étaient pas à une distance assez éloignée pour qu'il leur fût impossible d'entendre sa voix, ou même d'apercevoir le danger, seraient livrés au dernier supplice. Elle défendait toute distinction en faveur de l'âge ou du sexe... rejetait toutes preuves contraires, et obligeait l'héritier du défunt à se porter lui-même accusateur des esclaves ; et s'il faisait certains actes d'héritier avant de remplir cet atroce devoir, elle portait que l'héritage serait confisqué au profit du trésor public. En conséquence, Rome vit un jour conduire au supplice quatre cents esclaves de Pedanius Secundus, préfet de la ville, trouvé mort dans sa maison. *Histoire de la législation sur le mariage*. par M. Nougarède. — Tacite, *Annal.*, lib. 14.

» voulait m'empêcher cette lecture, je pleurais de n'a-
» voir rien à pleurer.... Que ces marchands de gram-
» maire ne m'importunent donc plus. J'ai appris, dans
» ces études inutiles, bien des paroles profitables, mais
» il serait aisé, sans hasarder son salut pour un beau
» mot, de tirer la même connaissance de quelques bons
» livres.... Mais, malheur à toi, torrent de la coutume !
» qui arrêtera tes ravages ? quand seras-tu desséché ?
» Jusques à quand entraîneras-tu les fils d'Ève dans
» cette mer immense, formidable, que traversent à peine
» les mieux équipés ? N'est-ce pas cette belle science
» de la fable qui nous montre un Jupiter tonnant et
» adultère ? .... Et cependant, ô fleuve infernal ! c'est
» par des récompenses qu'on embarque les enfants des
» hommes sur le courant de tes flots, afin de leur faire
» apprendre ces choses, et on leur crie avec emphase :
» c'est de là qu'on tire les fleurs du langage ; c'est là
» qu'on apprend l'éloquence, cet art si nécessaire pour
» persuader et pour expliquer les plus rares pensées....
» Je n'accuse point les mots, qui sont des vases pré-
» cieux et innocents, mais bien le vin de l'erreur qu'on
» nous y présentait ; et si nous ne buvions, on nous
» fouettait, sans qu'il nous fût permis d'en appeler à un
» juge sobre.... et parce que j'apprenais ces sottises
» avec inclination, on m'appelait un enfant de bonne
» espérance. »

Quel fut sur son âme l'effet de ces funestes études ? un dégoût mortel pour la vérité, un mépris pour l'Écriture sainte tel qu'il la jugeait indigne d'entrer en comparaison avec les ouvrages de Cicéron [1].

1. S. Aug. *Conf.* lib. I, chap. 15, 16 ; lib. III, c. 5.

Saint Jérôme à son tour nous apprend combien cette admiration exclusive pour les auteurs païens, fruit des premières études, est opposée au christianisme, funeste par conséquent à la jeunesse chrétienne et à la société. Il ne craint pas de nous révéler, avec une candeur dont une grande âme peut seule être capable, les reproches et les châtiments que ce coupable enthousiasme lui attira de la part de Dieu même[1]. Dans le même écrit, il déplore éloquemment son erreur ; et plus loin[2] il réclame contre ces études qui introduisent au sein du christianisme un langage tout païen. « Que peut-il y avoir » de commun, s'écrie-t-il, entre des chants profanes et » les chastes accords de la lyre de David? Comment pou- » voir allier Horace avec David, Virgile avec les saints » évangélistes? Il ne nous est pas permis de boire en » même temps le calice du Seigneur et le calice des » démons. »

Au seizième siècle, au moment où le paganisme ressuscité envahissait l'Europe, le célèbre P. Possevin, tremblant pour l'avenir, faisait entendre à l'Italie ces énergiques paroles : « Pourquoi pensez-vous que les » hommes se précipitent dans le gouffre de l'iniquité » et s'abandonnent sans retenue à toutes leurs pas- » sions ? C'est, n'en doutez pas, que dès leur enfance » on leur a enseigné toutes choses, excepté la religion ; » c'est que dans les collèges, pépinières des États, on » leur fait lire tout, excepté les auteurs chrétiens. Si » on y parle de religion, c'est si rarement et avec tant » de légèreté, que cette instruction ressemble à une goutte » de vin délicieux dans un tonneau de fiel et de vinai-

1. *Epistola ad Eustochium*, p. 41.
2. Ad Laetam.

» gre. La plupart de vos jeunes gens, au sortir des » écoles, se livrent au commerce ou à la médecine, et » bientôt ils oublient le peu de latin qu'ils ont appris, » mais les sentiments profanes qu'ils ont puisés dans » des lectures païennes ne s'effacent jamais ; de là vient » que, semblables à des estomacs malades, ils vomis» sent sur-le-champ les paroles de religion et de vertu » qu'on veut plus tard leur adresser. »

Nous craindrions de dépasser les bornes d'une citation si nous rapportions tout ce que dit cet homme éminent contre le funeste usage que nous attaquons [1].

Enfin l'arbre a donné ses fruits. On s'était imaginé qu'on pouvait impunément livrer au paganisme notre éducation, notre littérature et nos théâtres, comme si la logique du temps ne tirait pas toujours, avec une inflexible rigueur, les conséquences pratiques des théories déposées au cœur des générations naissantes. Aujourd'hui le bandeau fatal est tombé. La révolution française ne fut que la traduction sanglante de nos idées de collège. Regardez : à peine l'explosion a-t-elle lieu, que tout se déclare parmi nous Grec et Romain. Le droit du plus fort, hideuse loi du monde antique, devient l'unique règle des législateurs. Sparte nous donne son abominable maxime que les enfants appartiennent à l'État avant d'appartenir à leurs parents. Nous avons une république, des consuls, un dictateur, un tribunat, un sénat, un empereur : l'aigle conduit nos légions à la victoire. Partout on invoque les mânes des anciens Romains ; nos

1. Toutefois, son discours nous a paru si plein de force, de logique, et surtout de ce bon sens chrétien, aujourd'hui si rare, qu'on nous saura gré, nous l'espérons, de l'avoir publié à la fin de cet ouvrage, comme pièce justificative.

mœurs deviennent farouches ; Brutus a des imitateurs ; Caton, Scévola, Manlius, Anaxagore ont la gloire de donner leur nom aux Français du dix-huitième siècle. Enfin, pour que rien ne manquât à cette atroce et burlesque parodie, on nous obligea, sous peine de mort, à nous coiffer du bonnet phrygien.

D'où vinrent de pareilles idées? Comment purent-elles se produire avec un si étrange succès? M. Charles Nodier va nous le dire. Pour sentir toute la vérité de ses paroles, il suffit de se rappeler que tout vient de l'éducation. Après avoir dépeint les scènes horribles de la révolution et le dévergondage des assemblées populaires, « ce qu'il y a de remarquable, dit-il, c'est que nous étions » tout prêts pour cet ordre de choses exceptionnel, nous » autres écoliers qu'une éducation anomale et anormale » préparait assidûment depuis l'enfance à toutes ces aber- » rations d'une politique sans bases. Il n'y avait pas » grand effort à passer de nos études de collège aux » débats du *forum* et à la guerre des esclaves. Notre » admiration était gagnée d'avance aux institutions de » Lycurgue et aux tyrannicides des Panathénées : on » ne nous avait jamais parlé que de cela. Les plus » anciens d'entre nous rapportaient qu'à la veille des « nouveaux événements, le prix de composition de » rhétorique s'était débattu entre deux plaidoyers à la » manière de Sénèque l'orateur, en faveur de Brutus » l'Ancien et de Brutus le Jeune. Je ne sais qui l'em- » porta aux yeux des juges, de celui qui avait tué son » père, ou de celui qui avait tué ses enfants; mais le » lauréat fut encouragé par l'intendant, félicité par le » gouverneur, caressé par le premier président et cou- » ronné par l'archevêque. Le lendemain on parla d'une

» révolution et on s'en étonna, comme si on n'avait pas
» dû savoir qu'elle était faite dans l'éducation du peuple.
» Si la mode de ces suasoires pédantesques venait à
» se renouveler, et qu'il fût question de décider qui a
» le plus contribué de Voltaire ou de Rousseau à l'a-
» néantissement de nos vieilles doctrines monarchiques
» (et religieuses), j'avoue que je serais passablement em-
» barrassé sur le choix, mais je ne dissimulerais pas que
» Tite-Live et Tacite y ont eu bonne part. C'est un té-
» moignage que la philosophie du dix-huitième siècle
» ne peut s'empêcher de rendre aux jésuites, à la Sor-
» bonne et à l'Université[1]. »

Telle a donc été la désastreuse influence de nos études classiques sur les malheurs de la France et de l'Europe. Après de pareilles leçons, est-il un maître qui osât encore prendre sur lui la responsabilité d'un enseignement dont les dernières conséquences vont se perdre dans le sang et les ruines ?

D'ailleurs, qu'on ne s'y trompe pas ; point de terme aux maux de l'Europe, point de salut que par l'éducation ; mais point d'éducation salutaire sans religion ; et point de religion si elle ne se retrouve sur chacun de ses pas, au fond de tous les livres et de toutes les leçons, en un mot, si elle ne devient réellement l'*alpha* et l'*oméga* de toute science et de toute étude. Pour être fortement chrétien à vingt ans, il faut avoir grandi dans une atmosphère religieuse. Or, nous le demandons à tout homme de bonne foi, une éducation telle que la nôtre remplira-t-elle jamais ce but essentiel ? Le passé n'est-il pas ici la prophétie de l'avenir ? Depuis deux siècles voyez son

1. *Souvenirs*, t. I, 88.

œuvre. A-t-elle donné à la société autre chose que des générations chrétiennes en théorie et païennes de mœurs et de conduite ? Voilà le fait, il est éclatant, il est général ; les exceptions confirment la règle.

Disons-le donc en finissant : si nous avons eu le bonheur de conserver notre foi, c'est en dépit de nos études classiques. Nous en rougissons pour nous-mêmes et pour nos jeunes contemporains, ou plutôt nous en rougissons pour nos maîtres et pour la société qui les forma. Au sortir du collège nous savions par cœur les noms, l'histoire, les aventures des dieux et des déesses de la fable; nous connaissions les Danaïdes et les Parques, les oies du Capitole et les poulets de Claudius ; sans hésiter, nous aurions pu faire la biographie des historiens, des philosophes, des orateurs, des grands capitaines du paganisme : en un mot, nous possédions tout le savoir désirable dans d'honnêtes jeunes gens de Rome ou d'Athènes, rejetons des Brutus ou des Gracques, candidats des gloires du forum, adorateurs de Jupiter et de Saturne.

Mais si, par malheur, on nous eût transportés sur le terrain du christianisme, interrogés sur nos héros et nos gloires, les Chrysostome, les Augustin, les Athanase, les Ambroise, les rois de l'éloquence chrétienne, les pères du monde moderne, nos maîtres dans la science de la vie ; si on nous eût demandé, à nous leurs enfants quelle fut l'époque de leur naissance, quels ouvrages ils composèrent, quel rôle ils jouèrent dans le monde, quelles actions leur méritèrent l'admiration des siècles et le culte de l'Église, on nous eût parlé une langue étrangère. La rougeur de notre visage, et le silence honteux de notre bouche, en excitant la pitié de l'homme

sensé, eussent mis à nulle contre-sens monstrueux de nos études de collège. Voilà notre histoire, peut-être aussi celle de bien d'autres.

Plaignez-vous maintenant de l'aversion, du mépris de la jeunesse pour le christianisme. Vous avez bonne grâce ; c'est à la jeunesse à se plaindre de vous : ses préjugés sont vos crimes. Jugez-en vous-mêmes. Si, n'écoutant qu'un prétendu zèle pour la science, les païens eussent pris nos livres chrétiens pour base de l'instruction de leurs enfants ; si, chaque jour, ils eussent excité leur admiration pour nos saints martyrs, placé au-dessus de tout nos philosophes et nos orateurs, vanté nos institutions et nos lois comme le chef-d'œuvre de la sagesse et de l'équité, l'homme du plus vulgaire bon sens n'aurait-il pas dit que les païens démolissaient de leurs propres mains leurs temples et leurs autels ? Et si plus tard ils eussent gémi, ils se fussent étonnés du mépris de leurs enfants pour le culte paternel et de leur penchant au christianisme, quel nom auriez-vous donné à leurs plaintes et à leur étonnement ? Eh bien ! voilà notre histoire ; le paganisme est dans l'éducation, et vous vous étonnez qu'il soit dans les idées et les mœurs ! Si votre étonnement est sincère, changez de système : qui repousse l'effet, doit faire disparaître la cause !

Au reste, que demandons-nous ? Que l'ordre soit rétabli dans l'éducation pour rentrer ainsi dans la société ; que l'accessoire prenne la place qui lui convient ; que les auteurs païens ne soient plus les seuls ni les principaux pédagogues de la jeunesse ; que les classiques chrétiens remplissent désormais cette noble fonction. Loin de donner par là l'exclusion aux auteurs profanes, nous sommes les premiers à leur marquer une place

dans un cours d'instruction complète. Mais cette place ne peut être que secondaire. L'enfant chrétien a deux sociétés à connaître : celle dont il est fils, et qu'il doit un jour servir et honorer; l'autre qu'il peut ignorer sans conséquence pour son bonheur et celui de ses semblables. Les auteurs chrétiens sont les organes de la première ; les auteurs païens, de la seconde : fixez maintenant leur rôle [1].

1. Nous ne parlons point des auteurs à adopter ; car, si la nécessité de la réforme que nous signalons est comprise, nous sommes prêts à publier une collection de classiques chrétiens grecs, latins, allemands, anglais espagnols et italiens.

CHAPITRE XVI

ÉTUDE DU MONDE PHYSIQUE

Nous avons dit en commençant[1] que la vérité à laquelle l'éducation doit initier l'intelligence se trouve dans trois régions différentes : en Dieu, dans l'homme et dans le monde. Déjà nous avons parlé de Dieu et de l'étude de l'homme considéré comme être spirituel. Par là nous avons ouvert à l'enfant les deux premiers champs de son investigation. Il nous reste à le mettre sur les traces de la vérité, manifestée et comme répandue dans le monde des corps.

Le soleil ne brille pas avec plus d'éclat sur l'horizon, que Dieu dans la création physique : la nature est pleine de lui ; l'univers est un temple, dont chaque partie célèbre à sa manière les perfections divines : sur le front de chaque être est gravé le sceau de la puissance créatrice. Bien plus, exprimée par le langage, les croyances et les monuments des peuples, la vérité ne parle qu'à notre esprit et à notre cœur, tandis que dans les merveilles de la nature elle parle encore à nos sens. Là, elle se voit pour ainsi dire de nos yeux, se touche de nos mains; là, en un mot, semblable en quelque

1. Chap. III.

sorte au Verbe incarné, elle se revêt d'une enveloppe matérielle, pour être plus à portée de notre faiblesse. Amour admirable ! qui ne laisse aucune porte de notre cœur sans y frapper.

Dans la religion comme dans l'histoire, nous avons remarqué deux choses bien distinctes : *l'âme* et le *corps*, *l'esprit* et la *lettre :* il en est de même dans le monde physique. De là, deux études de la nature également distinctes, l'étude philosophique et l'étude purement descriptive. Quoique séparables dans la théorie, ces deux études ne doivent point être séparées dans l'application: c'est le vœu de tous les amis éclairés et sincères des sciences physiques. C'est la condition nécessaire de leur régénération et de leur progrès ; car la réunion de l'une et de l'autre peut seule conduire à une connaissance parfaite de la nature. Parlons donc de l'une et de l'autre.

Depuis la grande époque des égarements de la raison en Europe, l'enseignement des sciences naturelles a été successivement haineux et indifférent à l'égard de la religion. Or, nous croyons l'avoir établi, la première nécessité de notre époque, la tâche providentielle de la génération catholique naissante, c'est de ramener Dieu de l'exil et de le faire rentrer triomphant dans toutes les parties de son domaine. Pensons-y de nouveau : placés entre un passé sanglant, qui disparaît abîmé sous des ruines, et un avenir encore incertain, qui s'élève enveloppé d'ombres épaisses, voulons-nous perpétuer pour nous et nos neveux les calamités de nos pères, en perpétuant le crime de leur incrédulité ? Malheur à nous, si jamais nous oublions les circonstances sociales au milieu desquelles nous nous éveillâmes à la vie!

La nécessité de cette régénération scientifique une

fois établie, notre tâche se borne à en exposer le but et les moyens.

A mesure que chacune des parties de l'univers sortait du néant, le Créateur examinait son ouvrage, et il disait *qu'il était bon.* Puis, la création tout entière étant achevée, il promena son regard scrutateur sur l'ensemble de ses œuvres, et il vit que toutes les choses qu'il avait faites étaient très bonnes. Par ces profondes paroles est exprimée tout à la fois la perfection *absolue* des diverses parties de la nature, et leur perfection *relative,* par conséquent l'harmonie générale qui résulte de leur ensemble.

Telle est aussi la vérité contenue dans ce mot célèbre des anciens sages de l'Orient : *L'univers est une lyre dont Dieu est le musicien.* Qui donc osera contester que le vrai but de la science soit de chercher dans la nature ce que l'œil divin y a vu ? ou, pour parler comme la théosophie indienne, qui osera nier que la gloire de l'homme soit d'être initié aux secrets divins de cette mystérieuse harmonie ? car, l'homme aussi n'est-il pas, dans un sens, le dieu et par là le musicien de l'univers ? Ne faut-il pas dès lors que les cordes harmonieuses de cette lyre, montée par le Créateur lui-même, frémissent sous sa main savante ?

Mais quelle est cette bonté que le Créateur a reconnue dans ses œuvres ? quelle est cette harmonie de la nature dont parlent les Anciens ? C'est d'abord le magnifique témoignage que l'univers et chaque partie de l'univers rendent aux attributs de leur auteur. Puissance, sagesse, bonté, providence infinie, voilà ce que répètent éternellement les mille voix de la terre et des cieux. En un mot, Dieu vit son image, l'image de son

unité et de sa trinité dans son ouvrage et dans chacune de ses parties, voilà pourquoi il le trouva bon. Ce sont ensuite les rapports intimes, merveilleux, innombrables de l'univers et de chacune de ses parties entre elles et avec les organes, les sens, les facultés, les besoins, les plaisirs même de l'homme : rapports tels, qu'entre les cordes d'une lyre l'accord n'est pas plus parfait ; et qu'entre le roi et les sujets, la fin et les moyens, les relations ne sauraient être ni plus nombreuses ni plus étroites.

Magnifique ensemble ! sublime harmonie ! qui n'échappèrent jamais à l'observateur consciencieux. Dès l'abord, Linné en resta frappé d'étonnement. Voici le début imposant de son Système de la nature : « J'ai vu passer, me » cachant la face, le Dieu éternel, dont la sagesse est infi- » nie, dont la puissance est sans bornes, je l'ai vu et j'ai été » frappé de stupeur. J'ai vu quelques traces de son pas- » sage dans les diverses parties de la création. Quelle » puissance, quelle sagesse, quelle incompréhensible per- » fection dans toutes les créatures, même les plus petites, » dans celles même qui sont comme nulles pour nous ! » J'ai vu des animaux s'appuyant sur les végétaux, les » végétaux sur les minéraux, les minéraux sur la terre ; » la terre ensuite, suivant un ordre admirable, tournant » autour du soleil, centre de la vie ; le soleil enfin, tour- » nant autour de son axe avec les autres astres ; tout le » système des corps célestes dont on peut à peine cal- » culer la distance et le nombre, se mouvant dans l'es- » pace, suspendus par l'incompréhensible premier mo- » teur, l'Être des êtres [1]. »

1. « Deum sempiternum, omniscium, omnipotentem, a tergo transeuntem vidi et obstupui ! Legi aliqua ejus vestigia per creata rerum, in quibus omnibus etiam minimis et fere nullis quæ vis, quanta sapientia,

Hunter exprime ainsi les impressions que produit infailliblement l'étude religieuse de la nature. « Il » n'existe pas, dit cet homme célèbre [1], de sujet de ré- » flexion plus désirable que les phénomènes de la nature » lorsqu'on les rapporte à un auteur intelligent..... C'est » voir l'univers comme un temple où nous sommes en » adoration permanente. Au lieu de ne penser à Dieu » que rarement, comme cela arrive à ceux qui n'ont pas » cette habitude, il nous devient en quelque sorte impos- » sible de ne pas lier l'idée de Dieu avec tous les objets » qui frappent nos regards. Il n'existe pas un seul corps » organisé qui, dans les moyens qu'il a de se conserver » et de se reproduire, ne démontre le soin particulier » que le Créateur lui a accordé sous ces rapports. C'est » donc une même intelligence qui a tout ordonné ; c'est » la même intelligence qui s'intéresse à tous les êtres

quam inextricabilis perfectio ! Observavi animalia inniti vegetabilibus, vegetabilia terrestribus, terrestria telluri, tellurem dein ordine inconcusso, volvi circa solem a quo vita mutuatur : solem demum circa axim gyrari cum reliquis astris, systemaque siderum spatio et numero vix definiendum mediante motu in vacuo, nihilo suspensum teneri ab incomprehensibili movente primo, ente entium. »

De son regard d'aigle, saint Augustin avait saisi cet admirable enchaînement des êtres, et, comme le grand naturaliste que nous venons de citer, il en était ravi d'admiration. « Omnia tangis, dit-il au Seigneur, nec tamen omnia tangis æqualiter : quædam enim tangis ut sint, non tamen ut vivant, sentiant et discernant ; quædam vero tangis ut sint et vivant, non tamen ut sentiant et discernant ; quædam vero tangis ut sint, vivant et sentiant, non tamen ut discernant ; quædam vero tangis ut sint, vivant, sentiant et discernant. Et cum tibimetipsi nunquam dissimilis sis, dissimiliter tamen tangis dissimilia : qui ubique semper præsens es, et inveniri vix potes. » Med., c. 29, n° 3.

1. Voyez *ses Essais*, dans lesquels il fait servir toutes les connaissances à confirmer les vérités de la religion. Nous ne connaissons rien de plus sublime, de plus éminemment philosophique, sur l'ordre et les merveilles de l'univers, que les ouvrages des six jours de saint Basile, de saint Grégoire de Nysse, et les homélies de saint Chrysostome sur la Genèse.

» créés ; c'est sous les lois de cet être que nous vivons ; » notre existence, notre bonheur sont en ses mains, » et tout ce que nous avons à espérer doit venir de lui. » Dans l'immense tableau que nous offre la nature, nous » voyons que rien n'a été négligé, et que le même degré » d'attention et de soins a été accordé aux plus petits » objets... Comment pourrait-il nous venir à l'esprit » que nous serons jamais oubliés ou négligés nous- » mêmes ? »

Sur les rapports de la création avec les besoins et les facultés de l'homme, entendons M. Ballanche : « L'homme règne sur les animaux ; mais les uns fuient » son approche, les autres viennent chercher les fers » de la servitude, les autres enfin accourent autour de » son habitation pour l'embellir ou pour être protégés » par lui : il en est même qui viennent chercher la mort » pour sa nourriture, ou offrir leurs molles toisons pour » ses vêtements... Dieu, qui a voulu que l'homme so- » cial eût des serviteurs parmi les animaux, a dit au » taureau : « Tu abaisseras tes cornes menaçantes sous » le joug pour rendre fertile la terre que j'ai donnée à » l'homme. » Il a dit au cheval : « Sois son noble com- » pagnon dans ses travaux et dans ses dangers ; » au » chameau doué de sobriété : « Tu traverseras avec lui » les déserts, en t'abstenant de boire et de manger ; » au » renne : « Tu traîneras le Lapon autour des glaces du » pôle. » Il a dit au chien : « Tu garderas les troupeaux » de l'homme, tu veilleras autour de sa demeure, tu le » suivras dans ses voyages, tu trahiras ton propre in- » stinct pour te faire l'ennemi des autres animaux, lors- » que ton maître voudra prendre les plaisirs de la » chasse ; et, s'il devient pauvre, misérable, privé de la

» vue, tu dirigeras ses pas sur les bords du précipice
» pour le lui faire éviter, ou parmi les flots d'une mul-
» titude insouciante, pour qu'il reçoive le pain de l'au-
» mône que tu partageras avec lui. Croyez-vous que
» cet instinct des animaux marqués pour la domesticité
» ne prouve pas l'intention du Créateur, qui leur donna
» cet instinct, et qui ainsi l'ajouta en quelque sorte
» aux organes mêmes de l'homme [1]. » Ces merveilleux rapports des animaux avec les besoins de chacun se remarquent d'une manière non moins frappante dans les deux autres règnes de la nature, ainsi que dans toutes les parties de l'univers. C'est un fait si palpable que nous croyons superflu d'en développer les preuves; il suffit de se rappeler que toutes les créatures sont tellement liées entre elles, et se rapportent tellement à nous, que l'homme ne saurait manger un morceau de pain sans jouir du monde entier [2].

Leibnitz, Niewentit, Charles Bonnet, et tant d'autres naturalistes qui marchent à la tête de leur siècle, ne tiennent pas un autre langage. Ils ne croyaient donc pas, ces esprits si élevés et si vastes, fausser la science en donnant à leurs immortels travaux un but religieux. N'ont-ils pas été jusqu'à dire, que *la plus grande utilité qu'on puisse retirer de l'étude de la nature était de s'exciter à la piété.* La nature n'était donc pas athée pour ces puissants génies, qui voyaient dans l'univers une révélation divine, un livre ouvert à tous, où se lisent, dans une langue intelligible à tous, et l'inébranlable certitude des faits religieux, et l'existence d'un Dieu, un, sage, puissant et

1. Institutions sociales, chap. ix, 2e partie.
2. Voyez le chapitre ii de cet ouvrage.

bon, qui sema l'être comme en se jouant ; et l'éminente supériorité de l'homme, et son domaine absolu sur tout ce qui existe, et les soins paternels dont il est l'objet. Ah ! ils comprenaient, au contraire, que présenter la nature comme une source intarissable de méditations profondes, d'inspirations touchantes, de bénédictions éternelles, c'était la faire servir à la véritable fin pour laquelle Dieu l'a tirée du néant.

Suivre leurs pas, sera-ce donc s'égarer ? Chercher dans la science ce qu'ils y ont eux-mêmes cherché avant, sera-ce poursuivre une vaine chimère ? Faire redire à la nature la gloire de son auteur et la dignité de l'homme, sera-ce un crime et le meurtre de la science ? Ah ! plutôt, le crime et le meurtre de la science sont à cette foule de profanateurs, non moins dépourvus de véritable savoir que de génie (car le génie fut toujours religieux), qui, par une attention sacrilège, par de longs et persévérants efforts, ont étouffé cette voix religieuse de la nature, et qui, brisant la chaîne des êtres, ont méconnu les divins rapports de la création inférieure avec la création supérieure ; ont combattu, nié les témoignages muets, mais éloquents, d'un monde nécessairement chrétien. A ceux-là encore le meurtre de la science, qui nient Dieu, parce que, dans leur prétendue autopsie de l'univers, ils ne l'ont pas rencontré sous leur scalpel ; qui, l'exilant dans leur cerveau desséché, ont pu écrire de volumineux ouvrages, sans qu'une seule fois ce nom adorable soit venu sanctifier leur plume ; à ceux-là le crime, le meurtre de la science, l'athéisme forcé de la nature, l'incrédulité vague, cruelle, irrémédiable, qui tourmente la jeunesse et éteint la flamme du génie !

Au reste, si nous réclamons avec tant de force une di-

rection religieuse pour l'étude de la nature, c'est bien moins, comme nous l'avons dit ailleurs, dans l'intérêt de la religion que dans l'intérêt de l'homme et de la science elle-même. Sans elle, en effet, l'homme ne remplira jamais sa mission à l'égard de la nature. Créé pour s'assimiler le monde matériel, afin de l'élever avec lui jusqu'à Dieu, s'il ne le fait, il est bientôt vaincu par la matière et rabaissé jusqu'à son niveau. Car, entre eux, il y a lutte perpétuelle. Or, l'unique moyen, pour l'homme, de spiritualiser en quelque sorte la matière est de l'étudier sous l'influence de la religion. Privée du flambeau de la foi, la science physique est à son tour obligée de végéter, condamnée qu'elle est à des doutes, à des absurdités et à des tâtonnements éternels. Car on a beau dire et se récrier, le dernier mot des sciences naturelles, aussi bien que des sciences morales, est nécessairement un mot catholique. La preuve en est facile : point de science sans vérité, point de vérité sans Dieu, point de Dieu sans religion, point de religion sans le catholicisme. Voilà pourquoi nous portons à toutes les sciences le défi de donner, sans recourir à ses lumières, une solution raisonnable à leurs plus importants problèmes.

D'ailleurs, qu'on ne s'effraie point de nos demandes. En lui imprimant un caractère religieux, nous ne voulons que rendre à la science sa dignité. Loin de nous l'intention de combattre ou d'empêcher, de quelque manière que ce soit, aucun des résultats matériels et positifs de l'investigation. Cherchez tant qu'il vous plaira dans les corps des propriétés nouvelles ; que les plantes vous révèlent leurs vertus salutaires ; qu'au feu de vos creusets les métaux vous montrent le secret de leur composition et la nature de leurs éléments ; faites des forces

de la nature des applications encore inconnues, reculez, aussi loin que vous pourrez, les bornes de l'intelligence dans le domaine des arts et des sciences positives; en un mot, que par vos veilles laborieuses, l'homme physique atteigne à un degré de développement sans exemple dans le passé, nous encouragerons vos efforts, nous applaudirons à vos succès; mais aussi, souvenez-vous que la nature est faite pour le bien de l'homme tout entier, pour le bien de son cœur, pour le bien de son intelligence comme pour le bien de son corps; gardez-vous donc d'aller contre le dessein du Créateur, et de priver l'œuvre divine de ses deux plus nobles fins, en négligeant de la faire servir au développement de l'homme intellectuel et moral; sachez cueillir tout le fruit de vos travaux; complétez, ennoblissez la science; sachez enfin, sur les ailes de la foi, planer au-dessus de la région des sens, et découvrir, dans les merveilles de la nature, des applications d'un autre ordre, des résultats plus dignes d'un être immortel et religieux avant tout.

CHAPITRE XVII

SUITE DU CHAPITRE PRÉCÉDENT

Le principe qui doit vivifier l'étude de la nature une fois déterminé, il nous reste à indiquer l'ordre et les moyens de cette étude. Là-dessus voici nos raisons et nos aperçus,

Dieu est le centre du monde intellectuel ; c'est par lui que commence l'étude synthétique de la vérité dans le monde des intelligences. De même, l'homme est le centre du monde des corps ; composé de deux substances, il est l'anneau mystérieux qui, dans la chaîne des êtres, unit la création spirituelle à la création matérielle ; s'il n'est placé qu'au dernier degré des hiérarchies supérieures, il tient le premier rang dans les hiérarchies inférieures ; son corps est comme le point culminant d'où l'esprit peut embrasser d'un seul regard le monde matériel : miniature de l'univers, miroir admirable, où viennent se réfléchir, non seulement sans se confondre, mais encore avec une netteté et une harmonie parfaites, tous les règnes de la nature avec leurs propriétés distinctes. Dans l'ordre synthétique, l'étude de l'organisme de l'homme est donc la transition nécessaire du monde invisible au monde visible, le premier

objet d'attention pour l'investigateur de la vérité dans la nature.

Cet ordre, d'ailleurs, ne semble-t-il pas nous être tracé par la Providence elle-même ? De tous les corps n'est-ce pas le nôtre qu'il nous est le plus facile et le plus important de connaître ? L'homme pris pour point de départ, nous examinerons ensuite, et pour les mêmes raisons, les êtres qui nous environnent et qui nous touchent de plus près. Comme trois rayons tirés d'un centre commun, les trois règnes partageront pour nous les êtres en trois grandes divisions. Le règne le plus noble, et dans ce règne, comme dans les autres, les espèces et les familles qui ont le plus de rapport avec nous se présenteront les premières à notre attention.

Mais ici, laissons parler le maître : « Imaginons un » homme qui a en effet tout oublié ou qui s'éveille » tout neuf pour les objets qui l'environnent ; plaçons » cet homme dans une campagne où les animaux, les » oiseaux, les poissons, les plantes, les pierres se pré- » senteront successivement à ses yeux. Dans les pre- » miers instants cet homme ne distinguera rien et » confondra tout ; mais laissons ses idées s'affermir » peu à peu par des sensations réitérées des mêmes » objets; bientôt il se formera une idée générale de la » matière animée; il la distinguera aisément de la » matière inanimée, et peu de temps après il distin- » guera très bien la matière animée de la matière végé- » tative, et naturellement il arrivera à cette première » grande division : *animal, végétal* et *minéral ;* et comme » il aura pris en même temps une idée nette de ces » grands objets si différents, la *terre*, l'*air* et l'*eau*, il vien- » dra en peu de temps à se former une idée particulière

» des animaux qui habitent la terre, de ceux qui habitent » dans l'eau, et de ceux qui s'élèvent dans l'air, et par » conséquent il se fera aisément à lui-même cette se- » conde division : *animaux quadrupèdes, oiseaux, pois-* » *sons*. Il en est de même dans le règne végétal, des » arbres et des plantes ; il les distinguera très bien, soit » par leur grandeur, soit par leur substance, soit par » leur figure. Voilà ce que la simple inspection doit » nécessairement lui donner, et ce qu'avec une très » légère attention, il ne peut manquer de reconnaître ; » c'est là aussi ce que nous devons regarder comme réel » et ce que nous devons respecter comme une division » donnée par la nature même.

» Ensuite mettons-nous à la place de cet homme, ou » supposons qu'il ait acquis autant de connaissance, et » qu'il ait autant d'expérience que nous en avons ; il » viendra à juger les objets de l'histoire naturelle par » les rapports qu'ils auront avec lui ; ceux qui lui se- » ront les plus nécessaires, les plus utiles, tiendront le » premier rang. Par exemple, il donnera la préférence, » dans l'ordre des animaux, au cheval, au chien, au » bœuf, etc. ; et il connaîtra toujours mieux ceux qui » lui seront les plus familiers ; ensuite il s'occupera de » ceux qui, sans être familiers, ne laissent pas d'ha- » biter les mêmes lieux, les mêmes climats, comme les » cerfs, les lièvres et tous les animaux sauvages, et ce » ne sera qu'après toutes ces connaissances acquises, » que la curiosité le portera à rechercher ce que peu- » vent être les animaux des climats étrangers, comme » l'éléphant, le dromadaire, etc. Il en sera de même » pour les poissons, pour les oiseaux, pour les insectes, » pour les coquillages, pour les plantes et pour toutes

» les autres productions de la nature ; il les étudiera à
» proportion de l'utilité qu'il en pourra tirer, il les con-
» sidérera à mesure qu'ils se présenteront plus fami-
» lièrement, et il les rangera dans sa tête relativement
» à cet ordre de ses connaissances, parce que c'est en
» effet l'ordre selon lequel il les a acquises, et selon
» lequel il lui importe de les conserver. Cet ordre, le
» plus naturel de tous, est celui que nous avons cru
» devoir suivre [1]. »

Aristote, cité par Buffon, est encore plus explicite. Ce grand philosophe commence son Histoire naturelle par l'homme, « et il le décrit le premier ; et pour rendre
» sa description moins sèche et plus piquante, *il tâche*
» *de tirer des conséquences morales en parcourant les*
» *rapports physiques du corps humain*... Il décrit donc
» l'homme par toutes ses parties extérieures et inté-
» rieures, et cette description est la seule qui soit
» entière. Au lieu de décrire chaque animal en parti-
» culier, il les fait connaître tous par les rapports que
» toutes les parties de leur corps ont avec celles du
» corps de l'homme. Lorsqu'il décrit, par exemple, la
» tête humaine, il compare avec elle la tête des diffé-
» rentes espèces d'animaux. Il en est de même de toutes
» les autres parties. A la description du poumon de
» l'homme, il rapporte historiquement tout ce qu'on sa-
» vait des poumons des animaux, et il fait l'histoire de
» ceux qui en manquent ; .... et suivant ainsi ce plan de

1. Buffon, *Manière d'étudier l'histoire naturelle*, t. I, p. 31, édit. royale. — On peut voir dans ce discours, qui est un chef-d'œuvre, avec quelle puissance de logique et de talent Buffon foudroie toutes les classifications, toutes les méthodes artificielles inventées depuis pour étudier l'histoire naturelle et les sciences physiques.

» comparaison, dans lequel, comme on voit, *l'homme* » *sert de modèle,* et ne donnant que les différences qu'il » y a des animaux à l'homme, et de chaque partie des » animaux à chaque partie de l'homme, il retranche à » dessein toute description particulière, il évite par là » toute répétition, il accumule les faits, et il n'écrit pas » un mot qui soit inutile. Cet ouvrage... est l'abrégé le » plus savant qui ait jamais été fait [1]. »

Et maintenant, que faut-il de plus en faveur de l'ordre que nous proposons ? Toutes les autres citations nous paraissent superflues ; les paroles et la pratique de ces grands hommes ne laissent rien à désirer.

Ainsi, après être descendue, de degré en degré, jusqu'aux dernières limites des trois règnes, jusqu'aux dernières profondeurs de son domaine terrestre, l'intelligence, élevant ses regards, étudiera les lois de ce monde céleste, dont la magnificence et l'harmonie frappent d'étonnement et ravissent l'admiration avant même qu'on en ait pénétré les mystères. Ici encore nous marcherons à la recherche du vrai par la méthode de synthèse.

Les étoiles *fixes*, et parmi elles la plus brillante, la plus utile, la plus intéressante pour nous, le soleil, fixera d'abord notre attention ; viendront ensuite les planètes *primaires* et *secondaires*, puis les *comètes ;* en un mot, nous étudierons les corps célestes comme nous aurons étudié les corps terrestres, en procédant du plus utile, du plus intéressant, du plus facile à connaître, à ce qui l'est moins. D'un autre côté, admettant en principe les faits généraux reconnus par les astro-

1. Buffon, *Manière d'étudier l'histoire naturelle*, etc., p. 46, etc.

nomes, nous déduirons comme conséquences nécessaires de ces lois générales du ciel, les lois particulières des principaux corps lumineux. Ainsi nous aurons la satisfaction d'avoir atteint, en ce point comme dans les autres, le véritable but de nos efforts, savoir, de placer la jeune intelligence sur la route du vrai, tellement qu'elle puisse, sans crainte d'aboutir à un abîme, s'avancer beaucoup plus loin, si telle est sa vocation.

Nous commençons donc l'étude de l'univers par l'*histoire naturelle*, et non pas, comme cela se pratique ordinairement, par l'étude de la physique ou de la chimie. Pourquoi ? Parce que, suivant la pensée de Buffon, l'histoire naturelle est la source de toutes les sciences physiques, et que l'ordre de synthèse procède du général au particulier, du plus connu au moins connu. Ajoutez à cela, que l'histoire et la description de cette variété infinie d'êtres dont se compose la nature, offrent des agréments et un attrait d'autant plus en rapport avec l'intelligence et les goûts de la jeunesse, que cette étude théorique du monde peut être poussée bien loin, sans le secours ou du moins sans la connaissance très avancée des mathématiques.

CHAPITRE XVIII

DES MATHÉMATIQUES

Ce que les langues sont aux sciences intellectuelles et morales, les mathématiques le sont aux sciences physiques : connaissances instrumentales, clefs nécessaires de la science, mais non la science elle-même. Considérées en soi, elles ne sont d'aucune utilité réelle. « Le fruit des autres sciences, dit Quintilien, se perçoit » quand on les possède, mais les mathématiques ne font » que disposer l'esprit et le rendre plus capable de ce » qu'il apprend par la suite[1]. » C'est aussi la pensée de Buffon [2]. Toutefois, si l'étude des langues développe l'esprit en lui faisant connaître cette variété de rapports sous lesquels les mêmes vérités furent envisagées par les différents peuples ; si elle l'initie à cette haute métaphysique déposée dans le langage humain à l'insu de l'homme lui-même, n'est-il pas juste de reconnaître un avantage analogue dans l'étude des mathématiques ? Le propre de cette étude, n'est-ce pas de faire saisir et

1. « In geometria partem fatentur esse utilem teneris ætatibus : agitari namque animos, atque acui ingenia, et celeritatem percipiendi venire inde considerant : sed prodesse eam non ut cæteras artes cum perceptæ sint, sed cum discatur, existimant. » Quintil. *Instit. orat.* lib. 1, c. 10.

2. *Voyez* son Discours cité plus haut.

comparer simultanément plusieurs rapports? Peut-on nier encore que, bordant de leurs inflexibles proportions, comme d'un double parapet, la route de l'intelligence, elles lui communiquent peu à peu cette rectitude de pensées, et cette rigueur de logique dont elle ne saurait s'écarter d'un seul pas, sans qu'un chiffre accusateur ne vienne à l'instant même lui révéler son erreur et la faire rentrer dans la voie ?

Mais, d'un autre côté, cette inflexibilité de raisonnement, cette précision mathématique n'expose-t-elle l'esprit à aucun danger? ne donne-t-elle lieu à aucun mécompte? Nous sommes loin de le penser ; et notre tâche, comme notre devoir, est de faire la part du blâme, comme nous avons fait celle de l'éloge. Sans parler des inconvénients avoués de tout homme impartial, savoir, que l'application soutenue aux mathématiques dessèche le cœur, flétrit l'imagination et tend à rendre l'esprit plutôt creux que profond ; il est certain qu'habituant l'homme à vivre dans un monde idéal, à opérer, à raisonner toujours sur des abstractions, et à voir infailliblement jaillir d'un principe la conséquence même la plus éloignée, elle affaiblit le bon sens pratique et l'aptitude à juger des faits sociaux.

Ainsi l'on voit chaque jour l'esprit mathématique, maîtrisé par ces habitudes sévères, transporter à son insu cette rigueur inflexible dans la déduction d'un système de politique ou de philosophie. Il arrive de là, qu'appréciant le résultat de l'action libre des volontés, comme il calcule celui des forces nécessaires des corps, sans tenir compte de mille causes secondes, imprévues, inappréciables, qui, dans le domaine de la morale, arrètent, retardent, modifient le cours des choses, l'esprit

voit à la fin toute sa logique en défaut, et se trouve lui-même jeté bien loin de la réalité. Que sera-ce si, piqué de ce mécompte humiliant, il s'opiniâtre, se passionne pour la défense de son faux système, et essaie d'y plier les faits ? Demandez-le plutôt à l'histoire ; elle vous dira que là fut le vice radical, la cause première de tant d'utopies qui ont désolé la société, la raison de la rigueur outrée de la plupart des systèmes, et peut-être, en y regardant de plus près, le principe de cette logique barbare qui souille notre code pénal.

Mais un autre danger incomparablement plus grave, est de persuader qu'il n'y a de certitude que dans les mathématiques. « Semez des géométres, dit avec em- » phase l'*Encyclopédie,* et de cette semence féconde il » naîtra partout des philosophes [1]. » Et de fait, le moyen n'est pas mal trouvé. Quand vous aurez réussi à persuader qu'il n'y a de vrai que ce qui peut se prouver par *a* plus *b*, il est évident que vous n'aurez que des impies et des sceptiques. Toutes les vérités qui ne seront pas susceptibles de ce genre de preuve, ne s'élevant plus au-dessus de la vraisemblance et de la probabilité, comment seraient-elles pour l'homme éclairé des points de croyance et des règles obligatoires de conduite ? Mais toutefois il fallait des philosophes de la force des encyclopédistes pour débiter de pareils axiomes. En effet, prise en elle-même, leur maxime est aussi absurbe que funeste. Absurde, puisqu'il est avoué de tout le monde qu'il y a, selon les différents ordres de vérités différentes espèces de preuves également propres à produire la certitude, et qu'au jugement de d'Alembert lui-même, la

1. Art. *Géométrie.*

certitude des sciences mathématiques en particulier repose sur l'assentiment commun. « Pour nous borner » ici à quelques règles générales, quels sont dans chaque » science les principes d'où l'on doit partir? Les faits » simples, *bien vus et bien avoués :* en physique, l'obser- » vation de l'univers ; en géométrie, les propriétés prin- » cipales de l'étendue ; en mécanique, l'impénétrabilité » des corps...... et ainsi des autres [1]. » Funeste, puisqu'elle anéantit et la religion, et l'histoire, et la philosophie.

Au reste, un des plus grands géomètres du dernier siècle, Euler, a fait justice de cette orgueilleuse prétention des mathématiciens. Après avoir distingué, dans ses Lettres à une princesse d'Allemagne, plusieurs classes de vérités, à chacune desquelles il assigne son genre de preuves, il arrive à ces *vérités qui sont celles de la foi.* Nous les croyons, dit-il, parce que des per- » sonnes dignes de foi nous les rapportent, ou bien » quand nous pouvons dire : Cette chose est vraie, puis- » qu'une ou plusieurs personnes dignes de foi nous l'ont » assurée.

» Cette classe renferme toutes les vérités historiques. » Votre Altesse croit sans doute qu'il y a eu autrefois un » roi de Macédoine, nommé Alexandre le Grand, qui » s'est rendu maître du royaume de Perse, quoiqu'elle » ne l'ait pas vu, et qu'elle ne puisse pas démontrer » géométriquement qu'un tel homme ait existé sur la » terre. Nous le croyons sur le rapport des auteurs qui » ont écrit son histoire, et nous ne doutons pas de leur » fidélité. Mais ne serait-il pas possible que tous ces

1. *Encyclop.*, art. *Elémens.*

» auteurs eussent fait un complot de nous tromper ?
» Nous avons raison de mépriser cette objection, et
» *nous sommes aussi bien convaincus de la vérité de ces*
» *faits, au moins d'une grande partie, que nous le sommes*
» *des vérités de la première et de la seconde classe*, c'est-
» à-dire des vérités mathématiques [1]. »

Dans la lettre suivante, il ajoute : « Pour les vérités
» de chacune de ces trois classes, il faut se contenter des
» preuves qui conviennent à la nature de chacune ; et il
» serait ridicule de vouloir exiger une démonstration
» géométrique des vérités d'expérience ou historiques.
» C'est ordinairement le défaut des *esprits forts* et de
» ceux qui abusent de leur pénétration dans les vérités
» intellectuelles, quand ils prétendent des démonstra-
» tions géométriques pour prouver toutes les vérités de
la religion [2]. »

Ces dangers à part, les mathématiques sont d'une utilité réelle et d'un usage très-étendu dans les sciences naturelles. Appliquées à la physique et à la chimie, elles donnent le *combien des éléments,* initient l'esprit à la connaissance intime de chaque corps et au secret de ces admirables proportions, vérification palpable et mathématique de cet oracle de la sagesse créatrice : *Vous avez tout fat aveci nombre, poids et mesure : omnia in mensura et numero et pondere disposuisti* [3] » L'optique leur doit ses effets enchanteurs, ses plus ravissantes illusions ; l'astronomie, la révélation prodigieuse de ses lois admirables ; la mécanique, ses innombrables chefs-d'œuvre dans lesquels la profondeur des combinaisons, l'éton-

1. Lettre CXV.
2. Lettre CXVI.
3. Sap., c. 11. 21.

nante précision des mouvements et la redoutable puissance des effets rendent un si magnifique témoignage au génie de l'homme et à son domaine absolu sur la matière : tous les arts se reconnaissent plus ou moins leurs tributaires. Fidèles auxiliaires de la géographie et de la navigation, elle n'ont pas peu contribué à établir et à développer entre tous les membres de la grande famille humaine, quelle que soit l'étendue des mers qui les séparent, ces relations de jour en jour plus fréquentes et plus intimes, acheminement visible à la résurrection de l'unité sociale primitive, terme providentiel de la perfection de l'homme ici-bas.

Quant à l'enseignement des mathématiques, le meilleur est celui qui joint aux opérations la démonstration la plus précise et la plus claire. A cette occasion, nous ne saurions nous empêcher de protester, avec tous les amis des sciences, contre la terminologie barbare introduite dans notre langue scientifique. Sans doute une science ne saurait se borner aux termes vulgaires, elle est forcée d'en avoir de particuliers. « Ses mots ont be-
» soin d'être définis, c'est-à-dire simplement expliqués
» par d'autres termes plus vulgaires et plus simples, et
» la seule règle de ces définitions, c'est de n'y employer
» aucun terme qui ait besoin lui-même d'être expliqué,
» c'est-à-dire qui ne soit ni clair de lui-même, ni déjà
» expliqué auparavant.

» Les termes scientifiques n'étant inventés que par la
» nécessité, il est clair que l'on ne doit pas au hasard
» charger une science de termes particuliers. Il serait
» donc à souhaiter qu'on abolît ces termes scientifiques,
» et pour ainsi dire barbares, qui ne servent qu'à en
» imposer ; qu'en géométrie, par exemple, on dit sim-

» plement *proposition* au lieu de *théorème*, *conséquence* » au lieu de *corollaire*, *remarque* au lieu de *scholie*, et » ainsi des autres. La plupart des mots de nos sciences » sont tirés des langues savantes où ils étaient intelli- » gibles au peuple même, parce qu'ils n'étaient souvent » que des termes vulgaires, ou dérivés de ces termes. » Pourquoi ne pas leur conserver cet avantage ?

» Les mots nouveaux, inutiles, bizarres, ou tirés de » trop loin, sont presque aussi ridicules en matière de » sciences qu'en matière de goût. On ne saurait rendre » la langue de chaque science trop simple, et pour ainsi » dire trop populaire : non-seulement c'est un moyen » d'en faciliter l'étude, c'est encore ôter un prétexte de » la décrier au peuple, qui s'imagine ou qui voudrait se » persuader que la langue particulière d'une science en » fait tout le mérite, que c'est une espèce de rempart in- » venté pour en défendre les approches[1]. »

Et peut-être le peuple ne s'est-il pas toujours trompé. Quoi qu'il en soit, tant que les sciences parleront en France grec et latin, que dis-je? un idiome barbare, mélange bizarre de ces deux langues mortes, jamais elles ne seront populaires. Bien plus, la plus gracieuse des sciences naturelles, la botanique, ne demeure-t-elle pas étouffée sous le poids de son inintelligible nomenclature ? Et voilà encore où nous a conduits notre fanatique admiration pour les anciens.

De ce que nous avons dit touchant les mathématiques, il résulte que la science des nombres, la langue des corps, ne devient indispensable qu'au moment où, passant de l'ordre de foi à l'ordre de conception, l'intelli-

1. Ces paroles sont de d'Alembert lui-même, *Encyclop.*, art. *Elémens.*

gence entreprend l'étude pratique des forces de la nature et des propriétés des éléments. On voit par là combien était exagérée l'importance qu'on attachait naguère à cette science. Ne dirait-on pas, en relisant les écrits de certains hommes, en regardant la place que les mathématiques occupaient dans l'enseignement qu'elles sont la première de toutes les sciences par leur dignité, par leur utilité, par leur certitude, supérieures à la science de Dieu, à la science de l'homme et de ses devoirs? Au reste, tout cela se conçoit de la part d'un siècle matérialiste. Une seule chose étonne, c'est que chacun de nos savants n'ait pas fait graver sur sa porte cette inscription si peu philosophique, que Platon avait fait placer sur la sienne : *Que personne n'entre chez moi, s'il n'est géomètre* [1]. Du moins elle resta gravée pendant vingt-cinq ans sur la porte du temple de la Fortune. L'homme qui fit de la carrière militaire la route exclusive des honneurs, l'homme aux yeux de qui il fallait, avant tout, savoir calculer la projection d'un boulet ou la courbe d'une bombe, avait concentré toute l'activité de la jeunesse sur l'étude des mathématiques. Il fut admirablement secondé par la tendance matérialiste de son siècle. Telles sont les deux causes principales de notre engouement pour la science dont nous déplorons l'abus, mais dont nous encourageons l'étude.

Ainsi, après avoir assigné leur place dans la hiérarchie scientifique, l'éducation initiera l'adolescent à ces connaissances instrumentales comme à toutes les autres. Noublions pas qu'elles sont comme le levier donné à l'homme pour soulever, pour maîtriser le monde matériel.

1. Μηδεὶς ἀγεομετρητος εἰσίτο μου τὴν ςεγην.

CHAPITRE XIX

DE LA PHILOSOPHIE. — PARTIE HISTORIQUE. — ÉPOQUE DE FOI AVANT JÉSUS-CHRIST

Avant de parler de l'enseignement de la philosophie, jetons un regard sur l'espace que nous avons parcouru. L'enfant était venu chercher les moyens de connaître et d'aimer; nous les lui avons donnés en l'initiant à toutes les connaissances instrumentales, nécessaires à son développement. Sans cesse nous avons dit comment la vérité devait lui être présentée pour soumettre à ses lois son esprit et son cœur. Le voilà donc qui tient entre les mains la clef de tous les trésors de la science : jeune roi de la création, il peut maintenant prendre son essor et voler de ses propres ailes.

Mais où ira-t-il ? Aucun danger ne l'attend-il sur le chemin ? Ne trouvera-t-il pour se désaltérer que les sources vivifiantes de la vérité ? Ah ! plût à Dieu qu'il en fût ainsi. Mais non ; dans le vaste champ du monde, l'ivraie se trouve mêlée avec le bon grain, le faux avec le vrai, le bien avec le mal ; mille routes le sillonnent ; toutes, une seule exceptée, aboutissent à l'abîme. Quel guide éclairé dirigera ses pas incertains ? Qui lui apprendra à faire de ses connaissances, de son activité, de la

vie, l'usage voulu par la Providence? La philosophie se présente pour lui rendre ce dernier et important service.

Arrêtant le jeune homme entre les études élémentaires et les études spéciales, elle lui apprend à s'orienter dans le nouveau monde qu'il va parcourir. Mère de la sagesse, elle le dirige dans la recherche de la vérité, et dépose dans son âme de grands principes, règles immuables de son estime et de son amour; elle le préserve à jamais d'être comme un roseau, flottant à tout vent de doctrines et de séductions. Avantage inestimable, gage de bonheur, d'ordre et de progrès, jeunes gens achetez-le au prix des soins les plus assidus, et quand vous le posséderez, revêtez la robe virile, et prenez rang dans la société.

Mais pour donner à l'homme l'intelligence de lui-même et de la création, quelle doit être la philosophie? A cette question il n'y a pas deux réponses possibles: la philosophie doit être fille respectueuse de la foi. En effet, être contingent, l'homme n'a pas plus la vérité en lui que la vie; il la reçoit; or, il ne peut la recevoir que par la foi à l'enseignement primordial donné par les parents et qui vient originairement de Dieu. Un certain nombre de vérités premières, indémontrables, admises de confiance sur la parole de l'autorité, telle est donc, dans toutes les hypothèses imaginables, la base nécessaire de toute philosophie.

Bien plus, sans cette révélation préalable dont nous parlons, point de vie, conséquemment point d'exercice, point d'action possible pour l'intelligence. *Croire,* telle est donc la première loi de notre être intellectuel; *connaître,* c'est la seconde. Les Pères de l'Église et les docteurs catholiques s'expriment là-dessus avec une précision qui ne laisse rien à désirer.

Ainsi, une fois en possession de la vérité, l'homme veut à tout prix la pénétrer et s'en nourrir. Voyez avec quelle ardeur il tend sans cesse à passer de la foi à la connaissance. Il réfléchit, il compare, il juge, il raisonne, il cherche de nouveaux rapports, de nouvelles applications, bâtit des systèmes et des théories. Enfants d'Adam, c'est ainsi que nous accomplissons la loi qui nous condamne à manger à la sueur de notre front, non-seulement le pain matériel nécessaire à notre corps, mais encore le pain de la vérité et de l'amour noble aliment de notre intellgence et de notre cœur. Telle est donc l'explication de la naissance du développement de la raison humaine.

C'est pour avoir ignoré ou méconnu ce fait primordial que la plupart des philosophes, tant anciens que modernes, sont tombés dans les erreurs grossières qui souillent leurs ouvrages. Au lieu de commencer par la foi, ils commencèrent par la science ; de là cette folle prétention de faire le vide dans leur intelligence afin de tout soumettre à l'examen, et de n'admettre, disaient-ils, que ce qui leur serait démontré : tentavive absurde autant que téméraire ! Il était facile de prévoir à quels excès elle devait les conduire. Marchant au gré de la seule raison, chacun se fit un système à lui : rejeter, modifier, tronquer les plus incontestables principes, leur fut un jeu, une gloire ; bientôt la confusion du chaos fut partout, et la philosophie consista dans le scepticisme universel.

Certes, si la philosophie avait toujours été ce que nous venons de dire, profanation sacrilége de son nom, elle ne vaudrait pas la peine qu'on fît son histoire ; mais non, il y eut pour la philosophie des époques de

sagesse et de raison qui, tant avant qu'après Jésus-Christ, précédèrent les époques de criticisme. L'exposé rapide que nous allons faire des unes et des autres nous donnera trois grandes leçons. Nous verrons premièrement, de quoi l'homme est capable quand une fois il se prend lui-même pour guide ; secondement, avec quelle sollicitude admirable la Providence a toujours veillé à la conservation de la vérité parmi les hommes ; enfin nous verrons quelle doit être la grandeur et la vivacité de notre reconnaissance pour celui qui, après avoir enseigné toute vérité aux grands et aux petits, a laissé à notre faiblesse un tribunal immortel, organe infaillible de ses salutaires enseignements.

L'histoire de la philosophie peut diviser en deux grandes périodes, l'une antérieure et l'autre postérieure à Jésus-Christ. A leur tour, la période qui précède et celle qui suit la venue du Messie se partagent en deux époques bien distinctes : une époque de foi et une époque de doute dans le monde antique, et une époque de foi et une époque de doute dans le monde moderne.

Avant Jésus-Christ, l'époque de foi s'étend, pour la philosophie, depuis les premiers philosophes connus, jusqu'à la naissance des sectes philosophiques de la Grèce ; l'époque de doute, depuis l'établissement des sectes grecques, jusqu'au commencement du troisième siècle de l'ère chrétienne.

Après Jésus-Christ, l'époque de foi commence au troisième siècle, et vient jusqu'au seizième ; l'époque de doute, depuis le seizième siècle jusqu'à nos jours.

Époque de foi avant Jésus-Christ. — C'est un fait établi, tout à la fois par la raison, par les monuments et par les traditions de tous les peuples, que la vérité fut

primitivement révélée au genre humain. Un autre fait également incontestable, c'est la conservation et la transmission fidèle de ces vérités durant les premiers âges du monde. Les hommes les plus versés dans la connaissance de l'antiquité n'ont là-dessus qu'une seule voix. Le savant Suckford reconnaît que les anciennes nations conservèrent *longtemps* des usages qui annonçaient une religion primitive universelle. Leurs rites religieux, leurs sacrifices en font foi. Toutes ces coutumes et ces cérémonies, pratiquées par les patriarches, furent admises par les Gentils, qui *d'abord* ne les firent servir qu'au culte du vrai Dieu ; et qui *dans la suite* les transportèrent au culte sacrilége des idoles [1].

Une autre preuve qui fut vivement contestée par les prétendus philosophes, au dernier siècle, mais qui, par l'effet même de ces vives contestations, est devenue péremptoire, c'est que, pour les temps primitifs, Moïse n'est pas seulement l'historien du peuple juif, mais encore de toutes les nations. En effet, les plus savants critiques ont prouvé la conformité de l'histoire mosaïque avec les monuments de l'antiquité la plus reculée [2].

Or, que nous apprend Moïse, sinon qu'au commencement une religion fut donnée à l'homme : qu'elle se conserva *d'abord* pure de toute erreur, et qu'*ensuite* elle fut altérée par les passions des hommes ? Le monde commença donc par être croyant. Or, suivant les rationa-

1. Suckford *Connexion de l'histoire sacrée et de l'histoire profane* t. I.

2. *Voyez* Bochard, dans son *Phaleg.* ; — Grotius, avec les notes de Leclerc ; — les Commentaires de Leclerc sur la Genèse ; — Jaquelot, *de l'Existence de Dieu*, dissert. 1, ch. 25, 26 ; — les notes de Leclerc sur Hésiode ; — William John, *Recherch. asiat.*, dissert. sur la chronologie des Indous ; — Pluquet, *Histoire des hérésies*, discours prélim., p. 22.

listes modernes[1], la philosophie n'est que l'expression systématique de l'état actuel des croyances chez un peuple : au commencement, la philosophie fut donc croyante. Adoptant pour base les vérités traditionnelles, elle fit consister sa tâche à les expliquer. Aussi voyons-nous que les plus anciens philosophes s'appelaient Théosophes, c'est-à-dire des hommes qui se faisaient gloire d'expliquer les conseils de la sagesse divine.

Prêtons l'oreille à quelques-uns de leurs enseignements sur Dieu : « L'être des êtres, disent les Ganigueuls » c'est-à-dire les philosophes les plus renommés de » l'antique Indostan, est le seul Dieu éternel, immense, » présent en tous lieux, qui n'a ni fin ni commencement » et contient toutes choses... Il n'y a point d'autres dieux que lui. Il est seigneur de toutes choses, et le sera pen- » dant toute l'éternité. Dieu, qui nous a mis dans ce » monde, fait son séjour dans le ciel. Il nous a sans cesse » dans sa pensée, qui, semblable à un fil, s'étend jus- » qu'à nous. Si nons suivons la trace que ce fil nous pré- » sente, nous trouverons infailliblement Dieu le seul que » nous devions aimer[2]. »

Sur l'homme, la théosophie indienne enseignait qu'il a été créé, qu'il est déchu ; qu'il est obligé de faire de bonnes œuvres, c'est-à-dire qu'il est doué de liberté et de moralité ; que les méchants seront précipités dans le feu après avoir été jugés ;

Sur le monde, qu'il a été créé ; qu'il doit finir ou plutôt rentrer dans le sein de Dieu, d'où il est sorti[3].

1. Damiron, *Hist. de la phil. au dix-neuvième siècle*, 1.
2. *Histoire du Christ. des Indes*, t. II, p. 269, par La Croze.
3. *Voyez* Creuzer, *Religion de l'antiquité*.

« En généralisant les vastes travaux des savants india-
» nistes, Colebrooke est enfin parvenu à classer tous
» les philosophes de l'Inde en six écoles, dont les unes
» sont considérées comme hérétiques, les autres comme
» orthodoxes...

» Le plus ancien, et peut-être le plus remarquable de
» ces systèmes, est le *mimansa*. Le mimansa, philosophie
» des nombres, approchant de celle des Chinois et des
» Pythagoriciens, qui prend la musique et les règles de
» l'harmonie pour base de tout un ensemble d'idées, est
» probablement la première qui se soit développée sur la
» terre. »

En voici une faible idée :

« Tout est harmonie dans l'univers, et l'ensemble des
» êtres forme un grand concert dont Dieu est comme la
» base et le son simple. Les lettres ou nombres sont le
» symbole et l'expression des sons ; chaque son particu-
» lier doit toujours correspondre au son universel, à la
» parole de Brahma ou au verbe, sous peine de rompre
» l'harmonie des mondes.

» Dans cette antique doctrine, chaque son ou être
» harmonieux ayant pour expression un nombre, la
» science des nombres devient ainsi la science magique
» qui nous révèle l'essence cachée des choses et les
» mystères du passé et de l'avenir. Et en effet, pendant
» toute l'antiquité, le système des nombres est toujours
» resté étroitement lié à l'astrologie, qui n'a cessé que
» dans les temps modernes de faire partie de l'astro-
» nomie.

» Le mimansa, philosophie des nombres et des sons,
» rappelle la doctrine des Védas. On y voit une intelli-
» gence première, ou son *simple*, qui s'exprime par une

» parole ou un verbe, et une multitude de sons composés, » émanés du son éternel, immense, et qui sont les créa- » tures[1]. »

En remontant à la plus haute antiquité, vous retrouverez au Thibet, en Chine, dans la Perse et la Chaldée, les mêmes enseignements sur Dieu, l'homme et le monde. Nous regrettons que les bornes de cet abrégé ne nous permettent pas de rapporter ici les leçons de cette philosophie, en général si pure et si élevée. On la trouvera dans Creuzer, dans le Zend-Avesta, dans le Chouking et autres ouvrages.

Qu'il suffise de savoir que, dans ces temps reculés, on ne voit aucun philosophe contester les grandes vérités, bases de la raison humaine et de la société; à plus forte raison n'en voit-on aucun poser en principe le doute universel,

A l'appui de ce que nous disons vient encore cette maxime d'Épicure, que *la vraie philosophie ne pouvait naître que chez les Grecs, parce que partout ailleurs la tradition régnait.* Voilà, certes, une maxime qui ne laisse rien à désirer en faveur de l'existence d'une époque primitive de foi pour la philosophie. Ainsi, en adoptant le doute méthodique pour base de leur spéculation, les Grecs se sont écartés de la marche suivie jusque-là par le reste du monde. Innovation déplorable ! car, suivant la remarque de M. de La Mennais, « les grandes erreurs » de l'esprit étaient à peu près inconnues dans le monde » avant la philosophie grecque. C'est elle qui les fit » naître, ou qui, au moins, les développa, en affaiblis- » sant le respect pour les traditions, et en substituant le

1. *Annales de phil. chrét.*, nº 12, p. 410 et suiv.

» principe de l'examen particulier au principe de foi [1]. »

Ainsi les monuments de l'histoire, le témoignage de la science, l'examen des travaux philosophiques de cette époque tout prouve que la raison humaine s'appuya d'abord sur la foi.

Cependant la religion, qui est la loi universelle, le régulateur suprême de l'esprit et du cœur, la religion allait s'affaiblissant. Les traditions primitives s'altéraient en s'éloignant de leur source. Fille de la religion, la philosophie dut subir le sort de sa mère. Le doute avait remplacé la foi dans l'ordre religieux, il dut la remplacer bientôt dans l'orde philosophique.

Les autres systèmes indiens postérieurs au Mimanza s'éloignèrent peu à peu de cette doctrine si pure et si éminemment spirituelle.

« Parut enfin le dernier système connu sous le nom » de *Nyaya*, qui n'est plus que le rationalisme pur. »

Tennemann lui-même en a fait la remarque : « Plus « tard, dit cet auteur, la religion et la philosophie des » Indous se partagèrent en plusieurs sectes [2]. » *Plus » tard*, c'est donc ici la reconnaissance de ce fait fondamental, que l'erreur a été partout postérieure à la vérité, la philosophie du doute à la philosophie de la foi.

De synthétique, la marche de l'esprit humain devint analytique ; l'unité primordiale fut brisée ; le dualisme commença : la philosophie grecque naquit.

1. T. III, p. 58. *Voyez* de plus Strabon, liv. XV, p. 492 ; Tacite, *Annales* liv. III, ch. 26 ; Porphyre, *De non esu animalium*, lib. IV, p. 343.

2. *Manuel de l'hist. de la phil.*, t. I.

CHAPITRE XX

ÉPOQUE DE DOUTE, AVANT JÉSUS-CHRIST

Quoique la Grèce ait été la terre classique du doute, on la voit néanmoins, dans les premiers âges, dominée par l'esprit religieux. « La religion des Grecs, dit Tenne- » mann, malgré les formes sensibles qu'elle revêtait » dans la multitude de ses mythes, dont le sens était » indéterminé, offrait une matière et un attrait à la » curiosité des esprits. Les poètes se saisirent de cette » matière et la travaillèrent heureusement ; par eux » s'établit une sorte d'éducation esthétique et intellec- » tuelle, qui servit comme d'introduction aux études » scientifiques. Parmi eux, ceux qui exercèrent le plus » d'influence à cet égard furent Orphée, par les hymnes » religieux ; Musée, par la description poétique de l'em- » pire des morts ; Homère, par les épopées nationales [1]. »

Cependant le règne de ces croyances altérées ne dura pas longtemps ; le doute parut, et s'éleva tout de suite aux questions les plus fondamentales. Son premier organe fut Thalès de Milet. Il naquit vers l'an 600 avant l'ère chrétienne. Il fonda l'*école ionique*. L'eau et l'humide furent pour lui les principes générateurs de toutes choses,

1. T. I, p. 35.

c'est-à-dire qu'il plaça le principe du monde dans la matière. Le matérialisme, tel fut donc le point de départ de la philosophie incroyante. Le moyen qu'il en fût autrement! Quand, par la révolte contre l'autorité, l'esprit de l'homme a logiquement perdu la vérité intellectuelle et morale, n'est-il pas contraint de chercher toute réalité dans le monde physique ?

Bientôt après parut Pythagore. Ce philosophe naquit à Samos, voyagea en Grèce et en Égypte, et fonda à Crotone en Italie une sorte de congrégation philosophique, connue sous le nom *d'école italique*. La doctrine des pythagoriciens nous est peu connue ; son caractère dominant, c'est le spiritualisme ; ce fut une réaction providentielle contre le principe matérialiste de Thalès.

La carrière une fois ouverte, le doute s'y précipita à pas de géant. Cinquante ans après les philosophes que nous venons de nommer, parut l'*école éléate*. Ses principaux organes furent Xénophon de Colophon, Parménide et Mélissus. Ils professèrent le panthéisme idéaliste, et, sur plusieurs points, arrivèrent jusqu'au scepticisme : leur triomphe ne fut pas de longue durée.

Bientôt le matérialisme reparut sur la scène avec l'*école atomistique*. Son nom révèle son abjecte doctrine. Contemporain et peut-être disciple de Parménide, Leucippe en fut le fondateur. Ainsi, voyez dans quelles extrémités opposées donne tour à tour la raison abandonnée à elle-même. L'école d'Élée professe le panthéisme spiritualiste, et l'école qui lui succède immédiatement, qui assiste à ses funérailles, proclame sur sa tombe le panthéisme matérialiste. De la contradiction des systèmes, des ravages toujours croissants du doute, de la décadence des mœurs, naquit à son tour *l'école sophistique*.

Incarnation de la philosophie contemporaine, les sophistes furent les plus méprisables et les plus vains de tous les hommes. Tour à tour champions de la vérité et de l'erreur, ils se faisaient un jeu et une industrie de soutenir et de combattre les propositions les plus contradictoires. Encore quelques années, et la société grecque, déjà si caduque, s'abîmait sous leurs coups. Heureusement la Providence veillait, et la mèche encore fumante ne fut pas éteinte. Une réaction eut lieu.

Voyons si les philosophes qui en furent les instruments, et qui nous apparaissent comme les plus grands génies de l'antiquité, réussirent à tirer le monde du doute dévorant dans lequel il était plongé.

Doué d'un sens droit, d'un esprit supérieur, et surtout plus homme de bien que les sophistes, Socrate entreprit d'opposer une digue au torrent des doctrines pernicieuses qui inondaient la Grèce. Il prit pour objet de la philosophie, la morale. Il enseigna à devenir homme de bien, pieux envers les dieux, juste envers les hommes et tempérant. Ses idées sur la Providence divine sont quelquefois d'une hauteur qui étonne dans un païen. Il n'a rien écrit : nous ne connaissons sa philosophie que par ses deux principaux disciples, Platon et Xénophon. Chacun sait qu'il fut accusé d'impiété envers les dieux et d'immoralité envers la jeunesse. Condamné à mort, il but la ciguë à l'âge de soixante-dix ans. Il était né à Athènes, quatre cent cinquante ans avant l'ère chrétienne.

Son plus célèbre disciple fut Platon ; il est le père de *l'école académique*. Sa philosophie est éminemment spiritualiste. L'absolu, le nécessaire, en un mot l'idée, type de tout ce qui est, tel est son point de départ. Cette

idée première se réfléchit dans l'âme humaine. Toutes nos connaissances en dérivent, l'expérience ne fait que les développer. Les rapports entre les objets de l'expérience et les idées prouvent qu'il y a un principe commun pour ces objets et pour l'âme qui en a connaissance. Ce principe, c'est Dieu. L'âme est une force active par elle-même ; la vertu, c'est l'imitation de Dieu, ou l'effort de l'humanité pour atteindre à la ressemblance avec son auteur.

Ces vives lumières ne sont pas sans ombre. Dans Platon, comme dans les autres philosophes, on rencontre de grossières erreurs. Le fondateur de l'académie autorise, par exemple, la communauté des femmes.

Disciple de Platon et père des péripatéticiens, Aristote part en philosophie d'un point diamétralement opposé au principe de son maître. Au lieu de descendre de la cause à l'effet, il essaie de remonter de l'effet à la cause. Ainsi le variable, le contingent, les sensations ou les rapports des sens furent la base de son système : *Nihil est in intellectu quod non prius fuerit in sensu.* De là, le nom de philosophie expérimentale qui lui fut donné ; et de là, plus tard, le matérialisme dont elle contient tous les germes. Pauvre raison ! c'est donc ainsi que tu t'en vas toujours flottante entre le spiritualisme et le matérialisme, entre la synthèse et l'analyse, entre le doute et la foi ? Ici encore la philosophie spiritualiste de Platon ne tarda pas à perdre son ascendant, travaillée intérieurement par le doute, et attaquée au dehors par l'empirisme d'Aristote.

En effet, « les premiers successeurs d'Aristote furent, » pour la plupart, d'habiles commentateurs, qui s'ef- » forcèrent, dans des écrits sous les mêmes titres que

» les siens, de reproduire plus clairement sa doctrine, » et en développèrent quelques parties d'une manière » encore plus conséquente : ce qui fit qu'elle s'éloigna » davantage encore du platonisme et se rapprocha du » matérialisme [1]. » Épicure l'y fit entrer. Disciple des successeurs d'Aristote, il tira la dernière conséquence pratique de la philosophie du maître de Stagyre. Son système, c'est l'immoralité : le plaisir est le souverain bien de l'homme.

Ainsi, c'est pour la deuxième fois, depuis Thalès, que la philosophie tombe dans l'abîme d'un matérialisme abject. Pour la deuxième fois, dans cette extrémité, nous voyons aussi la Providence venir à son secenrs. Fondée par Zénon, *l'école stoïque* fut l'intrument de la réaction. Le mal était grand : la résistance fut excessive ; on le conçoit. « C'est ainsi, dit Théodoret, que le jardinier qui » veut redresser l'arbuste courbé ne se contente pas de » lui donner une direction verticale, mais le courbe dans » un sens contraire au premier ; et la violence dont il » use finit par le fixer à son état naturel [2] ? » Pour faire plus sûrement le contre-poids à l'épicuréisme la nouvelle école établit en morale des préceptes dont la rigueur est passée en proverbe. Le corps est tout, disait Épicure ; le corps n'est rien, disait Zénon ; le plaisir est l'unique bien, continuait Épicure ; la douleur, même la plus vive, n'est pas un mal, répondait Zénon.

Tout à coup, au milieu de ces vifs et longs débats,

1. *Manuel*, t. I, 194.

2. « Quod ipsum agricolis quoque stirpium cultoribus usu venit, qui cum incurvam aliquam plantam viderint, non solum ad rectam normam erigunt sed etiam ultra directum in partem alteram inflectunt, ut ex vehementiori in contrariam inclinatione ad rectum statum perducatur. »

s'avance un philosophe conciliateur. C'est Arcésilaüs de Pitane en Éolie. Sectateur de Platon, fondateur *de la nouvelle académie*, il prêche aux combattants le scepticisme comme l'unique moyen de terminer la guerre, comme le commencement et la fin de la véritable sagesse. Aussi bien, disait-il, la philosophie manque d'un criterium suffisant pour la vérité. A ces propositions, le stoïcisme se récrie. Au lieu d'un ennemi il en a deux : il se multiplie pour les combattre. Cependant Carnéade entreprit de négocier la paix entre les stoïciens et la nouvelle académie : il y réussit en partie, mais en modifiant les deux systèmes.

» Ainsi la lutte fut suspendue, du moins de ce » côté-là. Mais malheureusement toutes ces querelles » n'avaient pas résolu le grand problème dont il s'a- » gissait, savoir, de trouver un principe solide pour » la connaissance en général, et en particulier pour » la science philosophique. » Voyons si la philosophie fut plus heureuse ailleurs. Nous allons la suivre sur un nouveau théâtre : de la Grèce passons à Rome.

Tour à tour ballottée entre le matérialisme et le spiritualisme, la philosophie du doute sans base et sans appui, était venue se perdre dans le stoïcisme d'une part, l'épicuréisme et le scepticisme de l'autre. Elle en était là lorsque Rome victorieuse pénétra dans la Grèce.

Entièrement tournés vers la politique, les Romains donnèrent en général peu d'attention aux spéculations philosophiques. Guidés par ce bon sens qu'ils possédaient à un haut degré, ils pressentirent même avec une justesse admirable tout ce que pouvait avoir de funeste aux croyances religieuses, base de leur pro-

périté, le doute armé de la plus subtile dialectique. De là ces interdictions, ces expulsions réitérées des philosophes de la Grèce. Malheureusement le doute avait dans la république un puissant auxiliaire, la corruption générale des mœurs. Aussi les doctrines grecques, et en particulier celles de la nouvelle académie, ne tardèrent pas à trouver accès jusque dans Rome. Bientôt même elles y prirent faveur, lorsque Lucullus et Sylla y firent transporter les bibliothèques conquises. Ce fut environ quatre-vingts ans, avant Jésus-Christ. Néanmoins les Romains ne donnèrent jamais qu'une attention secondaire à la philosophie : ils la reçurent toute faite, et, contents de la trouver en rapport avec leurs mœurs, ils l'adoptèrent.

C'est ainsi qu'aucun système philosophique ne doit sa naissance à Cicéron. Ses ouvrages résument les idées des Grecs, revêtues, comme dans Platon, du charme de la poésie et de l'éloquence. Rien souvent de plus lumineux que les jugements de ce grand homme sur Dieu; le bien, le mal, les devoirs et les destinées humaines. Quant à la morale, il s'efforça de propager celle des stoïciens ; mais à en juger par ce qui suivit, ses efforts ne furent pas couronnés d'ún grand succès.

En effet peu après on voit dominer la secte d'Épicure. Trop conforme aux mœurs contemporaines, sa doctrine ne pouvait manquer d'avoir un grand nombre de partisans. Chantée par le poète Lucrèce elle envahit les masses : le géant romain ne fut plus qu'un cadavre vivant. Ce fut en vain que, pour prévenir son inévitable dissolution, les plus graves per-

sonnages de l'Empire professèrent le stoïcisme. Sénèque, Marc-Aurèle, Épictète, Antonin, ralentirent les progrès du mal, mais ne l'arrêtèrent pas. Le doute, l'inévitable doute, germe funeste, caché au fond de toutes ces conceptions individuelles, allait grandissant de pair avec l'immoralité.

Sur ces entrefaites arrive Sextus Empiricus: c'était vers la fin du second siècle. Nouvel Hercule, il donne le coup de grâce à l'Empire chancelant et à la philosophie décrépite. Homme providentiel, il balaye le sol sur lequel devaient bientôt s'élever un nouvel empire et une nouvelle philosophie. Rapporteur impitoyable de toutes les querelles, de toutes les absurdités philosophiques, il tire la conclusion de ses débats de mille ans: le premier mot qui tombe de sa plume est celui-ci: *contradiction*, et le dernier: SCEPTICISME[1].

Il n'est pas sans intérêt, pour l'instruction des générations naissantes, de résumer maintenant en quelques mots les travaux de cette philosophie, ou plutôt de cette raison si orgueilleuse et néanmoins si faible. C'est le premier tableau de ce genre sur lequel nous aurons à méditer. Un tableau tout pareil nous sera présenté dix-huit siècles plus tard. Par l'un et par l'autre, nous verrons l'identité frappante des résultats philosophiques aux époques de doute, et de l'identité de l'effet nous conclurons l'identité de la cause.

Que nous offre donc, après mille ans de recherches, la raison humaine séparée de sa règle, l'autorité générale? Un homme non suspect va répondre: « L'histoire de

1. Son ouvrage est intitulé : *Sexti Empirici Opera græca et latina*. Leipsick, 1718, in-fol.

» la philosophie, dit M. Ancillon, ne présente au premier » coup-d'œil qu'un véritable chaos. Les notions, les prin- » cipes, les systèmes s'y succèdent, se combattent et » s'effacent les uns et les autres, sans qu'on sache le » point de départ et le but de tous ces mouvements, et » le véritable objet de ces constructions aussi hardies que » peu solides[1]. » Il n'y a donc point d'exagération dans cette énergique parole de Tertullien ; *Les philosophes furent les patriarches des hérétiques*: HÆRETICORUM PATRIARCHÆ PHILOSOPHI. Oui, les philosophes furent les hérétiques d'avant Jésus-Christ.

En effet, comme les hérétiques, les philosophes *choisiren* les vérités qui leur convenaient, et se firent à eux-mêmes leur propre symbole, qu'ils substituèrent au symbole de la tradition: comme les hérétiques, les philosophes ne prenaient donc pour règle que leur raison particulière; comme les hérétiques aussi, les philosophes tombèrent dans des erreurs monstrueuses. Enfin, comme l'Église condamne par la perpétuité de son enseignement les perpétuelles variations des hérétiques, ainsi la tradition condamnait celles des philosophes.

La pensée de Tertullien est encore vraie dans un autre sens. La Grèce fut le foyer du doute. C'est là que l'esprit systématique enfanta une suite d'opinions différentes. Les conquêtes d'Alexandre en portèrent en Orient, dans la Perse, en Égypte et jusque dans l'Inde. Ces principes se communiquèrent aux Juifs et aux Samaritains. Les Romains victorieux les trouvèrent partout, et les rapportèrent en Italie. Partout il se trouva des hommes

1. Nous ne connaissons point de critique plus piquante de cette vaine philosophie, que le livre d'Hermias : *Irrisio philosophorum*. *Voyez* Guillon, *Biblioth. choisie des Pères de l'Église*, t. I, p. 361, édit. in-8°,

entêtés de ces opinions, qui les unirent avec quelques-uns des dogmes des Juifs, et plus tard avec ceux du christianisme. De cette union adultère naquirent toutes les hérésies des trois premiers siècles.

Toutefois, de ce que cette longue suite de disputeurs s'étaient évanouis dans leurs propres pensées, n'allons pas conclure que le doute régnait seul dans le monde. Certes son empire n'était que trop étendu; et l'irrécusable témoin de sa funeste action, c'est la profonde corruption de la société aux époques contemporaines. Mais à côté du doute se conservaient par la tradition les vérités essentielles à l'existance des États et au salut des particuliers. La preuve visible, c'est l'existence perpétuelle des sociétés; c'est aussi l'idée que nous avons de Dieu. Bonté, sagesse infinies, il n'a pu créer l'homme pour une fin, sans lui laisser toujours et partout les moyens de la connaître: jamais le salut ne fut impossible à personne. Les Pères de l'Eglise qui ont le mieux connu le paganisme, qui ont vécu au milieu des païens, sont formels à cet égard. *Jamais*, dit saint Augustin, *les nations ne tombèrent si bas dans l'abîme de l'idolâtrie qu'elles aient perdu la notion d'un seul vrai Dieu, créateur de toutes choses*[2].

1. *Voyez* Pluquet, *Hist. des herésies*, t. I, p. 53.

2. « Gentes non usque adeo ad falsos Deos sunt delapsæ ut opinionem amitterent unius veri Dei ex quo omnis qualiscumque natura. » Contr. Faust. Manich. *Voyez* aussi Lact. dans son livre de *l'Erreur* ; Tertull. dans son *Apologét.*

CHAPITRE XXI

ÉPOQUE DE FOI APRÈS JÉSUS-CHRIST

Ici commence une nouvelle ère pour la philosophie. Loi universelle de la pensée et de l'amour, la religion, rendue à sa pureté primitive et portée par la révélation évangélique à son dernier degré de développement, ne tarda pas à faire sentir son influence à l'esprit humain. Soleil du monde, elle emporta bientôt dans son orbite toutes les sciences métaphysiques et morales : fille aînée de la foi, la philosophie redevint croyante. Son point de départ fut l'Évangile ; son guide, l'autorité ; son objet, l'explication chrétienne de Dieu, de l'homme et du monde ; ses organes, les Pères de l'Église.

Pour faire comprendre les travaux de ces grands hommes, il est essentiel de rappeler l'état contemporain des discussions philosophiques. D'un côté, la philosophie grecque, impuissante à rien établir de certain, s'était perdue dans un vague besoin de chercher sans fin, et de disputer toujours ; d'un autre côté, des philosophes, profondément convaincus de l'impuissance de la raison, avaient entrepris d'expliquer et de fonder le paganisme, en montrant son al-

liance avec les traditions antiques. Tel fut l'objet des immenses travaux de l'école d'Alexandrie.

Ainsi, pour faire face à ces deux sortes d'adversaires, les Pères de l'Église durent développer un double plan de défense. Aux philosophes grecs, il fallait montrer l'impuissance de la raison. Pour cela il suffit d'exposer ses contradictions perpétuelles, ses erreurs sans nombre, la nullité absolue de ses systèmes. De là jaillissait une conséquence nécessaire. l'indispensable nécessité d'une base plus solide, l'autorité. C'est dans ce sens que furent dirigés les travaux de saint Justin, d'Arnobe, de Lactance et d'Hermias. Aux philosophes qui prétendaient étayer le paganisme sur les traditions antiques, il fallait montrer que le christianisme seul pouvait revendiquer cette base, puisqu'il avait priorité sur l'idolâtrie, et que ses dogmes se retrouvaient partout au milieu des ombres du paganisme. Les principaux d'entre les Pères qui entreprirent cette tâche, sont Eusèbe, dans sa *Préparation évangélique ;* saint Cyrille d'Alexandrie, dans *ses Livres contre Julien* ; et Clément d'Alexandrie, dans ce livre des « *Stromates,* véritable trésor de science antique, » et dont une phrase a conduit de nos jours M. Cham- » pollion à son importante découverte sur la manière » de lire les hiéroglyphes égyptiens [1]. »

La lutte entre le paganisme agonisant et le christianisme naissant fut longue et animée. Cependant la partie n'était pas égale. Soutenu de la triple puissance du génie, de la science et la vertu, l'Évangile

1. Voyez *Coup d'œil sur la controverse chrét-enne* par l'abbé Ph. Gerbet.

triompha : une partie de ses adversaires se convertit, plusieurs même devinrent ses apologistes : le petit nombre qui refusa de se rendre se réfugia dans les chimères du mysticisme et de la théurgie. Ce furent, entres autres, Porphyre, Julien, Jamblique, Maxime. Désespérés de ne pouvoir plus s'appuyer ni sur l'autorité, qui était toute en faveur du christianisme, ni sur la raison, qui n'avait enfanté que des doutes, ils prétendirent que l'homme pouvait entrer en communication immédiate avec la vérité même, avec Dieu : là ils disparurent évanouis dans leurs propres pensées.

Et voilà, chose remarquable ! ce qui est arrivé de nouveau dans le seizième siècle, et pour les mêmes raisons. Eternelle misère de l'homme! plutôt que de s'avouer vaincu et de se rendre à l'évidence de la vérité, il aime mieux périr et se précipiter les yeux fermés dans le gouffre ténébreux de l'erreur.

La philosophie païenne était vaincue, mais le dualisme ne l'était pas; le monde restait soumis à son empire: basée sur cette erreur fondamentale, la philosophie païenne l'avait déposée, l'avait infiltrée comme un germe de mort dans toutes les veines du corps social: dans l'ordre intellectuel, en séparant la raison de la vérité traditionnelle; dans l'ordre physique, en soutenant tour à tour le matérialisme et le panthéisme; dans l'ordre moral, le stoïcisme et l'épicuréisme; dans l'ordre politique, le despostime et la souveraineté populaire; dans la société domestique, le divorce. Aussi la *dissolution* était universelle.

Le dualisme, tel était donc le cancer dévorant auquel il fallait arracher le monde. Telle fut la tâche de la

philosophie chrétienne. Tâche immense, sublime seconde création. Que d'efforts pour l'accomplir!

Jamais la lutte des deux principes, qui, dès l'origine des temps, se disputent l'empire du monde, ne fut plus animée, plus intelligente, plus longue, plus solennelle. Recueillons-nous pour assister à ce drame redoutable, où va se débattre pour le genre humain la question de vie ou de mort.

Après quatre mille ans d'attente, l'heure solennelle de la réparation du monde avait sonné. Bethléem avait vu le désiré des nations. Brisée par le dualisme originel, l'union de la créature et du créateur était rétablie : le médiateur entre le fini et l'infini avait été donné. Sorti de sa longue et mystérieuse obscurité, le SAUVEUR avait fait retentir les échos de la Judée de ces paroles de vie, germes puissants de la régénération de toutes choses : *Il y en a trois qui rendent témoignage dans les cieux : le Père, le Verbe et le Saint-Esprit, et ces* TROIS *ne sont* QU'UN ; *et il y en a trois qui rendent témoignage sur la terre: l'esprit, l'eau et le sang, et ces* TROIS *ne sont* QU'UN [1]. *Père saint, je vous en conjure, qu'ils soient* UN, *comme nous sommes* UN, *afin qu'ils soient consommés dans l'*UNITÉ [2].

Et pour cela, que faut-il ? que tous les hommes soient régénérés, que toutes les créatures soient soustraites à l'empire du mal. Mais comment ? En les marquant de nouveau du signe de l'unité et de la trinité. Gravé pri-

1. Tres sunt qui testimonium dant in cœlo: Pater, Verbum et Spiritus sanctus ; et hi tres unum sunt.

Et tres sunt qui testimonium dant in terra : spiritus, et aqua, et sanguis et hi tres unum sunt. I, Joan. v. 7 et 8.

2. Joan. xvii, 22.

mitivement sur leur front par la main du Créateur, ce signe salutaire en a été effacé ; qu'il soit rétabli, afin que la vérité, la vie, Dieu soit tout en toutes choses[1].

Plus rapides que l'éclair, ces paroles régénératrices avaient parcouru le monde et déposé partout le germe du salut universel, l'idée de l'unité et de la trinité en toutes choses ; et les hommes étaient régénérés au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit, et toutes les créatures, de quelque genre qu'elles fussent, étaient soustraites à l'empire du mal par le signe de l'unité et de la trinité[2]. Éblouissant rayon de lumière, premier anneau de cette chaîne d'or qui devait de nouveau suspendre la terre au ciel, principe d'une étonnante fécondité, les Pères de l'Église s'en emparent, et, sur cette base divine, ils assoient leur sublime philosophie. En voici l'exposé.

L'Être des êtres, Dieu, est unité et trinité. L'univers est une manifestation de Dieu. Dieu ne peut manifester que ce qu'il est : l'univers, et chaque partie de l'unité

1. I Cor., c.xv, 28.

2. On sait combien l'usage du signe de la croix était fréquent chez les premiers chrétiens. On cessera de s'en étonner, en se souvenant que le démon ou le mal avait corrompu, profané toutes les créatures, et que l'unique moyen de les régénérer, c'est de leur imprimer leur caractère natif, le caractère de l'unité et de la trinité divine dont elles sont l'image : « Ad omnem progressum atque promotum, ad omnem aditum et exitum, ad vestitum, ad calciatum, ad lavacra, ad mensas, ad lumina, ad cubilia, ad sedilia, quacumque nos conversatio exercet, frontem crucis signaculo terimus. » Tertull., *de Coron.* cap. III. *Voyez* aussi saint Éphrem.

L'Église catholique seule a conservé ce fréquent usage du signe de la croix, parce qu'elle seule, dépositaire de la vérité, en comprend toute la signification. Pas une créature destinée à son usage qu'elle ne commence par marquer de ce signe, pas un de ses enfants sur le point de passer en l'autre monde et de paraître devant la Trinité, dont elle ne régénère, dont elle ne forme chaque sens par le signe sanctifiant de l'unité et de la Trinité. Rien n'est plus profondément philosophique que cet usage.

est donc unité et trinité. De même que dans le type immuable la pluralité des personnes ne rompt pas l'unité de l'essence, de même dans les créatures, formées à son image, la pluralité des rapports, la diversité des fonctions ne rompt pas l'unité de nature. Tel est le point fondamental que tous les philosophes chrétiens s'empressent d'établir. « Nous adorons un Dieu créateur » universel. Nous reconnaissons Jésus-Christ comme » Fils du vrai et unique Dieu. Avec le Père et le Fils » nous adorons le Saint-Esprit, qui a parlé par les pro- » phètes[1]. » —« Nous faisons profession de croire en un » seul Dieu, créateur et souverain de l'univers. Vos » accusations d'impiété sont sans fondement. Elles ne » peuvent point s'autoriser de la distinction des person- » nes, Père, Fils et Saint-Esprit, dans le dogme de la Tri- » nité ; puisque, dans la croyance des chrétiens, elle n'al- » tère point l'unité de l'essence divine, pas plus que les » rayons émanés du soleil n'altère l'unité du principe d'où » il part[2]. » — « Le Dieu que nous adorons, disait à son » tour Tertullien, est *un :* c'est lui qui, pour manifester » sa majesté suprême, a tiré du néant cet immense » univers avec tout ce qui le compose, les éléments, les » corps et les esprits. La parole a commandé, la sagesse » a ordonné, la puissance a exécuté. *Invisible*, quoique » partout il se manifeste ; *incompréhensible*, quoique ses » œuvres nous retracent son image ; *inaccessible*, quoi- » que l'intelligence puisse arriver jusqu'à lui. Magnifi- » que preuve de sa vérité et de sa grandeur, car ce qui » nous donne une idée de Dieu, c'est l'impossibilité » même de le concevoir.

1. Saint Justin, *Première apolog.*, p. 60.
2. A Athénagore, *Apolog.*, p. 11.

» Nous vous dirons que Dieu a créé le monde par sa » parole, sa raison, sa puissance, et cette sagesse de » Dieu qui a fait toutes choses est esprit ; verbe quand » il ordonne, raison quand il dispose, puissance quand » il exécute. Nous avons appris que le Verbe a été pro- » féré de Dieu, qu'étant proféré, il a été engendré, et » que par là il est Fils de Dieu, Dieu lui-même par l'u- » nité de substance, car Dieu est esprit. Ainsi le rayon » émané du soleil est une partie de cet astre ; mais le » soleil est dans le rayon, puisque c'est son rayon. La » substance ne se sépare pas, elle s'étend. Ainsi le Verbe » est esprit d'Esprit, Dieu de Dieu, comme la lumière » est une émanation de la lumière. La source de la » lumière ne perd rien de sa substance ni de son éclat, » quoiqu'elle se répande et se communique. De même, ce » qui procède de Dieu est Dieu et fils de Dieu, et les deux » ne font qu'un. Ainsi le Verbe est esprit d'Esprit, Dieu » de Dieu. Autre en propriété, non en nombre ; en ordre » non en nature : il est sorti de sa source, mais ne l'a » pas quittée [1]. »

Dieu est unité et trinité ; la pluralité des personnes ne rompt point l'unité ; le monde est la manisfestation, c'est-à-dire l'image de Dieu. Dans le monde est unité et trinité ; dans la multiplicité des rapports, rien ne rompt l'unité : or l'image cesse d'être, si elle perd sa ressemblance avec son modèle. Image de Dieu, le monde,

1. « Etiam cum radius ex sole porrigitur, portio ex summa ; sed sol erit in radio, quia solis est radius, nec separatur substantia, sed extenditur. Ita de Spiritu spiritus, et de Deo Deus, ut lumen de lumine accensum. Manet integra et indefecta materiæ matrix, et si plures inde traduces qualitatis mutueris. Ita et quod de Deo profectum est, Deus est, et Dei filius, et de Deo Deus. Modulo alterum, non numero ; gradu, non statu fuit ; et a matrice non recessit, sed excessit. » *Apolog.*, chap. XXI.

l'homme, l'intelligence, la société périt, si elle perd sa ressemblance avec son type, si elle cesse d'être unité et trinité : *la trinité est le pivot de l'univers*[1].

Voilà ce que proclament à l'envi toutes ces grandes voix catholiques de l'Orient et de l'Occident. Telle est la magnifique *inconnue* que les Origène[2], les Cyrille de Jérusalem[3], les Théophile d'Antioche[4], les Grégoire de Nysse[5] et de Nazianze[6], les Basile[7], les Chrysostome[8], les Hilaire de Poitiers[9], les Augustin[10], s'efforcent de dégager dans leurs investigations. C'est la base de toutes leurs théories : on dirait qu'ils ne peuvent ouvrir leur bouche éloquente sans proclamer d'abord ce dogme fondamental.

Cet enseignement du même dogme, tant de fois réitéré, offre au premier coup d'œil quelque chose qui étonne; mais, si l'on y regarde de plus près, l'étonnement fait place à l'admiration. En effet, tout était là ; de l'affermissement de ce principe dépendait et le succès de l'œuvre régénératrice, et tout l'édifice de la philosophie chrétienne, et l'avenir du monde : car tout vient des idées. C'est dans les plus hautes régions de la métaphysique que toutes les théories secondaires ont leur place. C'était dans ce dogme, le plus élevé

1. Orig. contr. Cels.
2. Homil. IX, in Exod., nº 3, p. 163.
3. Catech. IV, p. 53.
4. Ad Autolyc., lib. III, p. 71.
5. Contra Eunom., lib. I, 212.
6. Serm. XLIV in Pentecost.
7. Homil. in Fide.
8. Serm. III, in Genes.
9. *Voyez* son célèbre ouvrage sur la Trinité.
10. Il n'y a rien de plus admirable et de plus explicite que son grand traité en quinze livres sur la Trinité.

de tous, que devait se gagner ou se perdre *cette partie dont le genre humain était l'enjeu.*

Aussi voyez avec quel infaillible instinct le génie du mal l'avait compris. C'est sur ce terrain difficile que dès l'abord il place le combat et qu'il le soutient pendant six siècles, avec un acharnement dont les fastes du monde n'avaient jamais offert auparavant, et n'ont depuis jamais offert d'exemple. Contre les enfants et les vierges du christianisme, l'enfer avait lâché les lions et les tigres; contre les pères de la foi, il lâche ces gigantesques sectaires dont, quinze siècles après, la puissance, l'astuce, le nom seul fait encore pâlir. Depuis Manès, Arius, Macédonius, jusqu'à Elipand et à Félix d'Urgel, tous les grands champions de l'erreur tendent à détruire la Trinité. Grâce à vous, Providence admirable qui veillez sur le monde ! avec moins de sollicitude la plus tendre mère veille sur le berceau de son premier né ; grâce à vous, leurs efforts furent sans succès. Après une lutte de six cents ans, la Trinité vainquit, le genre humain fut sauvé.

Assurés d'un succès complet, quoique plus ou moins tardif, les philosophes chrétiens n'avaient pas attendu la fin du combat pour déduire du principe de la trinité divine, l'existence et la nécessité d'une trinité secondaire dans toutes les œuvres de Dieu. Ils étaient conséquents ; l'ordre religieux est le type et le générateur de tous les autres. Image la plus parfaite de Dieu, l'intelligence humaine fixa d'abord leur attention. Pourquoi, sous l'empire du doute, la raison a-t-elle été frappée de cécité et d'impuissance ? Parce que son principe générateur a été détruit. Or, ce principe, c'est la trinité. En effet, l'homme étant, par sa nature, simple faculté de

connaître, c'est-à-dire n'ayant pas plus en lui la vérité que la vie, il est obligé de la recevoir, sous peine de demeurer dans une nuit éternelle. En lui l'*intelligence* ne peut donc résulter que des trois principes suivants: premier principe, la *vérité;* second principes *la faculté de connaître;* troisième principe, *l'union de l'un et de l'autre :* ce lien d'union avait été méconnu par la philosophie païenne.

Or, quel est-il ? quel est ce milieu qui met la vérité en communication avec la faculté de connaître? Ce médiateur nécessaire, cet introducteur de la vérité dans la faculté de connaître, c'est la foi à l'enseignement primordial. Par elle l'homme s'abaisse, se *soumet* au Verbe dépositaire de la vérité. Et la vérité descend en lui, aussi naturellement que la rosée du ciel au fond de la vallée ; et la capacité de connaître est *informée*, et l'intelligence existe. Nous disons que la vérité descend *naturellement* dans l'âme croyante; car, entre la vérité et la faculté de connaître, il y a rapport naturel, corrélation, attraction : ces deux choses sont faites l'une pour l'autre. Telle est donc la génération de l'intelligence humaine.

Et maintenant, qu'avaient fait les philosophes rationalistes de la Grèce et de Rome? que font encore leurs modernes disciples? ils commencent par supposer que l'homme peut trouver la vérité en soi, que là seulement elle est dans toute sa pureté; que, pour l'y découvrir, il faut soigneusement rejeter tout ce qui a été reçu de confiance, faire ainsi le vide dans l'âme, en fermer les portes à tout verbe extérieur : dans cet état, la raison se repliant sur elle-même, se féconde et s'illumine. Il faut les entendre eux-mêmes exposant ce curieux pro-

cédé: « La science, disent-ils, ne se *fait* pas sans fatigue » et sans étude. Ceux qui voudront y travailler auront » avant tout à vaincre, soit l'instinct, soit l'habitude, qui » entraînent incessamment leur esprit vers les objets » extérieurs, et le distraient des faits révélés à la con- » science. Il faudra qu'ils endorment en quelque sorte » leurs sens, et y laissent mourir, sans les regarder, les » impressions qui viennent s'y produire. Il faudra qu'en » commençant surtout, ils se fassent vive et longue vio- » lence pour prolonger ce sommeil artificiel de sensibi- » lité organique, sans lequel il ne peut y avoir de bonne » observation; et, quand ils auront à grande peine gagné » sur eux de *s'isoler* ainsi des objets du dehors et de concen- » trer toute leur attention sur eux-mêmes, leur tâche, » devenue plus facile, sera cependant encore loin d'être » achevée[1]. » Oui, loin et bien loin, car vous avez rendu *l'intelligence* même impossible ; vous avez méconnu, écarté un de ses trois principes générateurs, la foi. Et au lieu de tracer la voie à la science, vous avez fait la théorie de l'idiotisme. Nous portons le défi à toute la philosophie rationaliste de nommer un seul effet dans l'ordre intellectuel, physique ou moral, qui ne soit le produit d'une trinité de causes ou d'éléments.

La foi, tel était donc le grand médiateur à qui il fallait rendre son rôle pour rétablir dans l'âme le type divin, c'est-à-dire pour lui de rendre de nouveau la vie, en la mettant en communication avec la vérité. Telle fut la seconde tâche des philosophes chrétiens. Ouvrez leurs ouvrages, et vous verrez avec quelle persévérance d'efforts et quelle puissance de lo-

1. Histoire de la phil. en France au dix-neuvième siècle, liv. II, p. 225.

gique ils s'attachent à démontrer la nécessité de la foi.

Écoutons Arnobe, prouvant aux rationalistes de son temps l'impuissance où ils étaient, malgré toute leur jactance, d'avoir une seule pensée sans une foi préalable : « Vous riez de la simplicité de notre foi, » vous vous égayez sur ce que vous appelez notre cré- » dulité ; mais, citez-nous quelque chose de tant soit » peu important dans la vie, qui ne suppose pas une foi » qui en soit le préliminaire et le mobile. Vous vous » mettez en voyage ; vous courez les mers ; vous la- » bourez et confiez diverses semences à la terre ; vous » prenez une femme ; vous appelez le médecin en ma- » ladie ; vous faites la guerre ; vous avez une religion » quelconque : tout cela est l'œuvre de la foi [1]. »

Il n'y a pas jusqu'à leur pensée philosophique qui ne leur vienne par la foi. « Lorsque quelqu'un em- » brasse la philosophie, leur demande Origène, et qu'il » s'attache à telle école plutôt qu'à telle autre, quel est » le motif qui l'a déterminé ? C'est *l'opinion*, sans exa- » men, que celle-là est la meilleure ? Ce n'est pas » après s'être donné la patience d'écouter à loisir tous » les raisonnements des uns et des autres, qu'il se fait » platonicien ou péripatéticien, disciple de Zénon ou » d'Épicure, ou de telle autre secte qu'il vous plaira. » C'est, quand on ne voudrait pas l'avouer, c'est un » mouvement aveugle, nullement raisonné, qui lui a » fait choisir, par exemple, le Portique, plutôt que le » Lycée ou l'Académie [2]. »

Saint Chrysostome semble encore plus explicite : Si

1. Arnobii Afri adv. gentes, p. 47.
2. Orig, contra Cels., p. 8.

» nous voulions, dit-il, connaître avant que de croire,
» nous ne ferions ni l'un ni l'autre ; nous ne croirions
» point et nous ne connaîtrions point [1]. Otez la foi de
» l'univers, que deviendrait la société ? quel chaos de
» chimères et de fables ! quelle confusion de systèmes
» et de sectes ! quel assemblage honteux de vices et de
» superstitions [2] ! » — » Sans la foi, ajoute saint Augus-
» tin, la société tombe en ruines : s'il faut voir pour y
» croire, tout est problème et mensonge [3]. » Il n'est pas
» un Père qui n'ait tenu le même langage.

Nous le demandons maintenant, est-ce dire assez que sans la foi, point de vérité pour l'homme, partant point d'intelligence ! Toutefois ces grands hommes ne s'en tiennent pas là. Analysant successivement toutes les facultés et même tous les sens de l'homme, la société et jusqu'aux créatures inanimées, ils trouvent partout, comme type invariable, la trinité divine. De là ils concluent que la dégradation de toutes les créatures ne vient que de l'altération de la trinité en elles, et qu'ainsi leur régénération consiste dans le rétablissement de cette divine image. Saint Augustin nous a laissé, sur ce sujet, des aperçus dignes de son admirable génie.

« Nous trouvons en notre âme, dit ce grand docteur,
» trois facultés, la mémoire, l'intelligence, la volonté ;
» ces trois choses ne sont pas trois vies, mais une vie ;
» ni trois âmes, mais une âme ; conséquemment elles
» ne sont pas non plus trois substances, mais une seule
» substance. Considérées en elles-mêmes, la mémoire,

1. Homil. XII, in Matth. t. VI, p. 163.
2. Homil. XXXIII, t. XII, 303.
3. De Utilitate credendi, p. 143.

» l'intelligence, la volonté, sont appelées vie, âme, sub-
» stance ; considérées relativement à leurs fonctions, elles
» sont appelées mémoire, intelligence, volonté [1], et ces
» trois ne font qu'*un*. Je trouve cette divine trinité, soit
» dans l'intelligence, soit dans l'amour. Lorsque j'aime
» quelque chose, il y a trois choses ; moi, l'objet aimé,
» et mon amour [2]. Il en est de même lorsque nous con-
» naissons quelque chose [3].» Ce n'est pas seulement dans l'âme, c'est encore dans le corps de l'homme et dans chacun de ses sens que se trouve l'image de la trinité, et que se reproduit cette grande loi, que tout effet est le résultat de trois principes. « Dans la perception d'un
» objet, dit saint Augustin, il y a trois choses qu'il est
» facile de connaître et de distinguer. Premièrement
» l'objet que nous voyons, qui pouvait bien exister avant
« d'être aperçu ; secondement, la vision, qui n'avait pas
» lieu avant que le corps qui en est l'objet fût tombé sous

1. « Quocirca tria hæc eo sunt unum quo una vita, una mens, una essentia, et quidquid aliud ad seipsa singula dicuntur, etiam simul, non pluraliter, sed singulariter dicuntur. Eo vero tria, quo ad se invicem referuntur : quæ si æqualia non essent, non solum singula singulis, sed etiam omnibus singula ; non utique se invicem caperent. Neque enim tantum a singulis ingula, verum etiam a singulis omnia capiuntur. Memini enim me habere memoriam, et intelligentiam et voluntatem et intelligo me intelligere, et velle atque me minissei ; et volo me velle, et meminisse et intelligere... quapropter quando invicem a singulis et tota omnia capiuntur,. æqualia sunt tota singula totis singulis, et tota singula simul omnibus totis et hæc tria unum, una vita, una mens, una essentia » *De Trinit.*, lib. x, c. 11.

2. « Cum aliquid amo tria sunt : ego, et quod amo, et ipse amo... Igitur ipsa mens et amor notitia ejus tria quædam sunt et hæc tria unum, sunt.» Lib. IX, c. 2, 4. « Et est quædam imago trinitatis, ipsa mens, et notitia ejus, quod est proles ejus ac de re ipsa verbum ejus, et amor tertius et hæc tria unum atque una substantia. Nec minor proles, dum tantum se novit mens quanta est ; nec minor amor, dum tantum se diligit quantum novit et quanta est.» *De Trinitate*, lib. x, c. 12.

3. Ib., lib. IX, c. 8.

» notre sens ; troisièmement, ce qui tient notre œil fixé » sur cet objet pendant tout le temps que nous le re» gardons c'est-à-dire l'attention de l'esprit. Ainsi des » autres sens [1]. »

Enfin, l'univers entier révèle son auteur, le Dieu unité et trinité. Après avoir dit que le Saint-Esprit, cet amour substantiel du Père et du Fils, est comme le lien de l'univers qui établit l'ordre et l'harmonie entre toutes les créatures, le grand docteur ajoute : « Dans toutes » les œuvres de Dieu vous trouvez l'unité, la forme et » l'ordre : l'unité, dans la substance des corps, dans la » nature des esprits ; la forme, dans la figure ou les qua» lités des corps, les talents de l'esprit ; l'ordre, dans le » poids ou la position relative des corps, dans les affec» tions et les puissances de l'âme. Il est donc inévitable » que, voyant le Créateur par les choses qu'il a faites, » nous voyons aussi la trinité dont l'image se révèle, au» tant que la chose est possible, dans tous les êtres » créés [2]. »

Et maintenant, quelles sont les conséquences de cette divine philosophie ? En voici quelques-unes : 1° l'homme est d'autant plus parfait qu'il a plus de ressemblance avec la Trinité, que sa mémoire, son intelligence et son amour sont plus développés [3]. 2° L'erreur, le désordre,

1. *De Trinitate*, lib. XI, c. 2.

2. « Oportet igitur ut Creatorem per ea quæ facta sunt intellectum conspicientes, trinitatem intelligamus, cujus in creatura quomodo dignum est apparet vestigium.. » Ib., lib. VI, c. 10. *Voyez* encore au liv. XI, c. 11, où saint Augustin explique ces profondes paroles : « Omnia in numero, pondere et mensura disposuisti. »

3. « In his enim tribus inspici solent etiam ingenia parvulorum cujusmodi præferant indolem. Quanto quippe tenacius et facilius puer meminit, quantoque acutius intelligit, et studet ardentius, tanto est laudabilioris ingenii. » *De Trinitate*, lib. X, c. 11.

le mal enfin, dans l'homme, dans la société, dans toutes les créatures, ne vient que de l'altération de la Trinité, dont tout est l'image. Ainsi, dans l'homme il y a désordre, lorsque l'équilibre entre la connaissance et l'amour vient à se rompre. Car, si l'âme s'aime moins qu'elle ne mérite, par exemple, si elle n'a pas plus d'amour pour elle que pour le corps, quoiqu'elle soit plus que le corps, elle pèche, et son amour cesse d'être parfait.... De même, si la connaissance est inférieure à son objet, autant qu'il peut être connu, elle cesse également d'être parfaite [1]. 3° Le moyen de bannir l'erreur, le crime, le mal de l'homme et du monde, c'est d'y rétablir l'image de la Trinité [2]. 4° La Trinité étant le principe générateur du monde, nul effet dans l'ordre intellectuel, moral, physique, religieux, politique, domestique, qui ne doive son existance à trois causes. Trois principes étant nécessaires à la production d'un effet quelconque, ils se résu-

1. « Igitur ipsa mens, et amor, et notitia ejus tria quædam sunt, et hæc tria unum sunt : et cum perfecta sunt, æqualia sunt. Si enim minus se amat quam est, ut, verbi gratia, tantum se amet hominis, mens quantum amandum est corpus hominis, cum plus sit ipsa quam corpus, peccat et non est perfectus amor ejus... Item notitia, si minor est quam es illud quod noscitur et plane nosci potest, perfecta non est. » *De Trinitate*, lib. IX, c. 4.

2. « Fit hæc renovatio secundum imaginem Dei, ut in ea re intelligatur fieri hæc renovatio ubi est imago Dei, id est in mente... in hac quippe imagine tum perfecta erit Dei similitudo quando Dei perfecta erit visio. » Ib., lib. XV, c. 17.

Cette ressemblance avec la Trinité est tellement l'état normal de l'homme qu'il la recherche partout, même dans le crime : c'est ce désir excessif qui causa la perte de nos premiers parents. Ils n'eussent jamais péché dit le saint docteur, si le démon ne leur eût présenté l'image de la Trinité et ne leur eût dit : Vous serez comme des dieux : « Nam et animæ in ipsis peccatis suis non nisi quamdam similitudinem Dei superba et præpostera et, ut ita dicam, servili libertate sectantur. Itane primis parentibus nostris persuaderi peccatum posset, nisi diceretur : Eritis sicut Dii? » Ib., lib. XI, c. 5.

ment, ils sont indivisibles, ils sont *un* dans cet effet. L'unité ou l'indivisibilité, tel est donc le vrai principe de toute bonne philosophie. Cette donnée est de la dernière importance : nous en ferons voir l'application dans un des chapitres suivants. Il suffit de dire maintenant que la haute sagesse, la puissante constitution, l'esprit religieux, le bon sens si remarquable de la vieille Europe, en fut le résultat.

Trinité dans la cause, unité, indivisibilité dans l'effet, telle fut donc la philosophie des Pères de l'Eglise. Toujours et partout leur grande maxime, leur dernier mot est cette parole divine : Ne séparez pas ce que Dieu a uni : *Quod Deus conjunxit homo non separet.* Ainsi, pour eux, l'homme résulte de trois principes : l'âme, le corps, l'union de l'un et de l'autre ; il est un, parce que ces trois principes sont tous trois essentiels à son existence. Aussi, quand ils ont raisonné sur l'homme, ils n'ont entendu ni le corps ni l'âme pris séparément, mais le composé de l'un et de l'autre, le tout et non la partie. C'est ce principe qui nous a valu les preuves admirables de la résurrection, développées avec tant de logique et d'éloquence par Tertullien, dans son livre de la *Résurrection de la chair*.

C'est ce qui nous a valu ces théories si justes, si salutaires et si fécondes sur la famille et la société. Grâce à elles, le despotisme, l'anarchie, le divorce furent bannis. Il faut entendre le prince des orateurs [1] appliquant cette théorie de l'unité à l'ordre social : la langue humaine n'a rien de comparable, et toutefois sa voix éloquente n'est que l'écho d'une autre voix plus éloquente encore.

1. Saint Chrys. Homil. XXXI, in I ad Cor.

« Le corps est un, dit saint Paul, quoiqu'il ait plusieurs » membres : à leur tour, quoique plusieurs en nombre, » tous les membres du corps ne sont qu'un : de même » dans le Christ, c'est-à-dire dans le genre humain ra- » mené à l'unité par le Christ. En effet, nous avons tous » été baptisé dans le même esprit pour n'être tous qu'un » même corps, juifs, gentils esclaves ou libres : tous » nous avons puisé la vie dans un seul et même esprit. » Car le corps n'est pas un seul membre, mais plusieurs. » Chaque membre a sa fonction propre, nécessaire à l'é- » conomie de l'ensemble. Les plus faibles sont protégés » par les plus forts, les plus forts aidés par les plus fai- » bles. Tel est l'ordre établi de Dieu, afin qu'il n'y ait » point de division dans le corps, mais que tous les mem- » bres soient pleins de sollicitude les uns pour les autres, » et que si l'un des membres souffre, tous les autres » souffrent avec lui ; ou, si l'un des menbres a quelque » avantage, tous les autres s'en réjouissent avec lui. » Or, vous êtes le corps du Christ, » et membres les » uns des autres. »

Voilà donc les deux premiers termes de la trinité sociale, le Christ et le genre humain ! Quel sera le troisième ? L'apôtre va nous le dire : tombons à genoux pour l'écouter. « Voici, dit-il quelque chose de plus excellent encore : voici la vie. Quand donc je parlerais » la langue des anges, quand donc je serais le héros de » toutes les vertus, je serais vain, inutile, mort, si je » n'avais pas la charité. » La charité, telle est donc le troisième terme de la trinité sociale régénérée par le Christ[1].

Ainsi le Christ, principe informant ; le genre humain,

1. I ad Cor. c. XII,XIII,

terme de son action ; l'aimable, l'indissoluble charité qui les embrasse, et qui s'embrasse elle-même avec eux, pour ne former avec eux qu'une indivisible unité ; unité du temps, préparation, ébauche sublime, commencement de l'éternelle unité, de la consommation finale de toutes choses en Dieu. Est-ce là de la philosophie ? de cette philosophie large, élevée, qui féconde le génie, qui enflamme le cœur et illumine l'intelligence ? Dites, si la philosophie consiste à expliquer Dieu, l'homme, le monde, les rapports qui les unissent, où trouverez-vous une plus belle, une plus complète philosophie ? Que sont, près de ces lumineuses paroles, les utopies, les abstractions, les tâtonnements de l'académie ou du portique, tous les pitoyables systèmes du rationalisme moderne !

Appliquée à tout ce qui est du ressort de l'esprit et du cœur humain, cette philosophie régna sur l'Europe, sans opposition sérieuse, jusqu'au seizième siècle. C'est dans les institutions, les idées, les mœurs, le magnifique caractère de nos aïeux qu'il faut l'étudier. Tout cela fut son ouvrage : sans rougir elle peut le montrer à ses amis et à ses ennemis.

En dehors du christianisme se fit remarquer, au moyen âge, la philosophie des Arabes. Ils se livrèrent surtout à l'étude de la médecine et de l'histoire naturelle. Ils exercèrent une assez grande influence sur l'esprit de l'Europe. « Ils devaient leur savoir à une secte chré-
» tienne, les nestoriens, qui, répandus dans la Perse,
» avaient traduit en syriaque les ouvrages les plus esti-
» mables de l'antiquité, entre autres ceux d'Aristote et
» de Galien [1]. »

1. Charpentier, *Histoire de la littérature au moyen âge*, p. 177.

Resserrés dans les entraves du Coran, ils ne purent que commenter les ouvrages d'autrui, sans oser hasarder une idée nouvelle ; et, comme pour se justifier aux yeux de l'opinion, ils proclamèrent Aristote la plus grande intelligence que Dieu ait créée et pu créer. [2] Avec de pareilles idés, il est bien évident que leur rôle devait se borner à celui de commentateurs : ils ne furent pas autre chose.

2. Aristoteles fuit princeps per quem perficiuntur omnes sapientes ; Aristotelis intellectus fuit finis humani intellectus ; Deus appropiavit ei ultimam dignitatem, quam nullus homo potest in ulla ætate attingere. » Averroës, apud Pererium, lib. v, de Principiis, cap. 1.

CHAPITRE XXII

ÉPOQUE DE DOUTE APRÈS JÉSUS-CHRIST

Sous la tutelle de l'autorité, l'esprit humain avait su, pendant le moyen âge, se préserver de ces honteux écarts qui défigurent son histoire avant Jésus-Christ; ses progrès cependant n'en avaient été ni moins soutenus, ni moins rapides : les ouvrages de saint Anselme, d'Albert le Grand, d'Alexandre de Halès, de saint Thomas, de saint Bonaventure, en sont d'illustres témoins. Mais s'il est pour l'homme des époques de sagesse et de foi, hélas ! il est aussi pour lui des moments de doute et de folie. Le seizième siècle parut : tous les sytèmes grecs nous arrivèrent avec les débris de l'empire de Constantinople. La manie de disputer devint une sorte de fureur. Le frein salutaire de la foi cessa d'être respecté, et la prétendue réforme de Luther ne fut qu'une vaste explosion du doute qui fermentait dans les âmes, une réaction d'autant plus violente que l'empire de l'autorité avait été plus long et plus sacré.

Apportés par les Grecs fugitifs, les deux grands systèmes de la philosophie ancienne, celui de Platon et d'Aristote, c'est-à-dire l'idéalisme et l'empirisme, ne tar-

dèrent pas à diviser en deux camps tous ceux qui faisaient alors profession de philosophie. Sous la bannière de Platon se rangea l'Italie dirigée par les Médicis de Florence, Marsile Ficin, André Ponta, et autres personnages éminents. Aristote rallia à son drapeau, d'abord l'Angleterre, et plus tard une partie de l'Allemagne et de la France. Ainsi, au seizième siècle commence deux lignes philosophiques, parallèles et opposées, qui se prolongent jusqu'à nos jours. Nous allons les suivre dans leur développement.

Après les hommes que nous avous nommés plus haut, vint prendre place parmi les défenseurs du spiritualisme, l'apôtre du doute méthodique, René Descartes. Cet homme fameux naquit à La Haye en Touraine, en 1595. Je pense, donc je suis : tel est l'axiome fondamental de sa philosophie, et le premier article du symbole de l'athéisme. En effet, l'infaillibilité de la raison posée en principe, le moyen que l'athéisme lui-même ne soit pas un article de foi, s'il prend fantaisie à la raison de le proclamer ? Ce n'est point ici une accusation banale que nous répétons après mille autres, c'est une incontestable vérité qu'il ne faut pas se lasser de redire. Les conséquences du principe cartésien nous tuent : oui, le rationalisme dissolvant qui menace d'une ruine éternelle les croyances et les mœurs, n'en est qu'une immense application. Écoutez ses organes : « Esprit indépendant, novateur hardi, génie d'une singulière puissance, Descartes » aimait trop à se faire lui-même ses idées, à se confier » à son sentiment intime, pour ne pas reconnaître l'autorité de la raison individuelle, et le droit qu'elle a » d'examiner et de juger toute espèce de doctrine. » C'est la gloire de Descartes d'avoir proclamé et prati-

» qué ces principes, et d'être l'auteur de cette ré-
» forme intellectuelle qui a porté son fruit au dix-sep-
» tième et au dix-huitième siècles, et qui, *aujourd'hui*
» *plus que jamais, exerce son influence dans le monde*
» *philosophique. Aujourd'hui en effet, grâce à Descartes,*
» *nous sommes tous protestants en philosophie*.... Nous ne
» voulons croire qu'à l'évidence de la vérité [1]. »

Dès le principe, Descartes rencontra dans Gassendi, Huet, etc., d'habiles adversaires qui soumirent ses principes à un examen sévère, mais calme et philosophique. Quelques-uns, peut-être plus pénétrants, allèrent jusqu'à l'accuser d'athéisme et de scepticisme. Rome condamna sa logique en 1643. Le protestantisme lui-même l'anathématisa au synode de Dordrecht en 1656, tant le doute cartésien menaçait de près le peu de foi qui restait dans la réforme. Cette philosophie se répandit surtout dans les Pays-Bas et en France ; elle réagit sur toutes les parties de la science, la métaphysique, la morale, et même sur la théologie.

La philosophie de Descartes donna naissance à celle de Spinosa. Spinosa était Juif de religion, Hollandais d'origine. Né à Amsterdam en 1632, lui aussi s'était fait une loi de n'admettre que ce qui lui paraissait évident et comme conséquence de principes suffisamment démonstratifs. Cette règle si belle ne l'empêcha pourtant point de donner dans le plus absurde panthéisme, d'admettre la fatalité et ses conséquences désastreuses. Le titre seul de son principal ouvrage est une preuve sans réplique de la filiation cartésienne que nous avons indiquée ; le voici : *Benedicti de Spinosa Renati Descartes principio-*

1. *Globe*, n. 147.

rum philosophiæ pars prima et secunda more geometrico demonstrata.

Un autre représentant du spiritualisme fut Nicolas Mallebranche. Il naquit à Paris en 1618. Ce génie profond est incontestablement un des plus grands métaphysiciens que la France ait produits. Il développa les idées de Descartes avec originalité, en les reproduisant sous des formes plus claires et plus animées. Son tour d'esprit, éminemment religieux, lui fit donner à sa philosophie un caractère qui lui est particulier. Il considéra l'étendue comme l'essence des corps, l'âme comme une substance essentiellement simple, et Dieu comme le fonds commun de toute existence et de toute pensée. Ses doctrines l'ammenèrent à combattre les idées innées, par des objections pleines de force, et à soutenir que nous voyons tout en Dieu. Ses idées, comme on voit, tendent à une sorte de panthéisme : tel est l'idéalisme religieux auquel parvint ce philosophe. C'est un exemple des conséquences d'une confiance aveugle pour la démonstration adoptée comme base unique de la connaissance philosophique. Le principal ouvrage de Mallebranche est la *Recherche de la vérité* [1]. Vers le même temps parut en Allemagne un des plus grands hommes qui aient jamais existé, un homme qui mena de front toutes les sciences, et qui rendit de grands services à toutes en général et à la philosophie en particulier. J'ai nommé Leibnitz. Il naquit en 1646, et mourut en 1716. Quoique cartésien et protestant, il s'appuie souvent de principes catholiques : le but principal de sa philosophie fut

1. *Voyez* Tennemann, t. II, p. 112.

d'établir l'accord de la foi avec la raison. Ses ouvrages sont très nombreux : un des plus remarquables est sa *Théodicée, ou Essai sur la bonté de Dieu, la liberté de l'homme et l'origine du mal.*

Le système de Leibnitz fut soutenu avec talent par Wolf, le plus célèbre de ses disciples ; mais, vers le milieu du dernier siècle, cette philosophie, se trouvant trop spiritualiste, fit place au sensualisme de Locke, beaucoup plus en harmonie avec les mœurs contemporaines.

Elle était expirante, lorsque Kant parut et essaya de lui porter le coup de grâce, à elle et à tous les systèmes bâtis depuis trois mille ans. Ce philosophe fut à quelques égards le Sextus Empiricus de l'Allemagne ; il était né en 1724. A son avis, tout ce que l'on avait dit jusque alors, sur l'origine et le développement des connaissances humaines, était insuffisant : il s'annonça comme apportant une philosophie transcendante, propre à satisfaire à tous les besoins. Malheureusement le réformateur se montra si obscur, qu'il ne fut pas compris, ou du moins il prétendit ne pas l'être. Sa philosophie parut une extravagance à un grand nombre d'esprits du premier ordre. Baader, entre autres, a intitulé un de ses ouvrages : *Extravagance absolue de la raison pratique de Kant.*

Ce nouvel essai de criticisme fut donc vivement conbattu. C'est ainsi, débile raison, que ton impuissance à atteindre le but de tes longs efforts, la démonstration des premiers principes de nos connaissances, fut encore une fois bien tristement constatée : fils de tes contradictions, le scepticisme reparut : un des disciples de Kant, Fichte, fut même accusé d'athéisme.

Le système du rationaliste de Kœnisberg a eu le tort de tous ceux qui l'ont précédé. Fractionné en mille pièces par ses nombreux disciples, il s'est perdu, défiguré, dans une multitude de conceptions individuelles et de théories particulières.

A cette philosophie succède celle de Schelling. Cet homme supérieur s'efforce de ramener les esprits au spiritualisme, non plus en partant du *moi*, comme ses prédécesseurs, mais d'un principe plus élevé, l'*absolu*. Schelling est né à Leonberg, en 1776, dans le Wurtemberg ; il fut professeur à Erlangen. « Cette » philosophie se propose, dit Tennemann, de connaî- » tre, au moyen des idées de la raison, l'essence et » la forme de toutes choses : pour elle, être et con- » naître, sont identiques ; de là son titre : *Système de* » *l'identité absolue, ou Théorie de l'identité.* C'est un » idéalisme transcendantal, qui fait sortir toute science, » non plus du principe trop exclusif du *moi*, mais d'un » principe plus large, *l'absolu*, renfermant dans son » sein et le *moi* et la *nature*. Cette philosophie aspire » en conséquence à la connaissance de la nature par » les idées (construction *à priori*), et elle s'applique » à établir un parallélisme constant entre les lois de » l'intelligence et celles du monde ; enfin c'est l'idéa- » lisme et le réalisme ramenés à un point de vue supé- » rieur, celui de l'absolu [1]. »

Voici le plan général de ce système : 1° *L'absolu*, le tout dans sa forme première, Dieu se manifeste dans la *nature*, l'absolu selon la forme secondaire, et s'y produit dans deux ordres relatifs, le *réel* et l'*idéal*. Dans

1. *Manuel*, t. II, p. 300.

le réel, pesanteur, matière, lumière, mouvement, organisme, vie ; dans l'idéal, vérité, science, bonté, religion, beauté, arts. Au-dessus, comme forme réfléchie de l'univers, se place l'homme, l'état, le système du monde, l'histoire.

La philosophie de Schelling excita en Allemagne le le plus vif enthousiasme : c'est un fait digne de remarque. Il lui a manqué, pour être catholique, d'avoir abordé franchement la révélation et de l'avoir prise pour point de départ ; néanmoins elle a imprimé à ce pays une tendance spiritualiste et une grande activité pour les recherches savantes. A cette école appartiennent les noms suivants : J. Gœrres, professeur à Munich ; François de Baader, Schubert, les deux frères Schlegel, et plusieurs autres savants distingués, qui tous ont recours à la foi dans la recherche de la vérité !

Revenons maintenant sur nos pas, et suivons le développement du néopéripatéticisme depuis le seizième siècle jusqu'à nos jours. Son premier représentant fut Bacon. Cet homme, dont les sentiments furent loin d'être toujours aussi nobles que les pensées, s'efforça de détrôner la scolastique, en dirigeant l'attention des esprits vers la nature. Bacon est le père de la philosophie expérimentale ou de l'empirisme. Prévues on non, les conséquences de cette philosophie durent être et furent en effet, dans les temps modernes, ce qu'elles avaient été chez les Grecs d'avant Jésus-Christ, je veux dire le matérialisme et l'épicuréisme.

Disciple de Bacon, Hobbes développa les principes de son maître. « Hobbes, dit Tennemann, entra dans » les vues de Bacon, poursuivit ses idées avec plus de

» vigueur et de conséquence, et en forma une doctrine » matérialiste[1]. » Il était né à Malmesbury en 1588, et mourut en 1679, après avoir publié plusieurs traités philosophiques et mathématiques, par lesquels il avait souvent fait scandale, à cause de ses fréquents paradoxes et des reproches d'athéisme qu'il s'attirait. Ce qui l'a surtout rendu fameux, c'est l'application de ses principes philosophiques à la question de l'origine des sociétés ; il est un des premiers qui aient supposé un prétendu état de nature, et donné pour base à la société et pour raison de sociabilité l'amour de soi.

De l'Angleterre, cette théorie politico-philosophique passa en Allemagne. Puffendorf eut le triste courage de consacrer ses veilles au développement de cette utopie non moins dangeureuse qu'absurde. Mais, comme il arrive toujours à l'apparition de tout système erroné, Puffendorf ne rompit point tellement avec les idées chrétiennes, qu'il n'ait encore invoqué sur bien des points la morale positive de l'Évangile. Il mourut à Berlin en 1694. Un demi-siècle plus tard, J.-J. Rousseau se chargea de faire de ces théories le manuel de l'homme d'état, en attendant que les démagogues révolutionnaires en composassent le cathéchisme des droits de l'homme.

Les vices radicaux et comme l'arrière-pensée de cette doctrine, sont 1° de contredire toutes les notions historiques sur l'origine des sociétés ; 2° de bannir Dieu du monde ; car, s'il n'a été pour rien dans la formation des sociétés, il s'ensuit qu'il n'est pas nécessaire à leur conservation. Qu'est-ce à dire ? sinon que Dieu et la religion sont des hors-d'œuvre sur la terre. Le pouvoir moral

1. T. II, 76.

n'est donc qu'une chimère : le droit du plus fort est l'unique loi du monde. Peuples, vous saurez maintenant par qui furent forgés les sceptres de fer et les chaînes de l'esclavage. Sous la plume de Jurieu et de Rousseau, ce rêve dangereux est devenu l'athéisme politique dont les dernières conséquences ont été, d'une part, la catastrophe de la révolution française, et de l'autre, les innombrables essais de constitutions politiques, ridicule éternel du dix-neuvième siècle.

Dans l'ordre purement métaphysique, la philosophie de Bacon produisit Locke en Angleterre, et en France Condillac. Rien qui ne nous vienne par les sens, disait Locke ; donc nos idées même, concluait Condillac, ne sont que des sensations transformées. Après cela, que restait-il pour replonger le monde dans l'état d'abjection d'où le christianisme l'avait tiré, sinon de faire l'application de cette philosophie matérialiste à la vie pratique ? Or cette application était trop en harmonie avec les mœurs de l'époque, pour n'avoir pas lieu dans un prochain avenir.

Hartley, Priestley, Helvétius, Lamétrie, n'hésitèrent pas à trancher le mot, ils dirent tout haut ce que les autres se contentaient encore de penser, ou n'exprimaient que timidement : le plaisir est la loi unique, l'unique devoir. Telle fut la philosophie du dernier siècle ; tels furent aussi les derniers logiciens de l'école d'Aristote, ceux qui, arrivés après tous les autres, réduisirent l'empirisme à sa plus simple expression ; telle est enfin l'analogie frappante qui existe entre les époques et les résultats philosophiques, avant et après Jésus-Christ.

Une autre analogie non moins remarquable, mais plus

consolante, c'est la réaction qui, au moment critique, s'opère infailliblement en faveur de la vérité. Comme aux vagues de l'Océan, la Providence a fixé des limites aux débordements de l'erreur : au champion du mensonge elle oppose constamment l'apologiste de la vérité. C'est ainsi qu'effrayés des ravages que faisait en Angleterre la philosophie empirique, et pénétrés en même temps de l'insuffisance de la raison individuelle pour en arrêter les progrès, quelques philosophes écossais entreprirent de lui opposer la forte digue du sentiment commun de l'humanité. Tels furent, entre autres, Cudworth, professeur à l'université de Cambridge, et Henri Moore, collègue de Cudworth.

Si leurs efforts n'eurent pas un succès complet, il faut l'attribuer en partie à la fausse position dans laquelle ils se trouvaient placés. En effet, tous les coups qu'ils portaient aux matérialistes, comme partisans de la raison individuelle, retombaient sur eux-mêmes en tant qu'hérétiques, c'est-à-dire partisans de la raison individuelle dans les choses de la religion ; aussi l'Angleterre tomba-t-elle bientôt plus bas encore dans l'abîme du matérialisme. C'est ce qui engagea le ministre Samuel Clarke à combattre de toutes ses forces cette désolante doctrine ; il part de ce principe, qu'il y a un accord nécessaire entre la religion révélée et la raison : sa *Démonstration de l'existence de Dieu* est un ouvrage remarquable.

Toutefois, pas plus que ses prédécesseurs, il n'était de la race de ceux qui devaient sauver Israël. Aussi l'erreur n'en continua pas moins ses progrès. Ce n'était plus seulement le matérialisme, c'était le scepticisme personnifié dans Hume, qui désolait l'Angleterre. Plusieurs écrivains d'un mérite supérieur entreprirent d'en finir

avec lui. Pour cela, ils en appelèrent encore au sens commun de l'humanité.

De ce nombre furent Thomais Reid, mort en 1796 ; son ouvrage est intitulé : *Recherches sur l'esprit humain, relativement au principe du sens commun ;* l'éloquent Béathie, professeur de morale à Édimbourg, mort en 1801 ; son ouvrage a pour titre : *Essai sur la nature et l'immutabilité de la vérité en opposition à la sophistique et au scepticisme ;* enfin Jacques Oswald, membre du clergé d'Écosse ; il fit du sens commun de l'humanité le principe universel, la règle suprême de toutes recherches philosophiques ; tel fut le titre de son ouvrage : *Appel au sens commun en faveur de la religion*.

Nobles tentatives ; mais hélas ! efforts superflus, le torrent n'en roulait pas moins à l'athéisme. Toujours la même à toutes les époques, la philosophie, placée entre les inévitables écueils du matérialisme et de l'idéalisme, faisant tour à tour Dieu de la matière et matérialisant Dieu, la philosophie eut toujours pour résultat définitif le scepticisme le plus complet. Depuis la naissance du néoplatonisme et du néopéripatéticisme en Europe, Michel Montaigne fut le premier qui osa, dans ses *Essais*, tirer, quoique avec une certaine réserve, cette triste conséquence. Plus hardi que son maître, Charron, dans son *Livre de la Sagesse*, la poussa beaucoup plus loin. Enfin parut le Sextus Empiricus des temps modernes : Bayle proclama le scepticisme universel. Telle fut pour lui la souveraine règle, la sagesse qu'il prêcha et qu'il ne réussit que trop à persuader à un siècle qui, pour ne pratiquer aucune vertu, ne demandait pas mieux que de ne croire à aucune vérité.

Lorsqu'en parcourant l'histoire de la philosophie, vous

en êtes arrivé là, je ne sais quel indicible dégoût, quel profond découragement vous saisit. Le livre vous tombe des mains, et, l'amertume dans l'âme, vous vous demandez si la vérité n'est pas une chimère, une énigme impossible à deviner, si tous ceux qui firent profession de la rechercher ne furent pas des esprits faibles, vains, sans conscience et sans conviction ; mais une voix intime vous répond : Non, il n'en est point ainsi ; la vérité est le patrimoine de l'homme, son esprit est fait pour la connaître, comme ses yeux pour voir le soleil. Parmi les philosophes il y eut des hommes d'un rare génie, d'une conscience droite, d'un vaste savoir. Pourquoi donc tant de travaux frappés de stérilité ? tant d'efforts et si peu de succès ? Pourquoi ? parce qu'ils ont cherché la vérité où elle n'est pas, parce qu'ils n'ont pas voulu accepter des mains de la religion le flambeau qui devait diriger leurs pas incertains, et ils ont erré dans les ténèbres, et ils sont devenus les vains jouets du mensonge, tous ces hommes en qui n'était pas la science de Dieu.

Fils du dix-huitième siècle, héritier de ses crimes et de sa haine pour le christianisme, notre siècle ne pouvait manquer de s'égarer. Aussi a-t-il débuté par le matérialisme. Telle est l'école philosophique dont nous avons maintenant à parler.

C'est sur les débris encore fumants de l'ordre social. que Cabanis osa produire de nouveau un système qui, en corrompant les mœurs, avait fini par couvrir la France de sang et de ruines. Les nerfs sont le principe de la pensée, la cause de l'idée ; l'effet est nécessairement de même nature que la cause : donc la pensée, donc l'idée est matérielle ; donc l'homme n'est qu'une

machine, sans autre différence entre lui et son chien, que la grandeur de l'angle facial. Système abject auquel Destutt de Tracy prêta le secours de son aride idéologie. Dès le principe, le mépris de Bonaparte, et plus tard l'indignation publique, en ont fait justice. Si Cabanis fut le physiologiste, et Destutt de Tracy le métaphysicien du matérialisme moderne, Volney en fut le moraliste. Combien cet homme nous a fait de mal !

« Se *conserver*, et pour cela tout tenter et tout faire, » voilà, suivant Volney, la grande loi de la nature hu- » maine. Dès lors, qu'est-ce que le bien ? qu'est-ce que » le mal ? La réponse est ainsi : Le bien est tout ce qui » tend à conserver, à perfectionner l'homme, c'est-à-dire » l'organisme ; le mal, tout ce qui tend à le détériorer » et à le détruire. Le plus grand bien est la vie, le plus » grand mal est la mort : rien au-dessus du bonheur » physique, rien de pis que la souffrance du corps : le » bien suprême est la santé[1]. »

Charité, dévoûment, foi, espérance, sacrifice de l'intérêt personnel au bien public, sont les vertus des sots au profit des fripons. Le meurtre est un devoir, toutes les fois qu'il est utile : moi, et puis rien, voilà toute la morale, toute la religion ; il n'y a que les imbéciles qui puissent en avoir une autre. Telle est la doctrine de M. Chassebœuf, dit Volney ; et quand on songe que de pareilles maximes ont été, pendant quinze ans, répandues avec une effroyable profusion dans toutes les classes de la société, que les grâces et la simplicité du style ont fait du catéchisme de Volney le livre des salons et des chaumières, on ne s'étonne plus ni de l'égoïsme barbare, uni-

1. *Histoire de la Philosophie au dix-neuvième siècle*, t. II, p. 119.

versel, caractère distinctif de notre époque, ni du nombre effrayant des suicides, ni de l'immoralité profonde qui ronge comme un cancer hideux toutes les parties du corps social ; ce qui étonne, c'est que le jour où de tels principes furent proclamés n'ait pas été le dernier jour de la civilisation.

Mais non, jamais il ne fut donné à l'homme d'appliquer les dernières conséquences de ses systèmes. La Providence veille sur lui et le sauve en dépit de lui-même. L'éclectisme fut le signal d'un retour à des doctrines meilleures. L'école dont nous venons de parler n'avait vu dans l'homme que de la matière, l'éclectisme y reconnaît un principe spirituel : il admet même un certain nombre de vérités religieuses. Telle est la secoude école de philosophie que nous trouvons au dix-neuvième siècle.

Or, qu'est-ce que l'éclectisme ? Suivant l'étymologie même du mot, éclectisme signifie action de choisir. Les éclectiques sont des philosophes qui n'admettent ni ne rejettent absolument aucun système, mais qui font profession de chercher et de choisir dans tous ce qui leur paraît vrai et bon. Rien de plus raisonnable au premier coup-d'œil, rien de plus sage, point de moyen plus sûr d'arriver à la vérité complète, qu'une pareille philosophie.

Cependant, lorsqu'on vient à l'examiner de plus près, on n'y voit qu'une illusion nouvelle, une utopie souverainement dangereuse, un système creux, au fond duquel habite le doute dévorant. Que dis-je, un système ? l'éclectisme n'en est pas un, car un système est « d'un » seul jet, dit M. de Bonald ; c'est un corps ou un en- » semble de vérités ou d'erreurs liées les unes aux autres » dans l'esprit de celui qui les a conçues : on ne fait pas

» un système avec d'autres systèmes, comme on fait une » histoire avec d'autres histoires[1]. »

La conséquence avouée, de l'éclectisme, c'est que la vérité complète, la vérité telle qu'elle doit être pour satisfaire à tous les besoins de la raison, est encore à trouver : nul système, nulle religion, pas même le christianisme, qui en soit l'expression adéquate. De là pour eux la nécessité d'une réforme générale de l'intelligence humaine. Mais d'abord, quelle sera leur pierre de touche pour distinguer la vérité de l'erreur ? la raison particulière, le sens moral de chaque individu : « car, disent- » ils, c'est à la raison individuelle qu'appartient le droit » *d'examiner et de juger toute espèce de doctrine*[2] » Ainsi nous aurons autant de systèmes qu'il y aura de philosophes ; dès lors point de pensées communes, point d'éclectisme véritable. Le scepticisme découle à pleins bords de cette philosophie. Et puis, quelles seront les doctrines nouvelles qu'ils substitueront aux anciennes ? Écoutons leur réponse : « Ces doctrines qui doivent pré- » sider à notre vie *morale*, *religieuse*, *politique*, *litté-* » *raire*, c'est à nous à les faire, car nos pères ne nous » en ont légué que de stériles et d'usées.... Il faut donc » en *forger* de nouvelles. Cette *nécessité* de notre époque » est comprise ou plutôt sentie de tous les esprits. »

Ainsi, les croyances perpétuelles du genre humain, en religion, en morale, en politique, en littérature, ne sont, aux yeux de l'éclectisme, qu'un amas de préjugés *stériles* et *usés ;* et comme ces croyances ont constitué jusqu'ici la vie intellectuelle, morale, religieuse, sociale et littéraire de l'homme, c'est l'homme qu'il faut refaire,

1. *Recherches philosoph.*, p. 18.
2. *Globe*, n. 147.

ou, pour parler leur langage, qu'il faut *forger* de nouveau. Mais savent-ils au moins comment s'y prendre pour opérer cette régénération ? Voici leur réponse, qui n'est pas moins curieuse que leur prétention : « Nous » nous promettons bien de ne pas rentrer dans les » vieilles ornières, mais sans savoir précisément quelle » route nous prendrons [1]. »

Et de fait, plutôt que de rentrer dans les vieilles ornières, le journal qui exprimait de si hautes prétentions s'est fait saint-simonien *risum teneatis*. L'éclectisme a été percé à jour ; mais bientôt, dupe d'abord de ses fallacieuses promesses, ennuyée de ne recevoir, pour apaiser sa faim de vérité, que des mots vides de sens et des phrases inintelligibles, la jeunesse sérieuse s'est éloignée avec mépris de tous ces vains parleurs, et aujourd'hui elle se presse autour des chaires évangéliques, demandant à rentrer dans les vieilles ornières du catholicisme [1].

Toutefois l'éclectisme ne rendit pas les armes sans combat. Une lutte vive, intelligente, s'est engagée ; tout ce qui pense aujourd'hui en Europe se partage en deux camps : ceux qui croient à l'autorité de l'Église catholique, pleine et entière, et ceux qui ne reconnaissent d'autre autorité que celle de leur raison. Il n'y a plus aujourd'hui ni protestants, ni jansénistes, ni philosophes incrédules dans le sens qu'on attachait à ces mots au siècle passé, il n'y a plus que des rationalistes et des catholiques : tout ou rien, voilà la question.

1. *Clobe*, n. 56

2. Les principaux organes de l'éclectisme en France on été MM. Royer-Collard, Cousin, Jouffr y, et le journal *le Globe*.

CHAPITRE XXIII

DE LA PHILOSOPHIE. — PARTIE POSITIVE

Il ne faut pas se le dissimuler : à moins d'une réforme prompte et fondamentale dans l'enseignement de la philosophie, longtemps encore la lutte sera douteuse, peut-être même la balance finira par pencher du côté du rationalisme. Or, depuis le seizième siècle, il existe de grandes erreurs tant sur la notion même que sur la nature de cette science importante. Et d'abord, dans certaines écoles, on présente la philosophie, non comme le moyen de développer la vérité déjà connue, mais comme le moyen de la découvrir ; on la donne comme la créatrice de l'intelligence ; on en fait une sorte de machine à inventer la vérité. Qu'est-ce à dire ? sinon que tous les enseignements de l'autorité sociale ou religieuse ne sont que des préjugés ; qu'il faut les rejeter avec grand soin, faire ainsi le vide dans son âme, et n'y laisser rentrer que ce qui sera clairement démontré : définition fausse, contradictoire dans les termes.

Fausse : car, nous l'avons déjà dit ailleurs, être contingent, l'homme n'a pas la vérité en lui, il faut qu'il la reçoive ; ce n'est qu'après l'avoir reçue, qu'il lui est donné de la développer et de s'en nourrir. Croire, c'est la première loi de son être : connaître, est la seconde.

Eh bien ! l'effort de la raison pour passer de la foi à l'intelligence de la vérité, voilà ce qui constitue la philosophie : elle n'invente rien, elle développe. Qu'on nous le dise, quelle vérité a-t-elle inventée depuis trois mille ans de recherches ? De nombreuses sociétés existaient avant les premiers philosophes ; or, l'existence de la société suppose la connaissance de toutes les vérités nécessaires au genre humain. Faibles mortels, qui ne pouvez inventer, que dis-je ? qui ne pouvez comprendre un atôme, vous auriez la prétention d'inventer la vérité ! Dites-nous donc quel jour fut inventée l'âme, quel philosophe inventa Dieu.

Contradictoire : et de fait, exister, vivre pour l'intelligence, c'est connaître ; or elle ne peut connaître que ce qui est, la vérité. Ainsi, pour exister toute intelligence créée doit préalablement recevoir la vérité : la révélation est sa création. Et de là, quelle conséquence ? sinon que, dans l'hypothèse où elle eût inventé la vérité, l'intelligence aurait et n'aurait pas existé, puisque pour inventer, pour agir, il faut être ; en même temps elle n'aurait pas existé, puisqu'elle n'eût pas encore possédé la vérité, condition essentielle de son existence.

Les écoles dont nous combattons ici l'erreur portent en quelque sorte, dans les conséquences désastreuses de leur enseignement, le contre-poison de leurs principes. Un coup-d'œil suffit pour les juger. Le matérialisme abject, l'athéisme farouche, le scepticisme désolant inspirent l'horreur pour la mère qui les enfante et vengent la raison outragée.

Proscrivant toute espèce de foi comme une indigne entrave, cette philosophie est essentiellement hostile au catholicisme dont le premier mot est : *je crois*. Mais il est

une autre manière d'envisager et d'enseigner la philosophie qui, moins antichrétienne en apparence, n'est peut-être en réalité ni moins erronée ni moins funeste. Nous voulons parler de cette philosophie qui, sans rejeter la révélation, s'y déclare étrangère. La raison, rien que la raison, tel est le seul oracle qu'elle interroge, la seule autorité qu'elle reconnaisse : avec son secours, elle prétend tout prouver ; sur cette base unique, elle prétend tout asseoir, ontologie, morale, physique ; à ses yeux une preuve n'est point recevable, elle est de nulle valeur, si, de près ou de loin, elle emprunte sa force de la révélation.

Or, comment ne voit-on pas que présenter ainsi la philosophie, c'est confirmer, perpétuer le funeste divorce de la raison et de la foi ? car n'est-ce pas dire implicitement à la jeunesse qu'il existe en dehors de la religion une vraie philosophie, un moyen sûr de connaître toute la vérité ; dès lors, que la religion est inutile, puisque la raison suffit ? Il est bien vrai, suivant le concile de Trente, que par la chute originelle, la volonté n'a pas été anéantie, mais seulement brisée et affaiblie, *fracta ac debilitata* ; qu'ainsi l'homme peut, sans le secours de la révélation évangélique, connaître quelques vérités, comme il peut, sans la grâce, pratiquer quelque bien dans l'ordre naturel. Mais n'est-ce pas un anachronisme de prendre pour base d'une philosophie véritable, c'est-à-dire d'une explication générale et satisfaisante de Dieu, de l'homme et du monde, ces rudiments imparfaits, ces faibles données d'une raison si fort appauvrie par le dualisme originel, plutôt que les enseignements de la raison éclairée, divinisée par le christianisme ? n'est-ce pas laisser les vives clartés du soleil pour les lueurs incertaines d'une lampe sépulcrale ? n'est-ce pas faire rétrograder l'esprit humain ?

Chrétienne, c'est de l'Evangile que la raison actuelle doit partir pour expliquer l'univers.

Le temps est venu de faire justice de toutes ces philosophies vaines ou dangeureuses, qui n'apprennent rien ou qui n'apprennent qu'à disputer et à douter de tout. Il faut qu'ici, comme dans toutes les autres parties de l'enseignement, la religion reprenne la place qui lui appartient : de là dépend et le salut de la jeunesse, et le progrès de la philosophie. Or ce rôle de la religion dans la science en général, et dans la philosophie en particulier, est admirablement défini dans ce beau passage de saint Thomas : « La théologie, dit ce grand docteur, » commande à toutes les autres sciences, parce qu'elle » est la plus élevée de toutes , elle les fait travailler sous » ses ordres, les tient à son service, parce qu'elle est » chargée de les mettre en œuvre, tellement que la fin, » le but, l'objet de toute philosophie étant renfermé dans » la fin de la théologie, et coordonné par rapport à cette » fin, la théologie doit dominer toutes les autres scien» ces et mettre en œuvre tous leurs enseignements [1]. »

Cela posé, quel doit être le point de départ, quel doit être le but de cette philosophie salutaire ? L'ordre synthétique de nos idées, ainsi que la caractère de cet ouvrage le font pressentir.

A nos yeux, il n'existe aujourd'hui qu'une seule au-

1. « Theologia imperat omnibus aliis scientiis tanquam *principalis*, et utitur in *obsequium sui* omnibus aliis scientiis, quasi *usualis* ; sicut patet in omnibus artibus ordinatis, quarum finis unius est sub fine alterius, sicut finis pigmentariæ artis, quæ est confectio medicinarum, ordinatur ad finem medicinæ, qui est sanitas, unde medicus *imperat* pigmentario, et utitur pigmentis ab ipso factis ad suum finem ; ita ut, cum finis *totius philosophiæ* sit intra *finem theologiæ*, et ordinatus ad ipsum, *theologia debeat omnibus aliis scientiis imperare, et uti iis quæ in eis traduntur*. »

torité qui puisse servir de base à une philosophie vraiment en rapport avec les progrès et les découvertes actuelles, c'est-à-dire vraiment complète et vraiment sociale. Nous venons de nommer l'Eglise catholique. Organe infaillible de toutes les vérités génératrices, seule elle possède les paroles de vie ; autorité infaillible, et parcequ'elle résume, en la complétant, l'autorité du genre humain, et parce que l'assistance spéciale de Dieu, attestée par des miracles évidents, lui est assurée pour toute la durée des âges.

Qu'autrefois l'autorité du genre humain, dépositaire de la révélation primitive, ait été la règle de vérité, c'est un fait qu'il ne semble pas possible d'attaquer mais aujourd'hui quel peut être le besoin d'y recourir ? Nous avons l'Église qui est aussi le genre humain, et plus que le genre humain. Qui refusera de croire à l'Église, ne croira pas davantage au genre humain. En cela, il sera conséquent : pour qui veut y réfléchir, cette dernière autorité est moins imposante que la première, ses enseignements moins précis, ses doctrines moins complètes et moins satisfaisantes.

Toutefois, qu'après avoir admis en principe, ou établi par leurs preuves naturelles, les vérités fondamentales qui composent l'enseignement de l'Église, on en fasse, pour ainsi dire, la contre-épreuve en les montrant en germe dans toutes les traditions antiques, c'est l'unique moyen de ne laisser aucun subterfuge à la mauvaise foi, aucun nuage sur la vérité, aucun doute à cette foule d'esprits vains ou malades, qui, hésitant à jurer sur la parole seule des apôtres ou de l'Église, ne feront aucune difficulté d'y croire s'ils la voient d'accord avec celle de Socrate ou de Platon, de l'Inde ou de l'Égypte.

Telle fut la marche des Pères de l'Église ; il suffit, pour s'en convaincre, de lire, entre autres, le traité de saint Augustin sur la Trinité, l'Apologétique de Tertullien, la Défense du christianisme par Origène, les Stromates de Clément d'Alexandrie, Arnobe et Minutius Félix. Toujours ils parlent des vérités chrétiennes, et montrent que les lumières de la raison, les découvertes de la science, les croyances mêmes des païens leur rendent hommage. Pourquoi avons-nous abandonné leurs traces ? Pourquoi, dans l'enseignement de la philosophie, traitons-nous perpétuellement les jeunes chrétiens comme s'ils étaient des païens et des sceptiques ? Pourquoi leur apprenons-nous à mépriser ce que notre premier soin devrait être de leur apprendre à respecter, l'autorité de l'Église, les enseignements chrétiens du foyer domestique ? A quoi bon tous ces moyens obliques de les amener à la foi ? N'a-t-on pas l'air de vouloir les surprendre ? Oh ! qu'il nous semblerait plus franc, plus loyal, plus avantageux, de partir de la doctrine du christianisme, et d'en faire la base de l'explication universelle !

D'ailleurs, de deux choses l'une : ou les jeunes gens à qui vous parlez ont la foi, ou ils ne l'ont pas. S'ils ont la foi, il est évident que la marche que nous indiquons est la seule qui leur convienne. Ce ne sont pas des preuves qu'ils nous demandent, ce sont des explications qui leur fassent *voir* ce que jusqu'alors ils ont *cru*. Si, au contraire, ils n'ont pas la foi, le seul moyen de la leur donner, c'est encore d'établir d'abord par leurs preuves naturelles les vérités qu'ils doivent croire, et si cela ne suffit pas, ils trouveront dans l'autorité des traditions, dans les lumières de la raison, dans

les découvertes de la science invoquées à la suite de l'autorité de l'Église, la vérification de vos enseignements, c'est-à-dire leur analogie, leur rapport nécessaire avec toutes les lois de l'intelligence humaine. A moins d'imbécillité, ils reconnaîtront la vérité de données sans lesquelles toute explication, toute philosophie est radicalement impossible.

Et de fait, adressez-vous à toutes les philosophies étrangères au christianisme, c'est-à-dire qui ne prennent point pour leur base la révélation chrétienne ; faites-leur les questions les plus simples ; celles-ci par exemple : Qu'est-ce que Dieu ? Qu'est-ce que l'homme ? D'où vient-il ? où va-t-il ? Quels sont ses devoirs ? Quels sont ses rapports avec son auteur, avec ses semblables, avec les créatures soumises à son empire ? Qu'est-ce que la société ? Qu'est-ce que le pouvoir ? Des contradictions, des absurdités, des mots vides de sens, des phrases intelligibles, tout au plus quelques réponses incomplètes : voilà tout ce que vous obtiendrez. Si vous en voulez la preuve, jetez un coup-d'œil sur l'ouvrage d'Hermias, dont nous avons parlé plus haut, ou sur les *Helviennes* du P. Barruel.

L'enseignement de l'Eglise, voilà donc pour la base de la philosophie. Quant au but social, au dernier mot de cette explication générale des choses, quel doit-il être ? Nous l'avons indiqué en traitant de la philosophie des Pères : montrer l'unité dans la trinité, et la trinité dans l'unité. Ce point est de la dernière importance, c'est pourquoi nous ne craindrons pas d'entrer à ce sujet dans quelques explications nouvelles.

CHAPITRE XXIV

SUITE DU CHAPITRE PRÉCÉDENT

L'univers est une manifestation de Dieu. Dieu ne peut manifester que ce qu'il est, unité et trinité. L'univers est donc une immense unité, une immense trinité. Tels sont les deux grands caractères qui doivent conséquemment se reproduire, et qui, de fait, se reproduisent dans toutes les parties de la création. Les découvrir, telle est la vocation, la fin, la perfection de l'intelligence humaine. Aussi la Providence les a-t-elle gravés au front de toutes les créatures. Ils sont tellement saillants, qu'un païen, Aristote lui-même, étonné de les rencontrer partout dans ses immenses recherches, s'est écrié quelque part : *Porro omnia unum sunt et tria*. Trinité lui-même et unité, l'homme les porte écrits jusque dans les profondeurs de son être, et les imprime à toutes ses œuvres.

En un mot, tout ici-bas est unité et trinité : tout ce qui existe est *un*, et toute unité résulte d'une trinité de causes ; tel est le principe générateur de toutes choses ; telle est la loi universelle, à la conservation et à l'accomplissement de laquelle tout doit concourir, parce que de là dépendant la conservation et le perfectionnement des êtres. Telle est donc aussi la grande vérité à constater,

à développer, à mettre au niveau de toute intelligence venant au monde philosophique. Il ne faut pas croire qu'en poursuivant ce but, la philosophie poursuive une chimère ou simplement une vérité belle sans doute, mais purement spéculative. Non, elle ne court pas après une chimère, puisqu'elle cherche ce qui est nécessairement dans le monde ; le résultat auquel elle aspire n'est pas non plus un résultat sans utilité pratique ; c'est au contraire la vérité la plus importante et la plus pratique qu'il soit possible d'imaginer.

En effet, c'est la présence de cette vérité dans les sciences diverses, qui les préserve de l'erreur ; c'est son influence sur l'esprit des nations qui fait leur gloire et détermine leurs progrès : comprise et pratiquée, elle constitue toute la perfection intellectuelle et morale de l'individu [1]. D'accord avec la raison, l'histoire en offre des preuves péremptoires. Plus sages que nous, parce-qu'ils étaient plus religieux, c'est-à-dire plus dociles à la foi, par conséquent plus complètement, plus intimement en rapport avec la vérité, nos pères faisaient de ce dogme

1. Cette idée philosophique nous donne l'intelligence d'un mot fameux dans l'histoire de la sainteté. Pendant plus de dix ans, les vastes contrées de l'Orient ont retenti de ce mot mystérieux. C'était comme le cri de guerre de l'homme le plus prodigieux des temps modernes. Pour s'exciter à la lutte gigantesque qu'il avait entreprise contre le paganisme indien, François Xavier se contentait de prononcer ce mot admirable : *O sanctissima Trinitas.* Alors un feu divin s'emparait de lui, sa poitrine se soulevait, des larmes coulaient de ses yeux étincelants, il s'élançait vers des inconnus, renversait les idoles, semait les prodiges, rétablissait partout l'image défigurée de la très sainte Trinité ; et ni la mort, ni la faim, ni la soif, ni les hommes, ni l'enfer ne pouvaient l'arrêter, ou refroidir son zèle à rétablir partout l'image altérée de la trinité.

« *Confiteor tibi pater, Domine cœli et terræ, quia abscondisti hæc a sapientibus et prudentibus et revelasti ea parvulis.* » Matth. xi, 25.

capital le principe et le phare de leur philosophie, la base de leur théorie politique ; partout il partaient de l'unité, résultat d'une triple cause. Et de fait, dans l'univers et dans chaque partie de l'univers, dans tous les ordres divers, ordre religieux, ordre intellectuel, ordre moral, ordre physique, société politique et domestique, dans tous les êtres simples ou collectifs se retrouve l'*unité* résultant d'une trinité de principes.

Nous l'avous déjà dit et nous le répétons. il n'en peut être autrement. C'est là ce qui est ;'chercher autre chose, c'est poursuivre une chimère ; raisonner d'après un autre principe, c'est être sur la route de toutes les erreurs. La loi qui préside, qu'on nous permette l'expression, à la formation de la trinité incréée, préside à la formation de toutes les créatures, trinités créées ; la généalogie de la première est le modèle et la cause de la généalogie de toutes les autres. Or en Dieu il y a puissance, intelligence, amour. La puissance ou le Père se contemple, et par cette contemplation il engendre son image adéquate ou substantielle, son Verbe, son Fils. De leur regard mutuel naît leur amour : et nous disons que, amour substantiel de l'un et de l'autre, le Saint-Esprit procède du Père et du Fils : de cette trinité de personnes résulte Dieu, unité parfaite, complète, indivisible. De même dans toute la création, émanation, manifestation de cette trinité première,

Voyez d'abord dans l'ordre intellectuel. L'âme humaine vous offre trois facultés distinctes : la mémoire, l'intelligence, l'amour ou la volonté ; et l'âme humaine et chacune de ses facultés est le résultat d'une trinité. Premièrement, Dieu, la vérité, principe informant ; secondement, en nous, la faculté de recevoir et de con-

server la vérité ; troisièmement, union de la vérité avec cette faculté, — résultat : mémoire. Dieu ou la vérité, faculté de connaître, union de l'une et de l'autre, — intelligence. Dieu ou le bien, faculté d'aimer, union de l'une et l'autre, — amour. De la mémoire, réservoir de la vérité ou de l'être, naît notre intelligence ou notre verbe ; de leur regard mutuel, l'amour. Point ici de division, de séparation, de dualisme : tout est unité et trinité.

Descendons plus avant : âme humaine, corps humain ; union de l'un et de l'autre, — homme.

Dans l'ordre religieux : âme humaine et corps humain, Verbe divin ; union de l'un et de l'autre, — Jésus-Christ. Jésus-Christ, genre humain, union de l'un et de l'autre, — homme régénéré. Vérité surnaturelle, faculté de connaître ; union de l'un et de l'autre, — foi. Dieu surnaturel, faculté d'aimer ; union de l'un et de l'autre, — charité. Dans l'Église : forme, principe informant ou papauté, épiscopat ; union de l'un et de l'autre, — fidèles, par conséquent Église.

Dans l'ordre politique : pouvoir, ministre ; union de l'un et de l'autre, — État. Église, État ; union de l'un et de l'autre, — société politique chrétienne.

Dans l'ordre domestique : père, mère ; union de l'un et de l'autre, — enfant, famille,

Dans la création inférieure ; principe informant ou forme, matière ; union de l'un et de l'autre, — être spécial organique ou inorganique.

Ainsi dans l'œuvre divine, la trinité partout, le dualisme nulle part : principe de vie, la trinité seule est féconde, le dualisme infécond. Résultat de la trinité : unité réelle, indivisible, permanente.

Et maintenant, de ce fait universel, quelles sont les

conséquences et les applications dans l'enseignement de la philosophie ? En voici quelques-unes formulées en axiomes :

1° *La pluralité des principes* CONSTITUTIFS *dans un être quelconque, n'empêche pas qu'il ne soit réellement* UN. Ainsi, quoique dans les différents exemples cités plus haut, on trouve plusieurs principes constitutifs, comme dans l'âme humaine, la mémoire, l'intelligence, l'amour, l'âme humaine n'en est pas moins réellement et nécessairement *une*. Qu'est-ce à dire, sinon que, dans aucune hypothèse, on ne peut, sans la détruire, distraire aucun de ses éléments ; que, pour en raisonner avec justesse, il faut nécessairement tenir compte de tous ?

2° *Dans les êtres créés les principes constitutifs ne sont pas égaux entre eux, et ne concourentpas de la même manière à la formation ni aux opérations de l'être qui résulte de leur union*. En effet, parmi ces principes, il en est nécessairement un qui représente Dieu, la puissance radicale, et qui en fait les fonctions : c'est la forme ou le principe informant, cause première et déterminante de l'être. Ainsi le principe le plus fort concourt *activement*, le plus faible *passivement*, à produire l'effet. Par exemple, la vérité en se communiquant, et la faculté de connaître en recevant la vérité par la foi, concourent, la première *activement*, la seconde *passivement*, à la formation de l'intelligence humaine. Il en est de même dans tout le reste. On se tromperait si, en conséquence de ce que nous venons de dire, on déniait au principe passif toute influence réelle sur la production de l'être. Ce principe est passif dans ce sens seulement qu'il est dépendant du principe plus fort, et qu'il subit son action.

3° *Le principe actif, la forme, le principe informant ne tire ni sa force ni sa règle d'action du principe passif, du ministre ou de la matière; mais bien le ministre ou la matière de la puissance ou de la forme.* Il résulte de là que le principe plus faible ne peut résister *activement* au principe plus fort ; la matière à la forme, la faculté de connaître à la vérité ; autrement il en résulterait un anéantissement soudain ; mais il lui est donné de résister *passivement*, en opposant son inertie comme une limite à l'action exagérée du principe supérieur.

De ces principes résultent une foule de corollaires de la dernière importance ; en voici quelques-uns : dans l'ordre philosophique, on ne doit point séparer la *vérité naturelle*, par conséquent la foi naturelle de l'intelligence, autrement vous donnez lieu au *scepticisme ;* dans l'ordre religieux, la *vérité surnaturelle*, par conséquent la foi, de l'intelligence, autrement vous donnez lieu au *déisme* et à l'*indifférence ;* dans l'ordre religieux, la papauté, de l'épiscopat, autrement vous donnez lieu au *schisme* ; dans l'ordre social, le ministre, du pouvoir, autrement vous consacrez le *droit de révolte*, et vous donnez lieu à l'*anarchie* ou au *despotisme* ; dans la famille, le père, de la mère, autrement vous consacrez le *divorce* ; dans l'ordre physique, le principe informant de la matière, autrement vous tombez dans le *matérialisme*.

Déplorables erreurs ! pourquoi ravagez vous aujourd'hui la société ? qui vous a retirées de l'abîme ténébreux où le christianisme vous avait replongées ? Si vous le demandez à l'histoire, elle vous montrera Luther. Père du dualisme moderne, c'est lui, en effet, qui, posant le doute en principe, a le premier, dans le sein du christianisme, méconnu et proscrit la grande loi du monde, le

principe fondamental de l'unité et de la trinité universelle. Bannie de l'ordre le plus élevé, l'ordre religieux cette grande idée a cessé peu à peu d'être la base et l'objet de l'investigation dans les ordres inférieurs ; et le dualisme a envahi toutes les sciences.[1].

C'est alors qu'au lieu des principes conservateurs de la sagesse chrétienne, on a commencé de proclamer ces étranges maximes renouvelées des païens, *que l'être résultant substantiellement de plusieurs principes n'est pas un d'une unité réelle, indivisible et permanente; mais seulement fictive et accidentelle ; qu'ainsi les principes constitutifs d'un être sont indépendants l'un de l'autre et peuvent être séparés légitimement et sans danger ; que leur union n'est que le résultat de certaines lois qui peuvent être modifiées ou même abrogées, que par conséquent ces principes constitutifs ont la même puissance et les mêmes droits.*

» De là, dit le P. Ventura, auquel nous empruntons » quelques-unes de nos idées sur cette matière, de là, » dans l'ordre philosophique, ces questions aussi dan-

1 « Et revera, ex quo protestantismus, infando scelere, *quod Deus conjunxerat separare* et *unitatem* inter revelatam veritatem et intellectum negare, seu christianæ fidei naturam corrumpere ausus est ; *unitatem* quoque omnem inter humanam et divinam in Christo naturam, inter pontificem et episcopos, inter reges et optimates, inter maritum et uxorem, inter Statum et Ecclesiam, inter philosophiam et theologiam apud easdem gentes, et eodem tempore, abrogatam fuisse novimus... Errant ergo qui putant a protestantismo in Ecclesia dumtaxat, constitutum a Christo ordinem perturbatum fuisse ; cum protestantismus amplissimum atque immane *divortium* fuerit, quo omne *compositum* sive intellectuale, sive philosophicum, sive theologicum, sive sociale, sive politicum, sive scientificum, in duas partes *scissum est*; et partes ipsæ primum dissociatæ atque disjectæ denique penitus deletæ : quidquid enim est in *se ipsum divisum* desolabitur. » De Meth. philosop., CVII.

» geur'euses qu'absurdes : L'intelligence est-elle dans la » vérité, ou la vérité dans l'intelligence ? Dans l'ordre » religieux, la suprême puissance est-elle dans le souve- » rain pontife, ou dans les évêques ? Dans l'ordre social, » l'Eglise est-elle dans l'Etat, ou l'Etat dans l'Eglise ? » Est-ce la nation qui est supérieur au roi, ou bien est- » ce le roi qui est supérieur à la nation?

» De là encore, comme conséquence de l'union pure- » ment accidentelle des principes constitutifs des êtres, » les enseignements suivants, que la vérité peut être sé- » parée de l'entendement, le pape des évêques, le mari de » la femme ; de là enfin ces prétendues lois pour régler » et prévoir les cas de séparation entre toutes ces choses » que Dieu avait indissolublement unies [1]. »

1. Hinc, sicut in ordine theologico quæri et constitui cœperunt leges *commercii* inter rationem et revelatam veritatem (systema de capessenda revelatione) ; inter Verbum et assumptam ab eo humanitatem (novus nestorianismus) ; inter pontificem et episcopos (gallicanismus) ; inter theologiam et philosophiam, seu inter divinas et humanas disciplinas (leges universitariæ vel de publica instructione) ; inter maritum et uxorem (leges divortii) ; inter religionem et politicum imperium (concordata) ; certæ quædam *commercii* et relationum leges investigari, optari et sanciri cœptæ sunt; *commercii*, inquam, leges priscis omnino ignotæ, eorumque principiis plane pugnantes : nullæ enim *relationes*, nulla ratio *commercii* concipi potest ubi duo principia ita sunt inter se *substantialiter* copulata, ut (divini Verbi persona excepta) neutrum eorum *completum actum* suum habeat, nisi quatenus alterum est alteri principio conjunctum, cum eoque unum efformat. » De Meth. phil., CI.

Et tandis que les anciens rapportaient aux principes constitutifs toutes les actions de l'être composé (*actiones sunt* CONJUNCTI), les modernes les attribuent à l'un ou à l'autre seulement de ces principes, rejetant l'autre comme inutile. Ainsi, les uns donnent tout à la révélation, sans le concours de l'intellect : c'est le quakérisme ; les autres, tout à la raison, sans le concours de la foi : c'est le protestantisme en religion, le rationalisme en philosophie ; les uns tout au mari, tout au roi : c'est le despotisme politique et domestique, etc.

Ainsi, on le voit, l'oubli, la violation de la grande loi de l'unité et de la trinité, est la source fatale de toutes les erreurs et de tous les crimes qui désolent aujourd'hui la terre ; donc le maintien et l'observation fidèle de cette même loi a dû être et doit être encore la seule cause de toute vérité, de toute vertu et de tout progrès.

Cela posé, voici comment nous concevons un cours de philosophie : nous partons de l'enseignement du catéchisme, et nous disons aux jeunes gens : La première vérité que vous apprîtes à bégayer sur les genoux de vos mères est celle-ci : Il n'y qu'un seul Dieu en trois personnes, créateur de toutes choses. Eh bien ! cette vérité est la base de toute science. Cette unité et cette trinité divine étant le principe, le modèle et la loi de tout ce qui existe, en retrouver l'image dans l'homme, dans son corps et dans chacune de ses facultés ; dans l'ordre religieux, dans l'ordre politique, civil et domestique ; dans la création matérielle, dans l'animal, dans la plante et jusque dans l'être inorganique ; en constater l'action nécessaire dans la formation de l'homme, de la société religieuse, politique, civile et domestique, et dans le monde des corps ; c'est-à-dire, montrer que tout ce qui est lui doit l'existence ; en un mot, chercher la trinité, c'est-à-dire Dieu, dans ses œuvres, et prouver son action perpétuelle sur le monde : voilà le but de vos travaux. Vous faire en quelque sorte *voir* cette vérité que vous avez d'abord *crue*, c'est l'objet et la gloire de la philosophie. Voilà pour l'entendement : voici pour la volonté.

Mais là ne se borne point votre tâche. L'observation de cette grande loi de la trinité est la source de toute perfection, par conséquent la base de la morale. Tout est vérité dans l'ordre intellectuel, tout est charité dans l'or-

dre intellectuel, tout est charité dans l'ordre moral, tout est paix, harmonie, dans l'ordre religieux, politique, domestique, si cette grande loi de l'unité et de la trinité est fidèlement accomplie. Pourquoi ? Parce que toutes choses sont *bien* quand elles sont dans l'ordre ; or, elles sont dans l'ordre quand elles sont sous l'influence de la loi fondamentale de leur être. Si, au contraire, cette loi sainte est méconnue, l'homme, la société, la famille, le monde n'est plus qu'une trinité brisée ; et tout est erreur, crime, désordre, guerre, malheur.

Puis donc que toute la perfection des créatures, images de Dieu, consiste dans leur ressemblance avec leur modèle, votre devoir est de maintenir, de perfectionner cette image en vous, en vos semblables, dans la société religieuse, politique, civile, domestique, aussi bien que dans les créatures inférieures dont vous devez procurer la fin, en les régissant dans la justice et l'équité ; vous devez la défendre contre ceux qui l'attaquent ; l'honorer devant ceux qui la méprisent, et vous devez la défendre ainsi contre le dualisme, en vous-même, dans votre corps, dans votre âme, dans la religion, dans la société, dans la famille, regardant comme erroné, comme funeste tout ce qui tendrait à l'altérer. Ainsi, unité et trinité, type et loi de toutes choses, voilà le grand principe qu'il faut constater, qu'il faut défendre, qu'il faut développer à l'aide de la science : c'est là tout l'homme.

Jeunes gens, ce grand principe vous est une pierre de touche pour juger infailliblement toutes les théories philosophiques, politiques, religieuses, scientifiques. Tendent-elles au maintien ou à l'altération de la trinité dans ces différents ordres ? la réponse affirmative ou négative fixe toutes vos incertitudes, et, en réglant

vos pensées, imprime la direction à votre volonté.

Ce n'est pas tout encore : vous trouvez dans ce principe le moyen d'apprécier l'importance relative de chaque ordre, de chaque état, de chaque devoir, de chaque créature. En effet, toutes les trinités créées ne sont pas égales entre elles, c'est-à-dire ne représentent pas avec la même perfection la trinité incréée : entre elles il y a véritable hiérarchie. Ainsi, après l'ange, l'homme est la première des trinités crées, et dans l'homme, c'est l'âme, vivante image, vraie ressemblance de la trinité divine. De là, comme conséquence pratique l'estime et le soin que mérite chacune d'elles.

Voilà donc dans ce seul principe, avec le germe fécond de toutes les vérités, avec la base et la clef d'une explication universelle, avec le moyen de juger d'une grande hauteur tous les travaux de l'esprit et tous les actes du cœur humain, une règle sûre de penser, de juger, d'estimer, d'aimer et d'agir, c'est-à-dire la véritable philosophie.

Et nous le demandons : de bonne foi, en connaissez-vous une plus complète, plus élevée, plus capable d'agrandir l'âme et de nourrir le cœur ? En est-il de plus nécessaire aujourd'hui, de mieux appropriée aux besoins de l'époque ? Entre les circonstances actuelles et l'état du monde à la naissance du christianisme, voyez quelle analogie frappante ! Aujourd'hui, comme autrefois, *tout n'est-il pas Dieu, excepté Dieu même ?* Aujourd'hui, comme autrefois, le dualisme n'est-il pas partout ? Dans l'ordre intellectuel, par le rationalisme ; dans l'ordre moral, par la révolte générale contre la loi divine ; dans l'ordre politique, par les théories de la souveraineté du peuple et du despotisme ; dans la famille, par le divorce ;

dans les sciences, par le matérialisme, funeste séparation entre la création physique et la création spirituelle ? Or, dites-le, aux mêmes maux ne faut-il pas les mêmes remèdes ? Le principe d'unité et de trinité posé par le christianisme, soutenu, développé, appliqué par les Pères de l'Église, sauva le monde, lui seul peut encore le sauver aujourd'hui. Connaissez-vous un moyen plus efficace de ramener Dieu dans le monde ? Mais ici, point d'illusion, jamais vous ne ramènerez, jamais vous ne ferez régner Dieu dans le monde, si vous renfermez son auguste image dans le secret du sanctuaire, si vous ne montrez la trinité, c'est-à-dire Dieu, que dans l'ordre religieux, et non pas dans tout e qui frappe incessamment les regards du savant et de l'ignorant, l'homme, la société, la famille, la nature entière. Hors de là point de salut ; car, quel autre moyen de renouer la superbe alliance du ciel et de la terre, de faire servir plus magnifiquement la science à la foi, de ramener plus directement, plus infailliblement toutes les créatures et toutes les sciences au principe d'où elles émanent ?

Mais pour nous engager à la recherche de cette magnifique *inconnue*, quels guides prendrons-nous ? Quand l'étranger veut explorer une terre qu'il ne connaît point, il appelle à son secours les hommes qni ont parcouru glorieusement les mêmes régions. Pères de l'Église, immortels génies, que le monde ne connaît plus, que le monde dédaigne, c'est vous qui devez nous donner la main, nous tracer la route : guides fidèles, c'est vous que nous venons de nommer. Puisse votre philosophie devenir la nôtre ! Jeunes gens qui vous abreuvez à des citernes entr'ouvertes où ne peut tenir qu'une eau bourbeuse, nous vous en conjurons, de grâce venez boire à ces sources

d'eau vive où s'étanchera tout à la fois la soif de votre intelligence et la soif de votre cœur. Non, on ne sait rien, on ne comprend rien, on n'est pas digne du nom de philosophe, quand on ne connaît pas ces maîtres-là. Nous pouvons l'affirmer, tout ce qu'il y a de bon, de grand, de vrai dans les modernes, se trouve dans les Pères ; ils furent les sources, nous ne sommes que les ruisseaux ; apprenez à les connaître, et jugez.

CHAPITRE XXV

DE LA VOCATION

Depuis son entrée dans la carrière des études, le jeune homme a parcouru un grand espace. Un vaste horizon s'est ouvert devant lui ; toutes ses facultés sont développées ; les études préparatoires et communes sont finies. Bientôt le collège va rouvrir ses portes, et toute cette bouillante génération, réunie jusque-là sur les mêmes bancs, dirigée par les mêmes maîtres, nourrie des mêmes leçons, va se séparer, se diviser sans retour : elle est sur le seuil de la société ; par mille voies différentes elle peut y entrer. Or, pour être dans l'ordre de la Providence, laquelle de ces mille voies diverses qui sillonnent le monde, le jeune homme devra-t-il choisir ? Auxiliaire de la vérité, de la vertu, sur quel point portera-t-il ses forces ? Car défenseur-né de l'ordre social il ne peut, dans la grande lutte du monde, rester l'arme au bras. A quelle profession spéciale consacrera-t-il sa vie ? Quel sera donc l'objet de son dévoûment ?

Questions fondamentales que l'éducation doit encore, pour couronner son œuvre, l'aider à résoudre. En effet, suivant la pensée de Jean-Jacques Rousseau lui-même,

l'éducation doit au jeune homme trois choses : la connaissance de sa vocation, les moyens de la parcourir honorablement, et l'amour des devoirs qui y sont attachés. Sans cette connaissance essentielle, l'éducation n'est qu'une marâtre, non moins cruelle envers le jeune homme en qui elle n'aura développé un immense besoin de connaître, d'aimer et d'agir, que pour l'abandonner sans pitié à tous les caprices d'une imagination fougueuse et aux tourments d'une perplexité désolante ; que coupable envers la famille et la société, dont le jeune homme, au lieu d'être l'honneur et le soutien, deviendra l'opprobre et la ruine par l'usage aveugle et désordonné de ses forces. Architecte de l'édifice social, l'éducation a donc une double tâche à remplir : elle doit tailler chaque pierre, et assigner à chacune la place qu'elle doit occuper, pour concourir à la solidité et à l'harmonie de l'ensemble.

Mais, que parlons-nous ici de vocation ? Qui se met en peine aujourd'hui de la place qu'il doit providentiellement occuper dans la hiérarchie sociale ? Où sont aujourd'hui dans le monde les parents, les jeunes gens, les maîtres pour qui la vocation soit une question de conscience, ou même une question quelconque ? Dieu a-t-il donc quelque chose à voir sur les destinées de l'enfant ? n'est-il pas la propriété de ses parents ? n'ont-ils pas le droit de lui faire une vocation *a priori* ? de le prédestiner, selon leur convenance, à la magistrature, à la diplomatie, au commerce, à la médecine, au sacerdoce ? peut-il n'être pas né pour l'état qu'ils lui destinent ? Avec les lumières, le désintéressement, la haute moralité qui distinguent aujourd'hui les familles, le moyen de douter de l'infaillibilité paternelle ?

Ou bien le jeune homme n'est-il pas le maître de disposer de lui-même, au gré de ses désirs ? est-il une loi qui l'oblige à fournir une carrière plutôt qu'une autre, ou même une carrière quelconque? n'a-t-il pas, d'ailleurs, pour conseils, outre l'ambition de ses proches, son intérêt personnel et ses passions ? Que demandez-vous de plus ? Pour lui, sa vocation c'est l'attrait du plaisir, c'est l'appât de l'or ; son état est celui où il y a plus de jouissances à espérer, plus d'argent à gagner, si tant est pourtant qu'il veuille avoir d'autre état que de n'en point avoir, d'autre vocation que de boire, manger, dormir et digérer ?

Voilà cependant où l'on en est dans ce siècle, par rapport à l'une des questions les plus vitales de la société. Étonnez-vous maintenant du choc perpétuel, du froissement douloureux de tant d'existences, de l'irrémédiable et fastidieuse inutilité de tant d'autres ; étonnez-vous du vide désolant où s'agitent et se consument tant de nobles âmes ; de la vague inquiétude, de la soif de changement qui les tourmentent et de l'inconstance perpétuelle qui trahit leur malaise ! Le chaos est dans les éléments, et vous attendez de l'ordre ! Les membres du corps social sont déboités, et vous ne voulez pas qu'ils souffrent et fassent souffrir l'économie tout entière ! Aucune des cordes de l'instrument ne vibre à l'unisson, et vous espérez de l'harmonie !

A ce profond désordre reconnaissons la violation d'une loi fondamentale de l'humanité. Cette loi est celle qui fixe à chaque peuple, sa misson propre sur la terre : la révélation divine et le plus vulgaire bon sens concourent également à en démontrer l'existence. Lisons et méditons les enseignements de l'Apôtre sur ce point

essentiel : « De même que dans un seul et même corps » nous avons plusieurs membres et que tous les mem- » bres n'ont pas néanmoins la même fonction ; de même » tous, tant que nous sommes, nous ne formons qu'un » seul corps dans le Christ, et nous sommes tous mem- » bres les uns des autres. Nos fonctions, nos talents dif- » fèrent selon la grâce que nous avons reçue......... Tout » cela nous a été donné pour travailler à la grande unité » de croyance et d'amour ; unité dans laquelle ajoute » saint Jean, nous devons être éternellement consom- » més[1]. » Tels sont les oracles de celui qui a créé l'homme, et donné à chacun de nous son aptitude particulière.

D'un autre côté, faut-il être profond théologien ou grand philosophe pour savoir que l'homme ne s'appartient point à lui-même ; qu'il ne peut pas plus embrasser un état, une profession, au gré de ses caprices, qu'il n'a pu se créer ? Lui reconnaître ce droit, c'est proclamer son indépendance, c'est nier le droit de Dieu. Or un enfant vous dirait que notre organisme deviendrait une monstruosité si chaque organe sortait tout à coup de sa place naturelle, ou si chaque membre, se déclarant indépendant, voulait se créer une sphère isolée d'action et de mouvement ; si, par exemple, le pied voulait voir, l'œil entendre, l'estomac parler, et le cerveau digérer ;

1. « Sicut enim in uno corpore multa membra habemus, omnia autem membra non eumdem actum habent : ita multi unum corpus sumus in Christo, singuli autem alter alterius membra. Habentes autem donationes, secundum gratia differentes. Rom. XII, 4. — Divisiones vero gratiarum, etc. » I Cor. I, 12. — Donec occurramus omnes in unitatem fidei, etc. Ad Ephes. IV, 13. — Ut sint consummati in unum Joan. XVII, 23.

eh bien ! nier qu'il en soit de même dans le corps social, c'est tomber dans l'absurde.

De tous les devoirs imposés à l'éducation, ainsi que de tous les services qu'elle peut rendre au jeune homme, à la famille et à la société, le plus important, sans contredit, est donc de manifester la mission providentielle confiée à chaque homme venant en ce monde. Mais ici quelle foule de difficultés ! Dire à l'adolescent : Voilà ce que Dieu et la société demandent de vous ; voilà pourquoi vous êtes né ; vos talents, vos dispositions, vos forces, en un mot votre aptitude n'est en harmonie qu'avec les devoirs de tel état et non pas de tel autre : dire cela avec une certitude morale de la vérité, suppose une sorte d'intuition des conseils de Dieu.

Or n'est-il pas téméraire de prétendre à de pareilles lumières ? Non, certes, il n'y a témérité ni de la part du jeune homme, ni de la part de ses maîtres. Dieu, qui veut la fin, veut aussi les moyens. L'existence d'une vocation divine, spéciale pour chaque homme, établit donc tout à la fois et la nécessité et la possibilité pour chacun de la connaître. Or les interprètes des conseils de Dieu sur l'enfant ne sont-ils pas, régle générale, les hommes qui, dans la famille et dans la société, tiennent la place de Dieu auprès des générations naissantes ? O pères, ô maîtres ! comprenez toute la responsabilité qui pèse ici sur vous. Vos paroles vont faire le bonheur ou le malheur présent et futur de l'enfant dont le Ciel vous a confié le sacré dépôt. Que dis-je ? non seulement le sort d'un homme, mais celui d'un grand nombre, mais le salut ou la ruine des États et des familles est entre vos mains : car, vous le savez, tout dans l'individu, le bien et le mal, l'ordre et le désordre, influe sur le sort

de ses semblables et retentit au cœur de la société.

Qu'il nous soit permis de rappeler à cette occasion les touchantes paroles d'un homme dont le nom sera toujours cher aux précepteurs de l'enfance, et dont l'autorité est ici d'un grand poids : « Qu'est-ce qu'un maître chrétien, » chargé de l'éducation des jeunes gens ? C'est un » homme entre les mains de qui Jésus-Christ a remis un » certain nombre d'enfants, qu'il a rachetés de son sang, » et pour lequel il a donné sa vie ; en qui il habite comme » dans sa maison et dans son temple ; qu'il regarde » comme ses membres, comme ses frères et ses cohé- » ritiers ; dont il veut faire autant de rois et de prêtres » qui régneront et qui serviront Dieu avec lui et par lui » pendant l'éternité.

» Et pour quelle fin les leur a-t-il confiés ? est-ce » précisément pour en faire des poètes, des orateurs, » des philosophes, des savants ? Qui oserait le dire ou » même le penser ? Il les leur a confiés pour conserver en » eux le précieux et l'inestimable dépôt de l'innocence, » qu'il a imprimée dans leur âme par le baptême, et » pour en faire de véritables chrétiens. Voilà donc ce qui » est le but et la fin de l'éducation des enfants : tout le » reste ne tient lieu que de moyens. Or quelle grandeur, » quelle noblesse, une commission si honorable n'ajoute- » t-elle pas à toutes les fonctions des maîtres ? Mais » quel soin, quelle attention, quelle vigilance, et surtout » quelle dépendance de Jésus-Christ ne demande-t-elle » pas [1] ? »

Ainsi, plus que jamais, dans ce moment décisif, il faut se pénétrer de ces grands principes de la philosophie

1. Rollin, *Traité des études*, t. IV, liv. XI, art. 13.

de l'homme : que, fils du temps et fils de l'éternité, l'enfant est chrétien avant tout ; que le christianisme est sa première vocation, son premier état ; que toutes les professions particulières qui partagent la société ne sont que des moyens d'accomplir les imprescriptibles devoirs de cette première profession ; qu'ainsi la vie présente ne doit être jugée, apprécié que dans ses rapports avec la vie future. Anathème aux parents et aux maîtres qui, en prononçant sur les destinées d'une âme immortelle, foulent aux pieds les saintes règles de la sagesse chrétienne, pour n'écouter que la voix trompeuse de la chair et des intérêts du temps ! Aveugles qui, conduisant un autre aveugle, l'entraînent avec eux dans l'abîme : mieux leur vaudrait de n'être point nés.

Cependant, plus que personne, le jeune homme lui-même est intéressé à cette connaissance décisive du mystère de sa vie. Quel puissant motif pour lui de conserver intact cette aimable fleur de l'innocence, ce cœur qui fait voir Dieu, et qui est le gage le plus assuré d'un bon choix [1] ! Jeunes gens, ne vous y trompez point, la sagesse n'entra jamais dans une âme livrée au mal ; jmais elle n'habita dans un corps esclave du vice [2]. Les noires vapeurs qui s'élèvent d'un cœur brûlé d'une flamme impure forment un nuage épais qui éclipse le soleil de la vérité. Qu'elles doivent donc être ferventes vos prières au Dieu protecteur et guide de l'enfance ! qu'ils doivent être fréquents vos regards vers celle que l'Église appelle l'Étoile de l'Océan ! qu'elles doivent être franches, naïves, complètes, vos communications à

1. » Beati mundo corde quoniam ipsiDeum videbunt. Math. c. IV.
2. Quoniam in malevolam animam non introibit sapientia, nec habitabit in corpore subdito peccatis. Sap. I, 4.

l'ami de votre âme, au père de votre conscience ! Oracle de Dieu et confident intime de tous les secrets de votre cœur, c'est lui surtout qui peut vous donner les plus sûres réponses. Et voilà encore une de ces mille routes par lesquelles l'éducation se trouve invinciblement ramenée à la religion.

Quant à la vocation elle-même, elle se révèle dans l'enfant par les paroles, les habitudes, les goûts, son aptitude particulière, son genre de tempéramment ; en un mot, par l'ensemble des circonstances et des actes de sa vie. Que les maîtres soient donc tout yeux et tout oreilles pour saisir ces différents traits, comprendre toutes ces voix révélatrices, et, de tant de rayons épars, former le flambeau qui éclaire leur décision [1]. Mais le moyen sans lequel tous les autres seront nuls ou à peu près c'est de gagner la confiance des jeunes gens. Pour cela, il faut que le maître les aime et se montre dévoué à « leur bien. « Commme c'est un principe général, dit » Sénèque, que l'amour ne s'achète que par l'amour, *si* » *vis amari, ama*, la première chose que demande Quin- » tilien, c'est qu'un maître, avant tout et par-dessus tout, » prenne des sentiments de père pour ses disciples, et » qu'il se regarde comme tenant la place de ceux qui » les lui ont confiés ; dont par conséquent il doit em- » prunter la douceur, la patience et les entrailles de » bonté et de tendresse qui leur sont naturelles [2]. »

1. On peut consulter sur ce point important le petit ouvrage italien de Rossignoli, *Sur le choix d'un état :* il devrait être le manuel des parents, des maîtres et des jeunes gens. Il existe encore sur le même sujet un ouvrage espagnol assez remarquable : il est intitulé : *Examen de los ingenios ; por el doctor Juan Huarte*. Il ne peut être remis sans précaution entre les mains des jeunes gens.

2. Sumat ante omnia parentis erga discipulos suos animum, ac succedere se in eorum locum a quibus sibi liberi traduntur, existimet.

Après cela, que leurs conseils doivent ou non être suivis ; que les parents aient déjà, suivant leur coutume barbarement impie, réglé d'avance la destinée de leurs fils, n'importe ; les maîtres doivent à leur conscience de rendre témoignage à la vérité ; qu'après cela l'enfant de leur sollicitude périsse, le sang innocent ne retombera point sur leur tête [1].

Nous venons de signaler le plus grave devoir des pères de famille, des jeunes gens et des maîtres, ainsi que le plus éminent service de l'éducation. Nous avons dit ce qui doit être ; avons-nous dit ce qui est ? Nos paroles seront-elles comprises ? ne seront-elles pas accueillies par un sourire de pitié, et l'écho ne rapportera-t-il pas à notre oreille le bruit du sarcasme ? Quoi qu'il en soit, la vérité ne devait point rester captive sur nos lèvres. Plus elle est méconnue, moins il faut cesser de la redire ; et d'ailleurs, hommes de la religion, nous en avons la foi, son règne approche : il faut bien lui préparer les voies.

1. « Fili hominis, speculatorem dedi te domui Israel : et audies de ore meo verbum et annuntiabis eis ex me. Si dicente me ad impium : Morte morieris ; non annuntiaveris ei, neque locutus fueris ut avertatur a via sua impia et vivat, ipse impius in iniquitate sua morietur, sanguinem autem ejus de manu tua requiram. Si autem tu annuntiaveris impio et ille non fuerit conversus ab impietate sua et a via sua impia, ipse in quidem in iniquitate sua morietur, tu autem animam tuam liberasti. » Ezech. III. 17 et seq.

CHAPITRE XXVI

RÉSUMÉ GÉNÉRAL. — CONCLUSION.

Il y a trois siècles que l'Europe est en proie à un malaise inconnu depuis la naissance du christianisme. Une vague inquiétude, une foule de théories contradictoires, la division des esprits, mille constitutions demandées à grands cris, obtenues la veille, 'déchirées le lendemain, des révolutions sanglantes, et toujours une soif insatiable de changement et de nouveautés, tels sont les infaillibles symptômes d'une grande déviation sociale. Quelle en est la cause ? Nous avons perdu Dieu ; nos pères l'ont banni du monde. Toutefois, infortunés enfants ! nous commençons, sous les coups redoublés du malheur, à lever vers le ciel nos regards attristés. Une puissance inconnue pousse le prodigue vers la maison paternelle. Des signes de jour en jour plus éclatants manifeste d'heureux changements dans les droits esprits. Toutefois la conversion de la société sera longue ; ce n'est pas dans un jour qu'on corrompt les mœurs des nations, ce n'est pas non plus dans un jour qu'on les renouvelle. Telle que l'arbre vieilli, la génération formée a pris son pli : elle mourra comme elle a vécu. Reste la génération nais-

sante : ou elle sauvera le monde, ou le monde est condamné. Mais comment le sauvera-t-elle ? Comme on sauve le malade qui lutte avec la mort, en ramenant dans son cœur la vie qui s'éteint. Or, pour la société, qu'est-ce que la vie ? La vie, c'est Dieu ; de ce principe émanent les croyances vraies, les mœurs pures, l'esprit de désintéressement et de sacrifice, l'ordre enfin, base, condition, lieu de toute société. Or, pour passer dans le monde, toutes ces choses doivent descendre premièrement au cœur de la génération nouvelle. Mais quel moyen de les y faire pénétrer ? l'éducation ; et quelle éducation ? une éducation chrétienne. Oui, en vérité, voilà pour nous la question de vie et de mort ; voilà *l'unique nécessaire* de notre époque.

Or, l'éducation n'étant que le dévelopement de toute les facultés humaines, c'est en Dieu que toutes ces facultés doivent grandir ; qu'est-ce à dire ? que toutes les siences doivent être chrétiennement enseignées. Vainement prétendrait-on rendre l'éducation religieuse, si la religion ne figurait dans le développement humain que comme une science à part, et non point comme l'apha et l'oméga de l'éducation. Magnifique inconnue, elle doit être le dernier mot de toutes les investigations, la dernière solution de tous les problèmes ; sans cela vous jetez de la poussière au vent, vous perpétuez le fatal divorce entre l'homme et Dieu, vous tuez la science : au lieu de chrétiens vous faites des déistes et des athées, et la société agonisante périt.

Si l'athéisme qui nous dévore exige que l'éducation soit *religieuse* avant tout, le rationalisme qui nous fractionne veut qu'elle soit *synthétique,* soit afin de renouer les liens brisés par l'erreur, soit afin de donner à la

science une base plus solide que la raison variable de l'individu, soit afin de trier les enseignements suspects du passé. A son tour, le matérialisme, qui, en exagérant le développement de l'homme animal, fait de la société un être monstreux, impose à l'éducation l'obligation d'être *complète*, afin de rétablir par un développement harmonique l'équilibre naturel entre la vie morale, la vie intellectuelle et la vie purement physique de l'homme. Appliquer à l'éducation ces différents caractères c'est lui communiquer l'esprit qui doit la vivifier, c'est sauver la jeunesse, et par elle la science et la société. Telle est notre foi, tel est le but de cet ouvrage.

Pour l'atteindre, nous avons essayé de dire ce que doit être l'enseignement des sciences diverses, c'est-à-dire de la vérité. Faculté de connaître et d'aimer, l'homme a besoin d'un double aliment ; la vérité doit être présentée à son esprit et à son cœur. Moyen préalable de toute communication, le langage doit avant tout fixer l'attention. Le rôle des langues anciennes a changé : de principal qu'il était, il n'est plus qu'accessoire. Les sciences parlent aujourd'hui les langues modernes ; à celles-ci, par conséquent, le soin qu'on donnait jadis aux premières.

Or, le plus noble usage que l'homme puisse faire de la parole, c'est d'entrer en communication avec la vérité essentielle, avec Dieu. Manifestation de Dieu même, la religon est la première étude. Là sont toutes les vérités dont l'intelligence et l'amour correspondent aux besoins et aux facultés de l'homme. Cette connaissance supplée à tout, rien ne peut la suppléer ; elle est un devoir, le premier de l'être intelligent ; elle ne peut être complète qu'autant qu'elle embrasse son objet tout entier.

Or, fondée sur la nature de Dieu et sur la nature de l'homme, la religion est aussi ancienne que le monde. Une, immuable, universelle comme Dieu, elle a pu se développer, mais non changer. Comme l'homme, dont elle est la lumière, elle a eu ses différents âges : tous les siècles antérieurs au Christ ne sont qu'une préparation à l'Évangile. Là était l'ombre, ici la lumière ; là les figures, ici la réalité, mais la réalité voilée des nuages mystérieux : la clarté des cieux les dissipera. L'état intermédiaire dans lequel nous sommes entre le passé et l'avenir, aura son terme : le jour de la manifestation se lèvera, et nous verrons la vérité face à face.

Un double esprit a successivement dominé la religion : autrefois la crainte, aujourd'hui l'amour. Lumineux principe qui doit éclairer, vivifier tous les enseignements divers. Dieu connu, la vérité est connue dans sa source ; reste à l'étudier dans les deux grands dépôts où elle se trouve maintenant, à la contempler dans les deux grands miroirs qui reflètent son image : l'homme et Dieu.

Être composé, l'homme nous présente d'abord son intelligence. L'histoire nous apprend tout à la fois son origine, sa chute, ses espérances et ses combats. Je suis déchu, mais je me régénère ; je suis tombé des cieux, mais j'y remonte ; voilà ce que nous crie le genre humain. Montrer tous les événements coordonnés par une sagesse admirable à l'accomplissement de ce grand dessein, voilà toute la philosophie de l'histoire. Cependant l'humanité est une personne presque morale ; sans cesse elle meurt et toujours elle vit. Son existence se compose de toutes les existences des générations qui naissent et disparaissent. De là, ce cercle perpétuel de mort et de

renaissance, de jeunesse et de décrépitude ; de là, d'une part, une immobilité constante, de l'autre, une succession perpétuelle.

C'est par la guerre que l'homme marche à sa fin. La vérité vaincue, l'erreur domine, et avec elle le corps. Tout devient matériel : le monde spirituel n'est plus qu'une chimère, et l'avenir le néant. Mais l'humanité ne saurait périr : Dieu veille à la conservation de la vérité sur la terre ; il a voulu qu'elle fût transmise d'une génération à l'autre par des hommes immortels. Le premier objet de la littérature est de les faire connaître en eux-mêmes ; le second, c'est d'initier à la connaissance des chefs-d'œuvre qu'ils nous ont laissés.

Or, ces grands hommes sont de tous les temps et de tous les pays ; c'est donc dans tous les temps et dans tous les pays qu'il faut les chercher ; la vérité dont ils sont les organes est notre héritage. Plus riche de vérités, parce qu'ils vinrent après l'Évangile ; plus utiles pour nous, parce qu'ils furent nos pères et les historiens de notre vie religieuse et politique les auteurs chrétiens et nationaux doivent être avant tout nos oracles et nos modèles : le vrai romantisme nous rappelle à eux. Tout notre avenir littéraire est dans son triomphe ; mais son triomphe dépend du christianisme : puisse-t-il le comprendre ! puisse-t-il l'obtenir ! Il dépend de nous de l'aider dans son œuvre de restauration. Que les ouvrages classiques deviennent chrétiens, et l'esprit de la jeunesse, et la littérature, et la société même le deviendront. L'habitude de donner à l'enfance, pour modèles de goût et d'éloquence les auteurs païens d'Athènes et de Rome, a causé et peut causer encore les plus grands maux.

A la connaissance de Dieu et de l'homme doit succéder celle du monde physique. Combien d'utiles vérités il nous prêche ! Non, la nature n'est point athée. C'est un crime, c'est le meurtre de la science d'avoir fait cesser l'hymne d'adoration, de louange et de gloire que l'univers chante de lui-même à l'unité et à la trinité créatrice. Honneur au savant qui désormais cherchera dans les œuvres de Dieu autre chose que des résultats matériels ; il aura bien mérité de la science et de la société. Plus facile, plus attrayante, l'histoire naturelle doit ouvrir la carrière de cette nouvelle étude ; ici la Providence elle-même nous a tracé la marche.

Procéder de ce qu'il y a de plus connu et de plus intéressant pour nous à ce qui l'est moins, voilà son secret et la condition de nos succès. Langues des corps, les mathématiques deviennent nécessaires pour l'étude pratique des forces de la nature ; c'est à tort qu'on a exagéré leur importance : elles ne sont que des moyens. Comme toutes les autres, et peut-être plus que les autres, leur étude est dangereuse si elle n'est dirigée par la religion. Elle fausse l'esprit, dessèche le cœur, conduit au sophisme et bientôt à l'incrédulité.

Muni de toutes les clefs des trésors scientifiques, qu'en fera le jeune homme ? C'est à la philosophie de le lui apprendre. Explication générale des choses, elle nous fait passer de la foi à l'intelligence de la vérité. Elle embrasse Dieu, l'homme et le monde, les rapports qui les unissent, c'est-à-dire les lois fondamentales des diverses sociétés auxquelles l'homme appartient. Ainsi, elle apprend quel est le degré d'importance des diverses professions, les talents qu'elles exigent, les devoirs qu'elles imposent, afin qu'en voyant passer devant ses yeux les nombreuses

carrières ouvertes à l'intelligence, le jeune homme puisse reconnaître la sienne, c'est-à-dire la vérité pour la défense de laquelle il est né, la portion du commun héritage dont la culture lui est échue en partage. De la réunion de toutes ces vocations individuelles résulte la vocation générale du genre humain, la transmission de toutes les vérités nécessaires à son existence, à sa conservation, à son perfectionnement.

Or, l'enseignement de la philosophie se divise en deux parties bien distinctes : l'histoire et la philosophie proprement dite. Le résultat le plus utile de l'histoire de la philosophie, c'est la démonstration de ces trois vérités : que la raison de l'homme abandonnée à elle-même ne peut que s'égarer ; que la Providence a toujours veillé avec une sollicitude admirable à la conservation et à la défense de la vérité ; que la vérité ne se trouve sans mélange et sans vicissitude que dans l'Église catholique : voilà pour l'esprit ; amour et reconnaissance : voilà pour le cœur.

Fondée sur le doute, la philosophie païenne consacra le dualisme dans l'ordre intellectuel, comme le péché originel l'avait consacré dans l'ordre moral : de la, toutes les erreurs. L'homme fut séparé de Dieu ; et le panthéisme spiritualiste et le panthéisme matérialiste, et l'anarchie dans l'État, et le divorce dans la famille, et le désordre partout en furent successivement les désastreuses conséquences.

Fondée sur la foi, la philosophie chrétienne rétablit partout l'unité et la trinité ; et la vérité, et la paix, et l'ordre régnèrent de nouveau dans l'homme, dans l'État et dans la famille. Cette philosophie doit être la nôtre ; le salut du monde, le progrès de la science est à ce prix.

La philosophie n'est point la recherche de la vérité, dans ce sens que la vérité nous soit inconnue avant l'étude de la philosophie, elle n'est que *l'explication, le développement* de la vérité déjà connue. Il n'y a point de vérité qui ne soit révélée, c'est-à-dire reçue ; car l'homme n'a pas la vérité en lui. Il n'y a de révélation que par l'autorité ; et pour l'homme, après le christianisme, il n'y a d'autorité proprement dite que celle de l'Église. Toute philosophie contraire, ou non conforme aux enseignements de l'Église, est par cela même fausse ou douteuse. Oracle infaillible, c'est elle qui nous dit ce qu'est Dieu, quels sont ses attributs ; ce qu'est l'homme, quelle est sa nature, quelle est sa destinée, quels sont ses rapports avec Dieu et avec ses semblables ; ce qu'est le monde, et quels sont les rapports des êtres physiques, soit entre eux, soit avec l'homme, soit même avec le Créateur. La philosophie nous montre seulement la conformité de tous ces enseignements avec l'ensemble de notre être, avec les faits de l'histoire et les croyances du genre humain. Comme la sagesse divine, elle se joue, pour ainsi dire, dans l'univers, tantôt descendant du principe à la conséquence, tantôt remontant de la conséquence au principe. Parcourant ainsi toutes les vérités générales, elle les classe, les coordonne, en fait voir la hiérarchie, par conséquent l'importance relative de chacune. La jeune intelligence qui les voit ainsi passer devant ses yeux se trouve en état de distinguer celle dont la conservation et la transmission lui est destinée : elle est sur la voie de sa vocation. Immense service que la philosophie lui rend et qui couronne dignement tous les bienfaits de l'éducation. Ce n'est que pour en remplir les devoirs que le jeune homme s'est enrichi de connaissances. Inutiles et

dangeureuses seront ses lumières, s'il ignore l'usage qu'il doit en faire : soldat malheureux, il sera vaincu facilement par le mal et l'erreur, s'il ne combat à sa place, voyageur aveugle, il pourra faire de grands pas, mais, hors de la voie, il aboutira au précipice ; os déboîté il souffrira et fera souffrir le corps tout entier. Connaissance décisive, récompense infaillible d'un cœur pur et d'une jeunesse vertueuse.

Si le jeune homme est assez heureux pour l'acquérir, s'il entre dans sa vocation, s'il met en usage les moyens qu'il a reçus d'en accomplir les devoirs, il est dans l'ordre, il est bien. Et s'il en est de même pour tous, l'harmonie règne partout, le monde est en progrès, la terre est semblable au ciel. Une seule volonté, celle de Dieu, s'y exécute sous toutes les formes, par des milliers de volontés diverses, et conduit la création tout entière à l'unité finale ; retour sublime de tous les êtres créés à la source éternelle d'où ils sont émanés ; but ultérieur de toutes les sciences, de tous les travaux de l'humanité, dernier mot de l'homme et du monde, *Finem loquendi pariter omnes audiamus. Deum time et mandata ejus observa : hoc est omnis homo* [1].

Voilà les grands principes dont il faut que tous les maîtres soient bien pénétrés ; voilà l'esprit sous l'influence duquel ils doivent agir et enseigner ; et pour cela ils doivent le demander par une prière continuelle, humble et fervente : *Donnez-moi, Seigneur, cette sagesse qui est assise avec vous sur votre trône ; qu'elle devienne ma compagne, mon guide ; qu'elle travaille avec moi et m'apprenne ce que je dois faire pour être agréable à*

1. Eccles. XII, 13.

vos yeux, et sauver les âmes que vous m'avez confiées [1].

« Or une grande marque qu'on a reçu cet esprit qui » fait les bons maîtres, c'est, dit Rollin, lorsqu'on se sent » un grand zèle pour le salut des enfants ; qu'on est tou- » ché de leurs dangers ; qu'on est sensible à leurs fautes ; » qu'on fait souvent réflexion de quel prix est l'inno- » cence qu'ils ont reçue dans le baptême ; combien il est » difficile de la réparer quand une fois on l'a perdue ; quel » compte nous en rendront à Jésus-Christ, qui nous a » placés comme en sentinelle pour les garder, si pendant » notre sommeil l'homme ennemi leur enlève un si pré- » cieux trésor.

» Ainsi un bon maître doit s'appliquer ces paroles que » Dieu faisait continuellement entendre aux oreilles de » Moïse le conducteur de son peuple : *Portez-les dans* » *votre sein, comme une nourrice a coutume de porter son* » *petit enfant* [2].

» Ils ont éprouvé quelque chose de la tendresse et de » l'inquiétude de saint Paul, à l'égard des Galates, pour » qui il ressentait les douleurs de l'enfantement jusqu'à » ce que Jésus-Christ fût formé en eux [3]. »

A ces touchantes paroles, ajoutons les conseil d'un homme qui fut tout à la fois le précepteur éclairé, l'ami tendre, l'apôtre dévoué de la jeunesse. Dans une lettre adressée *à une supérieure sur ses obligations* [4], Fénelon

1. Da mihi sedium tuarum assistricem sapientiam, ut mecum laboret, ut sciam quid acceptum sit apud te. Sap, IX, 4 et 10.

2. Porta eos in sinu tuo, sicut portare solet nutrix infantulum. Num. XI, 12.

3. Filioli mei, quos iterum parturio donec formetur Christus in vobis. Gal. IV, 19.

4. Lettres de piété et de religion.

donne à tous les maîtres les avis suivants : ils ne peuvent trop les relire et les méditer. Nous abrégeons.

Le premier moyen de conserver le dépôt qui vous a été confié et de le multiplier, c'est de travailler avec un zèle nouveau à votre propre sanctification. Vous êtes l'instrument dont Dieu veut se servir pour le salut de ces enfants : il faut donc que vous lui soyez étroitement uni.

Le second moyen, est de ne point espérer de fruit, si vous ne travaillez au nom de Jésus-Christ, c'est-à-dire comme Jésus-Christ a travaillé lui-même à la sanctification des hommes. Il a commencé par donner l'exemple de toutes les vertus qu'il a commandées [1].

Le troisième moyen, et de ne rien attendre de vos soins, de votre prudence, de vos lumières, de votre travail : mais de la seule grâce de Dieu. Il bénit rarement ceux qui ne sont pas humbles. Nous arrosons et plantons en vain, s'il ne donne l'accroissement.

Si vos discours et vos soins sont bénis de Dieu, ne vous en attribuez point le succès. Si votre travail vous paraît inutile, ne vous découragez point, ne désespérez ni de vous ni des autres : ne vous relâchez point. Les moments que Dieu s'est réservés ne sont connus que de ui... Le soin nous était recommandé et non le succès.

Voilà donc ce qu'il faut pour nous sauver. Mais, ô Dieu, que de difficultés à vaincre ! que de vides à combler pour aplanir la voie ! que nos moyens actuels sont disproportionnés à la fin ! Qui imprimera à l'éducation cette impulsion religieuse, scientifique, forte, constante, qui seule peut nous sauver ? Où sont les hommes qui en comprennent la nécessité ? où sont-ils surtout ceux qui

ne demandent qu'à se dévouer au succès de cette grande œuvre ? nos regards attristés les cherchent en vain. De toutes parts, il est vrai, s'élèvent des gémissements et des doléances ; mais quel en est le fruit ? le découragement, le dégoût, le désespoir ; à peine si nous apercevons çà et là quelques tentatives isolées. Honneur à elles cependant ! quelques jeunes gens leur devront de s'être sauvés du vaste naufrage où périssent les générations naissantes. C'est là tout ce qu'elles peuvent ; il serait injuste de leur en demander davantage. Pour faire plus, il faudrait de l'ensemble, il faudrait de l'union, et il n'y en a point.

Isolement déplorable, mais qui n'a rien d'étonnant. Le principe de toute union, le lien religieux nous manque ; tant qu'il ne sera point rétabli, tant que nous serons privés des congrégations enseignantes, l'éducation croupira dans l'ornière fangeuse où l'égoïsme d'une part, et le despotisme de l'autre, la compriment et l'étouffent. Vains seront nos gémissements, vains seront nos vœux et nos efforts ; au lieu de nous sauver, l'éducation nous tuera.

Oui, sans corporations enseignantes, l'éducation périt, Voilà ce qu'ont dit à notre siècle les hommes les plus opposés d'ailleurs d'opinions et de conduite. Qui n'a pas entendu la voix grave et solennelle de M. le vicomte de Bonald, démontrant l'impossibilité de toute science consciencieuse, vaste, profonde, en dehors de ces institutions qui, ne mourant point, héritent des travaux et de l'esprit de chacun de leurs membres [1] ! Mais voici un autre témoin qui paraîtra moins suspect : « Depuis la suppression des

1. *Législat. primit.*, partie relative à l'éducation.

» corps enseignants, l'instruction est à peu près nulle
» en France. Ce n'est pas qu'il n'existe, soit à Paris, soit
» dans les départements, plusieurs professeurs habiles
» et zélés pour le progrès de leur art ; mais ces hommes
» précieux, épars et disséminés, ne se prêtent aucun
» secours entre eux, et sont comme autant d'étincelles
» qui, faute d'être réunies dans un foyer commun, ne
» donnent qu'une faible et mourante clarté. Les théories
» ingénieuses, les méthodes utiles passent avec ceux
» qui les avaient inventées ; aucune tradition ne se forme,
» aucun sytème ne se transmet ; l'expérience d'un
» maître habile ne contribue point à frayer la route à
» ses successeurs, personne n'en recueille la trace,
» et la partie pratique de l'éducation n'étant plus fon-
» dée sur l'habitude et l'imitation, chacun entre dans
» la carrière, réduit à ses seules idées, et se trouve dès
» les premiers pas livré à l'incertitude de l'inexpérience
» et au hasard de ses propres essais. Chez un grand
» peuple dont les institutions sont fixes, l'éducation na-
» tionale doit être en harmonie avec ces institutions ; les
» principes n'en peuvent être abandonnés au hasard ;
» il ne doit pas dépendre des hommes de les déterminer
» ou de les confondre ; ici la chose subsiste avant l'in-
» dividu ; elle n'en reçoit ni sa direction ni sa forme ;
» c'est à elle au contraire de le façonner au sytème
» permanent d'institution [1]. »

Ainsi, nul doute que des corporations religieuses, réunissant à la science moderne l'esprit de l'Église et l'intelligence des besoins actuels, soient seules capables de

1. Rapport du ministre de l'intérieur présenté aux *citoyens consuls*. Le ministre de l'intérieur qui parle ainsi, était Lucien Bonaparte.

sauver l'éducation ; mais en vain les cherchez-vous aujourd'hui. La France en est veuve. Cependant les besoins deviennent de jour en jour plus pressants ; que ferons-nous ? Faut-il nous abandonner nous-mêmes? A Dieu ne plaise ! le découragement ne remédia jamais à rien. Jusqu'à ce que nous possédions la réalité, essayons d'avoir l'image ; ce sera toujours un grand bien. Or, il suffit, pour cela, que des engagements religieux, mais temporaires, fixent les professeurs dans leur intéressante carrière. Le temps expiré, un sort honorable serait pour le maître sortant, non le salaire, mais la récompense de son dévoûment. Une caisse d'épargnes, formée dans chaque diocèse, acquitterait la dette de la reconnaissance [1].

1. Qu'il nous soit permis de proposer ici une amélioration d'un autre genre. Au premier coup d'œil elle paraîtra peut-être minutieuse, mais, en y réfléchissant, on trouvera qu'elle est loin de manquer d'importance. Ce serait de faire apprendre un métier aux jeunes gens qui font leurs études. L'Angleterre a eu depuis longtemps cette heureuse idée ; c'est peut-être une des principales causes de la supériorité de son industrie. On conçoit, en effet, qu'un jeune homme, riche et maître de ses loisirs, peut, bien plus facilement que l'ouvrier, perfectionner l'art auquel il se livre ; le premier l'exerce pour gagner sa vie, le second s'en fait un délassement ; rien ne le presse de finir : il peut donner à ses ouvrages tout le soin nécessaire à leur perfection, l'ouvrier ne le peut pas ; de plus il se trouve beaucoup plus capable de diriger les travaux de ceux qui travailleront un jour pour lui.

Mais c'est surtout l'avantage moral que nous voulons considérer. Combien de moments, dans la vie même la plus occupée, où l'homme ne sait que faire ! et la preuve, c'est l'affluence qui se porte chaque jour aux spectacles, aux jeux publics ; c'est le nombre incalculable de lecteurs de journeaux et de romans, ces hommes désœuvrés appartiennent à toutes les classes. Oh ! combien les mœurs , les familles n'y gagneraient-elles pas, si, à tous ces perfides délassements, l'éducation avait pu substituer, en en donnant la connaissance et le goût, d'autres récréations plus utiles et plus douces parce qu'elles seraient beaucoup plus innocentes ! Et puis, la connaissance d'un art, d'un métier est une ressource au jour du malheur. Or, dans les temps d'orage où nous sommes condamnés à vivre,

Sans cela, vous n'aurez jamais ni ensemble, ni stabilité, ni discipline, ni unité de vues. Vos établissements ne présenteront que des agrégations d'individus qui, momentanément rapprochés, se sépareront au moindre souffle. Qu'on ne s'y trompe pas, la mobilité dans les maîtres est la ruine des études. D'ailleurs, les rangs du clergé se complètent; les pauvres et les petits ne demandent plus le pain de la vie sans que personnes soit là pour le leur rompre. Et quis, quelle est donc la nécessité la plus pressante de notre époque? N'est-ce pas de sauver la génération naissante, cette génération sur qui seule repose l'avenir de la religion et de la société ? Or qui la comprendra cette nécessité ? qui peut y satisfaire ? L'université ? voyez son œuvre. Non, non, le clergé seul peut encore sauver le monde, car lui seul est capable de dévoûment, lui seul conserve les paroles de la vie.

Qu'il nous soit permis d'exprimer encore un autre vœu, mais qui pour nous ne peut être, hélas ! qu'un vœu stérile. A d'autres plus heureux d'en voir l'accomplissement. Quoi qu'il en soit, il est toujours bon de déposer au cœur des sociétés des germes de salut ; tôt ou tard il vient un jour où, fécondés par le temps, ils portent leurs fruits. Ainsi bien persuadés, avec tous les amis de la science, qu'une éducation telle qu'il nous la faut, c'est-à-dire vraiment religieuse, est impossible en France avec notre monopole et notre organisation col-

qui peut se flatter d'avoir toujours le vent en poupe ? les plus fins voiliers n'ont-ils pas sombré ? Regardez la plage, elle est couverte de leurs débris. D'ailleurs, cet exercice manuel ne préjudicierait en rien aux occupations de l'esprit, une partie des récréations lui serait consacrée : loin d'en souffrir, la santé des élèves s'en trouverait mieux peut-être que des exercices gymnastiques.

légiale tout à la fois si mesquine et si corruptrice, nous appelons à grands cris le rétablissement de la magnifique hiérarchie scolastique du moyen âge : des gymnases ou maisons préparatoires et de grandes universités provinciales.

C'est d'abord l'unique moyen de rendre à nos études cette supériorité qui attirait autrefois en France l'élite de la jeunesse de tous les pays, et qui contribua si puissamment à établir sur l'Europe l'empire de notre littérature et de nos mœurs [1]. C'est encore l'unique moyen de sauver notre propre jeunesse.

Honneur à vous, maîtres vertueux qui vous dévouez à l'enseignement dans les provinces ! redoublez de zèle et de vigilance, mais sachez que vous ne recueillerez jamais le fruit de vos veilles et de vos soins. Au moment de couronner votre œuvre, les fils de votre sollicitude vous échappent. La grande cité les appelle ; ils vont à Paris. Trois ou quatre ans ils respireront, loin de l'œil paternel, au moment terrible où les passions commencent à bouillonner dans leur âme, l'air empesté de cette immense Babylone. Voyez-les à leur retour dans la province.

Comment en un plomb vil, l'or pur s'est-il changé ?

Qu'ont-ils fait de vos conseils ? qu'ont-ils fait des leçons de leur mère ? Où sont leurs croyance ? où sont leurs mœurs ? Que sont devenus les lis et les roses de leur visage ?

Plaignons-les, plaignons leurs parents, mais ne nous pressons pas trop de les condamner ? Que voulons-nous

1. Il fut un temps où la seule université de Paris comptait jusqu'à vingt-cinq mille étudiants, et nous avions vingt universités !

qu'ils fassent ? Nobles fils de la France, ne faut-il pas sous peine d'être des ilotes dans leur propre patrie, qu'ils passent par une des quatre grandes filières du despotisme : l'école de médecine, l'école de droit, l'école militaire, l'école polytechnique ? Ainsi vont s'engloutir dans ce gouffre de corruption, et la foi et la vertu de la jeunesse, et l'espoir des parents et la gloire des provinces.

Au nom de l'innocence, au nom des larmes des familles, au nom de la patrie, au nom de la science elle-même, qu'on abolisse cet infernal système. Qu'on nous rende ce que le catholicisme nous avait donné, l'antique organisation des études tout à la fois si libérale et si conservatrice.

Oui, sous le régne de la foi, l'éducation fut parmi nous une œuvre grande, sainte, imposante, digne de la première et de la plus religieuse des nations. Fille de la foi, sur son front auguste brillaient les deux grands caractères que le christianisme imprime à toutes ses œuvres : l'unité et l'université. Unité dans le but, universalité dans les moyens. Elle concevait avec une grande puissance que l'homme n'a qu'une fin à laquelle tout doit se rapporter. Aussi, dans nos anciennes universités, toutes les sciences apparaissaient aux jeunes intelligences, comme autant de sœurs entre lesquelles régnait l'union la plus parfaite.

Toutefois, malgré cette consanguinité, une hiérarchie auguste, expression parfaite d'une pensée éminemment philosophique, parce qu'elle était éminemment chrétienne, subordonnait l'une à l'autre les diverses facultés. Chacune était placée suivant son degré d'importance, c'est-à-dire suivant son rapport plus ou moins direct avec la fin générale des êtres.

Dans les occasions solennelles, les honneurs, la préséance, révélaient à la jeunesse la première des sciences, celle que toutes les autres regardaient comme leur reine. Ainsi c'était la *science de Dieu*, la théologie qui marchait la première. Après elle venait la *science de l'homme* et de la société humaine, la jurisprudence. En troisième ligne, venait la science du corps humain, la médecine. Enfin, les sciences, les lettres et les arts d'un rapport moins direct au perfectionnement et au bonheur de l'homme, occupaient la dernière place de cette admirable hiérarchie.

Or, quel meilleur moyen que la vue souvent réitérée de ces hommages publics, pour régler à son insu les jugements et l'estime de la jeune intelligence ? Comment son respect n'eût-il pas été à jamais acquis à cette *science de Dieu*, devant laquelle elle voyait s'incliner si profondément les sciences humaines ?

Ce n'est pas tout : là, dans ces anciennes universités, comme dans des temples augustes, toutes les facultés se trouvaient réunies. Théologie, jurisprudence, médecine, philosophie, mathématiques, beaux-arts, enseignés sur les mêmes lieux, offraient à l'orgueil des étudiants l'imposante image de la masse entière du savoir humain, et à leur ardeur la vaste carrière que l'esprit de l'homme est appelé à parcourir. Quelle haute moralité pour la jeunesse tout à la fois si ardente et si vaine !

Telles étaient nos anciennes universités, ainsi nommées de l'universalité des sciences qui y étaient enseignées. Magnifiques créations du catholicisme, elles exercèrent la plus salutaire influence sur l'Europe, agrandirent et régularisèrent le mouvement de l'esprit humain.

Cependant, nées de l'alliance de la raison et la foi, ces puissantes institutions déchurent progressivemeut depuis la réforme, à mesure que cette alliance elle-même allait se dissolvant. Par quoi furent-elles remplacées ? Par des collèges, établissements mesquins où l'enseignement fut dès l'abord rapetissé, faussé, *puérilisé* par l'esprit de secte, et plus tard par un pédantisme passé en proverbe, jusqu'à ce qu'enfin, devenu une branche de commerce, il ait été mis en régie comme le sucre et le tabac, et vendue par une compagnie d'industriels brevetés, connue sous le nom d'université impériale ou royale qui résout avec une perfection désespérante le double problème d'apprendre le moins et de corrompre le plus possible dans un temps donné. Incalculable fléau qui, chaque année, pesant de tout son poids sur cinquante mille intelligences, les étouffe dès le berceau, et livre ainsi l'avenir d'un grand peuple à l'irréligion, à l'immoralité, en attendant la barbarie.

Jetez un coup d'œil sur la France élève de l'Université ? où sont ces études larges, fortes, nourries, consciencieuses ? où sont ces hommes au vaste et au profonds avoir, ces hommes de sens et de raison, qui firent la gloire des siècles chrétiens ? ces esprits vigoureux, qui, s'ils ne menaient pas de front toutes les sciences, raisonnaient du moins avec une rare justesse sur les principes généraux de chacune d'elles, en comprenaient les rapports, en appréciaient l'importance ?

A leur place, que verrez-vous ? Des nuées d'esprits faux, étroits, superficiels, sottement orgueilleux, qui, ne soupçonnant rien en dehors de l'étroit horizon dans lequel ils vivent, professent une estime exclusive pour la science de leur choix ; sont pleins de mépris pour les

autres sciences et pour ceux qui les cultivent, marchent seuls et se condamment ainsi eux et leur science à végéter dans une enfance éternelle. De là nulle unité parmi les savants, nul échange de savoir et de connaissances ; *des spécialités* partout, nulle par le génie.

Mais c'est assez pleurer sur des ruines ; aussi bien notre voix crie dans le désert distrait par les affaires et les plaisirs, le monde n'a pas le temps de nous écouter ; heureux seulement si notre voix parvient à l'oreille de nos frères dans le sacerdoce. Réparateur universel, le clergé de France peut encore, des débris dont le sol est couvert, élever un nouveau temple. Pourquoi ne pourrions-nous pas ce que nos frères de Belgique ont pu ? Sachons vouloir : à qui veut bien rien n'est impossible.

Terminons cet écrit en jetant un dernier regard sur cette société tout à la fois si malheureuse et si digne de compassion. Enfant prodigue du plus tendre des pères, elle s'est éloignée de la maison paternelle ; mais l'excès de ses maux semble quelquefois réveiller en elle le souvenir de sa félicité première ; alors elle appelle Dieu. Des sophistes répondent à sa voix ; leurs paroles la conduiront à de nouveaux abîmes. Vous qui êtes la voie, la vérité, la vie, levez-vous, accourez à sa rencontre. Prêtres catholiques, en vous exhortant, nous nous exhortons nous-mêmes. Qu'à la lumière de vos enseignements, les ténèbres de l'erreur se dissipent comme les ombres du désert devant la nuée lumineuse. Une fois convaincu que vous n'êtes pas seulement les maîtres de la vertu, mais encore les pontifes de la science, le monde serait sauvé. Anges du Dieu des armées que vos lèvres soient donc les dépositaires de la science ; il le faut, c'est la nécessité du temps.

Jamais fut-il plus nécessaire de vous présenter au monde, le front orné comme d'un diadème de cette inscription, que le grand prêtre de la loi portait gravée sur sa poitrine : *Doctrine et vérité* [1]. Vous surtout qui êtes encore jeunes, quel puissant motif n'avez vous pas de redoubler de zèle pour la science ?

Voyez s'élever parallèlement à vous une génération qui, avec vous, parcourra la carrière de la vie ; une génération, dont il faut, sous peine de calamités sans fin, que vous régliez les idées, que vous dirigiez la conduite ; une génération qui ne respire que la science, qui n'estime que la science, qui, nuit et jour, la cherche avec une infatigable ardeur, qui sait beaucoup et qui croit encore plus savoir. Or, comment vous concilier l'estime et la confiance de cette génération, à qui cependant l'avenir appartient, comment exercer sur elle cet ascendant nécessaire à son salut et au salut de la science et de la société, si vous n'êtes au moins ses émules, sinon ses maîtres ?

Que cette estime pour la science soit de sa part une exagération, une faiblesse ; exagération, faiblesse tant qu'il vous plaira ; ne sommes-nous pas obligés, comme l'Apôtre, de compatir aux misères, aux infirmités de nos frères ? N'a-t-on pas vu dans tous les temps les hommes de Dieu se faire tout à tous pour les gagner tous ? N'a-t-on pas vu des missionnaires se faire artisans pour sauver des âmes ? Eh bien, puisque la science est le faible de la jeunesse actuelle, n'est-ce pas notre devoir de nous faire savants pour la sauver ?

D'ailleurs ne sommes-nous pas les débiteurs de tous ;

1. Doctrinam et veritatem. Exod. xxviii, 30.

des savants comme des ignorants ; des Grecs comme des Barbares ? Ah ! sachons-le bien ; il règne aujourd'hui dans le monde un préjugé qui oppose d'incalculables obstacles à l'action régénératrice du sacerdoce. Quel est-il ? c'est l'opinion malheureusement si accréditée que la science a déserté le sanctuaire : que le clergé n'est point au niveau du siècle. Aussi entendez d'une part le bruit du sarcasme retentir dans le monde savant, au seul nom du clergé actuel ; et de l'autre, voyez la déplorable facilité avec laquelle d'orgueilleux sophistes, couverts du masque de la science, attirent dans l'abîme de l'erreur des milliers d'intelligences créées pour la vérité. A ce spectacle, quelles sont les entrailles sacerdotales qui ne seraient pas émues ! Comme Jérémie, assis sur les ruines de Jérusalem, pleurons donc entre le vestibule et l'autel ; mais souvenons-nous que notre unique mission n'est pas de pleurer ; nous en avons une autre : celle du lévite réparateur du temple. Et cette mission est moins difficile que nous ne pensons. Le plus pénible du travail est fait. Depuis cinquante ans les hommes de la science, protestants et autres, travaillent pour nous. Oui, c'est pour nous qu'ils ont fouillé les entrailles de la terre ; c'est pour nous qu'ils se sont enfoncés dans l'abîme de l'Orient et de l'antiquité ; c'est pour nous qu'ils déchiffrent les hiéroglyphes de l'Égypte. Grâce à leurs travaux, toutes les pierres de l'édifice sont tirées de la carrière ; le sol en est couvert ; elles n'attendent que la main de l'architecte. A ce trait, reconnaissons les desseins miséricordieux de la Providence sur le monde ; comprenons ce qu'elle demande de nous.

Oui, si la science, si la société a un avenir, cet ave-

nir est dans le christianisme, et le christianisme, ô prêtres ! est en vos mains ! Que n'ai-je la voix assez forte pour me faire entendre de tous mes frères dans le sacerdoce, et pour redire à tous cette parole de l'apôtre : Il en est plus que temps, sortons de notre sommeil : ayons seulement la foi ; et, si nous le voulons, rien n'est perdu ! Le Lazare peut encore revivre et secouer le suaire d'indifférence et d'incrédulité qui l'enveloppe.

Prophètes de la nouvelle alliance, écoutez la voix de Dieu, comprenez la vision du Seigneur.

Un jour la main du Seigneur fut sur moi, et je fus conduit au milieu d'une campagne couverte d'ossements. Alors le Seigneur me dit : Fils de l'homme, crois-tu que ces ossements puissent revivre ? Et je lui répondis : Seigneur vous le savez. Et il me dit : Prophétise sur ces ossements, et dis leur : Ossements desséchés, écoutez la parole du Seigneur. Voici ce que le Seigneur Dieu vous dit : Je vais envoyer un esprit en vous et vous vivrez, et vous saurez que c'est moi qui suis le Seigneur. Je prophétisai donc comme le Seigneur me l'avait commandé ; et lorsque je prophétisais, il se fit un grand bruit et un grand remuement ; et ces os s'approchèrent l'un de l'autre, et chacun se plaça dans sa jointure. Et je vis, et voilà que des chairs et des nerfs les environnèrent, et de la peau s'étendit par-dessus ; mais l'esprit n'y était point encore. Et le Seigneur me dit : Prophétise à l'esprit. Prophétise fils de l'homme, et dis à l'esprit : Voici ce que dit le Seigneur : Esprit, venez des quatre vents, soufflez sur ces morts afin qu'ils revivent. Je prophétisai, et l'esprit entra dans ces os, et ils devinrent vivants, et ils se tinrent debout sur leurs pieds, et il s'en forma une grande armée. Et le Seigneur me dit : Fils

de l'homme, tous ces ossements sont la maison d'Israël. Ils disent : Nos os se sont desséchés, notre espérance a péri, nous sommes des arbres déracinés. Prophétise donc, et dis-leur : Voici ce que dit le Seigneur Dieu : O mon peuple, je vais ouvrir vos tombeaux, je vais vous faire sortir de vos sépulcres et vous introduire dans la terre d'Israël. Et vous saurez, mon peuple, que c'est moi qui suis le Seigneur, lorsque j'aurai ouvert vos sépulcres et que je vous aurai fait sortir de vos tombeaux, et que j'aurai répandu mon esprit en vous, et que vous serez rentrés dans la vie, et que je vous aurai fait vivre en repos dans votre terre ; alors vous saurez que c'est le Seigneur qui a dit et qui a fait.

Ézech. XXXVII.

FIN.

TABLE

Pages

Châteauroux. — Typ. et Stéréoty. A. MAJESTÉ.

Châteauroux. — Typ. et Lith. A. MAJESTÉ.